

LAURENT GENEFORT

# RÉZO



LAURENT GENEFORT

# RÉZO

ISBN 10 : 2-7544-0259-4  
ISBN 13 : 978-2-7544-0259-0

© 1993, 1999, © 2006 Laurent Genefort

Illustration de couverture : Juan

## Note de l'auteur

*RÉZO* a été publié chez Fleuve Noir dans la défunte collection Anticipation, en 1993. Il a bénéficié d'une édition révisée en 1999, toujours aux éditions Fleuve Noir. La présente version est donc la troisième – et définitive, cette fois !

*RÉZO* est un cas à part dans ma production littéraire, car il s'agit du seul roman cyberpunk que j'aie publié, le reste relevant du genre space opera.

Toutefois, mon désir de réaliser un livre lisible sur ordinateur est plus ancien. Un autre de mes romans de SF est paru en 1996 (toujours chez Fleuve Noir) sous le titre *L'Homme qui n'existait plus*. L'idée d'en faire une version numérique s'est imposée d'elle-même. J'ai alors retravaillé complètement le texte, le raccourcissant d'un bon tiers, et ai demandé à deux amis développeurs de créer une application de lecture spécifique. Cela a donné *L'Orbite piégée*. Romain Lacroix a programmé une application pour Macintosh sous hypercard, et Valentin Lefèvre une application pour PC. Tous les deux étant freewares, bien entendu. D'autres amis se sont prêtés au jeu, notamment les illustrateurs P.O. Templier et J.J. Chaubin, lequel illustrait alors mes romans chez Fleuve Noir.

Après deux éditions traditionnelles, *RÉZO* peut vivre à présent sa vie sans péage : le texte est copyleft, c.a.d. que chacun peut en disposer à son gré.

### **Contributions :**

Mille mercis à Fil (web), Juan, Marco, Margot, Yann Minh (illustrateurs) et Jean-Luc Blary (mise en page) pour leur précieux concours... et surtout pour leur infinie patience !

## PROLOGUE

Devin Destréez s'accouda à la rambarde de la fontaine, au pied du plus haut building du monde. Des projecteurs invisibles transformaient l'eau en cascades de plomb fondu, qui bouillonnaient d'énormes dés amalgamés les uns aux autres. L'adolescente pouvait voir, en contrebas, le tapis lumineux de Veracruz effiloché sur la baie, qui piquetait la nuit. L'intense pollution lumineuse l'avait toujours gênée pour regarder Jupiter ou les cratères de la Lune au télescope, les nuits d'insomnie. Des nuits comme celle-ci.

Devin soupira. Depuis combien d'années n'avait-elle pas touché à son télescope ? Si ça se trouvait, l'azote liquide du capteur avait fini par fuir et il était inutilisable.

La rumeur d'un trafic autoroutier montait d'un lacis d'échangeurs, à moins de deux cents mètres. En dépit de l'heure tardive, il y avait toujours de l'affluence autour de la Flèche Wright-Guofeng, une

tour de trois mille six cents pieds de haut qui s'enfonçait dans les nuages.

La foule à cette heure de la nuit provenait principalement du centre commercial, qui prolongeait le rez-de-chaussée de l'immense building. Ce centre était réputé pour être le plus important du continent.

*Comment peut-on tirer une quelconque fierté de ça ?*

Devin suivait distraitement des yeux une Ducati bleu moucheté de gris qui louvoyait entre les voitures sur l'échangeur en contrebas. Une moto à gyroscope, capable d'anticiper les tournants en faisant pivoter l'axe du centre par rapport aux deux roues motrices. Un vieux système qui avait tendance à disparaître.

Parmi la foule qui déambulait, une vingtaine de gardes du corps surveillaient Devin Destrééz en permanence. Les meilleurs spécialistes qui existaient sur le marché. Un hélico, guidé par trois satellites installés spécialement pour elle au-dessus du Golfe du Mexique, tournoyait en mode furtif, capable d'intervenir en moins d'une minute.

De plus, on ne la laissait jamais sortir sans blouson pare-balles Hassten.

Enfin, elle portait un 9 mm automatique chargé de projectiles à guidage par thermosignature, qui faisait une bosse malcommode sous son aisselle et dont elle aurait été incapable de se servir avec efficacité.

Aucune armée n'aurait pu approcher Devin Des-tréez. Et elle savait que sa vie ou sa mort déciderait du sort de centaines de millions de personnes. Si elle réussissait dans la mission qu'on lui avait confiée, alors aucun changement ne serait à craindre.

*Si j'arrive à prendre Laramco de vitesse, il n'y aura pas de guerre. Pas de morts. Du moins, pas autant que...*

— Vous n'avez besoin de rien ? fit une voix à son oreille.

Devin ne se retourna pas. Elle reconnaissait la tessiture détimbrée de l'EVAR de son implant.

— Comment est le temps ? demanda-t-elle en anglais.

Elle ne comprenait pas l'espagnol, et ne pratiquait plus l'italien depuis l'âge de huit ans. Des fois, il lui arrivait de rêver dans sa langue maternelle, mais le plus souvent elle le faisait en anglais.

— Il pleuvra à l'aube, dans approximativement quatre heures. Le taux de pollution ambiante a atteint orange-trois, il vaudra mieux se trouver à l'abri... ou bien passer entre les gouttes.

Si l'humour éculé des IA avait toujours laissé à désirer, il trahissait au moins l'inquiétude permanente dont on faisait preuve à son égard.

— Je rentre.

Une fois, elle avait été dans la baie, ou plutôt le bi-

donville flottant constitué de pneus de tracteur attachés ensemble. Quelques minutes seulement, car des cris d'enfants l'avaient fait fuir.

Son regard quitta Veracruz pour se reporter sur le gratte-ciel, au sommet duquel clignotait un phare pour les avions. La nuit, les nuages invisibles dans le ciel se reflétaient sur la surface miroir de l'édifice. Au passage, Devin remarqua l'un de ses gardes du corps. Il mangeait un cornet de glace couleur chocolat, et se dirigeait avec nonchalance vers l'entrée publique de la Flèche Wright-Guofeng. Les deux mots qu'elle venait de prononcer avaient déclenché une manœuvre complexe d'hommes et de matériel.

Le garde lui plaisait. Si elle le voulait, il lui suffisait de lancer un ordre, il serait amené dans sa chambre et ferait ce qu'elle lui ordonnerait de faire.

— Je lui ferai apprendre l'italien d'abord, murmura-t-elle d'une voix presque inaudible.

Mais elle n'avait jamais usé de ce privilège. Elle connaissait sa laideur, et le fait que ses dix-sept ans n'ajoutaient rien à un charme dont elle serait à jamais dépourvue. Non plus que sa timidité et le mépris de la « viande » qu'elle cultivait, à l'instar de la plupart des cracks du RÉZO. Elle savait son nez latin trop fin, ses lèvres en lame de couteau trop sévères. Ses jambes étaient longues, mais aux genoux trop gros et aux muscles trop dessinés pour qu'on pût les

considérer comme minces. La peau de ses joues était piquetée par une maladie tropicale devenue commune après la Guerre de la Faim.

Elle se détourna de ses pensées moroses et se leva. Derrière elle, la configuration et la couleur du jeu d'eau changèrent, transmuant le plomb en or en fusion.

*Le Zéro est dans ma tête. Le point neutre qui précède la singularité. Je vois...*

Soudain, elle ne vit plus rien.

\* \* \*

Il fallut une seconde à Devin pour se rendre compte qu'une explosion venait de se produire au premier étage de la Flèche, juste au-dessus d'où elle se trouvait.

Ses yeux recouvrèrent la vue. Elle était assise par terre, là où le souffle l'avait jetée. Elle n'entendait plus rien. Des débris pleuvaient en silence, l'éclaboussaient en percutant les multiples surfaces de la fontaine.

Le blouson Hassten durcit et Devin se retrouva encoquillée. Le col se déploya en corolle afin de protéger sa nuque et l'arrière de son crâne. Elle ressentit plusieurs poussées, éclats de matière dure qui tombaient sur elle ou l'atteignaient par ricochet, et dont le choc d'impact était intégralement absorbé par les

fibres de la tenue.

Elle détourna la tête de l'embrasement. Autour d'elle, des gens mouraient. Elle porta les mains à ses oreilles, mais celles-ci ne saignaient pas.

L'ouïe lui revint sur des cris d'agonie. Son garde du corps gisait au milieu de cadavres anonymes, ses jambes disparaissaient sous un amoncellement de gravats fumants.

Devin se releva tant bien que mal. Son implant grésillait, saturé, sous son crâne, *crrrrrr* interminable.

Une voix se détacha du crépitement.

— Ne bougez pas de là, mademoiselle Destrééz, nous venons vous chercher ! Restez où vous êtes.

Elle leva les yeux vers le ciel poinçonné d'étoiles. Une luciole brillante venait à sa rencontre. L'hélicoptère de couverture ; il venait l'extraire.

Les projecteurs pivotèrent, puis l'appareil en forme de larme se stabilisa à cinq mètres du sol. En dessous, quelques passants s'aplatirent. La fumée de l'incendie qui ravageait le premier étage de la tour rendait visible les turbulences provoquées par les pales de la turbine arrière. Des sortes d'éventails surmontaient les rotors, blindage ou réducteurs de son. Un homme à l'intérieur du cockpit lui fit signe de courir dans sa direction.

Puis, une main invisible traça une ligne de fumée rectiligne vers l'hélicoptère. L'appareil disparut dans

un geyser de flammes. Devin se plia en deux, recouvrant son visage de ses mains. Un éclat vint la frapper à la cuisse, mais c'est à peine si elle ressentit une pression, comme un coup de cravache appliqué sans rudesse.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, la carcasse tordue se consumait, avec son pilote et son copilote. Cinq ou six personnes gisaient à terre, déchiquetées par l'explosion.

— *Intégration défensive Hassten opérationnelle à 98%*, grésilla le blouson par l'intermédiaire de son implant.

Elle n'avait pas peur. Elle était au-delà de la peur. Son esprit, à cause duquel on essayait de la tuer en ce moment même, et avec elle des dizaines de personnes, prenait le relais. Il lui fallait partir tout de suite. Mais pour cela, elle avait besoin d'un autre hélico. Et l'unité de secours n'arriverait pas avant cinq minutes.

— Mademoiselle Destréez !

Un de ses gardes du corps arriva en clopinant. Du sang s'écoulait de son cou pour aller former des sillons noirâtres sur son gilet pare-balles. Il était désarmé, le bras gauche bizarrement déformé.

— Il ne reste plus que moi, éructa-t-il. Tous ont été tués à peu près au même instant, au moment précis de l'explosion de la bombe. Pourtant, on dirait qu'il n'y a qu'un seul type. Je ne sais pas comment il nous

a tous repérés. C'est impossible.

*Oh que si*, songea Devin, c'était possible. Mais elle n'avait pas le temps de lui expliquer comment.

Elle le prit aux épaules.

— Il nous faut un hélicoptère, sinon nous allons mourir ! Le tueur est toujours là, quelque part.

Elle ne comprenait pas pourquoi il ne les avait pas déjà tués. Le garde aspira une goulée d'air.

— Un hélirome... au sixième étage de la Flèche.

Devin leva les yeux. Une terrasse semi-circulaire s'avancait en saillie du sixième étage, délimitée par le vide et le contrefort vertical de la Flèche. Elle pouvait accueillir une trentaine d'hélicoptères ou d'hélicoptères.

La jeune fille passa un bras sous l'épaule valide du garde et se dirigea vers l'entrée de la ville-tour. Toutes les portes vitrées avaient été brisées par la déflagration. Des gens refluaient vers l'entrée, dans l'espoir de s'enfuir par les étages souterrains et d'accéder au métro.

*L'explosion n'avait pas pour but de me tuer, la dalle en porte-à-faux de la Flèche pourrait résister à un impact micronucléaire. Le coup a été bien combiné : seule une panique de cette envergure était en mesure de provoquer la désorganisation du réseau de surveillance tissé autour de moi.*

Une épaisse fumée piquait les yeux, oblitérant les lumières de la ville et les étoiles dans le ciel. La jeune

filles franchit les quelques mètres qui la séparaient de l'entrée du hall.

Une succession de travées, séparées par des arcs doubleaux couronnés de calottes sphériques, composait le rez-de-chaussée. Des statues grecques holographiées occupaient des baies ménagées dans chacun de ses entre-colonnements. Ce bel ordonnancement néoclassique était rompu par une sculpture qui s'érigait, translucide, à hauteur de deux étages, tels d'immenses cristaux de quartz sauvage crevant le sol.

Au milieu du hall, un monumental escalier roulant conduisait au sous-sol. L'escalier noir de monde grinçait et patinait, surchargé par la masse humaine affolée qui se déversait dans les étages inférieurs. Les gens se bousculaient, se piétinaient. Le garde du corps agrippa l'avant-bras de Devin.

— Le grand escalier... Prenez-le. Il ne pourra pas vous retrouver dans...

— Vous ne comprenez pas, cria-t-elle pour dominer le tumulte. S'il repère ma présence dans cette foule, ce sera le massacre. Il faut monter jusqu'au tarmac, trouver un hélicoptère !

L'autre perdait beaucoup de sang.

— Sortez votre pistolet, mademoiselle... Non, ne discutez pas ! Maintenant, activez le pointeur thermique, comme on vous l'a appris à l'entraînement. C'est bien... Filez.

Comme elle hésitait, il ajouta :

— Là où je suis, je ne risque rien.

Il s'affala. La jeune fille tenta de le retenir de sa main libre, mais il était trop lourd. L'homme la regardait, pourtant elle ignorait s'il était toujours vivant. Le sang avait cessé de goutter sur le gilet pare-balles.

L'arme ne pesait guère plus qu'un jouet au bout de son bras. Devin se dirigea vers les escaliers montants, décorés de frontons où étaient encastrés des bas-reliefs représentant des allégories. Sur les côtés, des passages donnaient accès à diverses administrations et aux ascenseurs à étages enfermés dans des tubes de verre, tels des trains verticaux. Elle leva les yeux.

L'assassin descendait tranquillement l'escalier.

Il ressemblait à un cauchemar.

Devin sentit ses jambes prendre la consistance du coton. Dès cet instant, elle sut qu'elle était morte. C'est pourquoi elle n'avait pas de temps à perdre pour ce qu'elle avait à faire.

Une seconde, elle se demanda s'il s'agissait d'un homme ou d'un robot – ou bien de quelque chose qui se situait à mi-chemin. Puis la tête pivota dans un mouvement qu'aucune machine n'arriverait jamais à produire dans son imperfection.

L'assassin était bien plus grand qu'elle. Une armure le recouvrait, miroitant d'un éclat composite

sous les néons glacés du hall. La carapace luisante semblait l'agglomération de centaines de facettes métalliques, de cuivre et d'étain, en perpétuelle reconfiguration. Cela lui donnait un curieux aspect déformé, chaque facette renvoyant la lumière de manière différente pour former un arlequin de vif-argent. Même l'arme qu'il tenait à la main ne ressemblait à rien de connu. Le chargeur de munitions (si c'en était un) était disproportionné.

*Dieu ! se dit Devin. Tous ces morts inutiles... Et il vient me tuer. Me tuer, avant que j'aie eu le temps de...*

L'arlequin de chrome regardait à droite et à gauche sans cesser de descendre. Devin se rendit compte qu'il ne l'avait pas encore repérée. Sinon, il n'aurait pas attendu et serait déjà en train de foncer sur elle.

L'issue par les étages supérieurs et l'héliodrome était définitivement hors d'atteinte. Au bout du hall s'ouvrait la galerie marchande de dix étages qui donnait sur le quartier sud de Veracruz, érigé sur l'ancien centre industriel. Si elle arrivait à la traverser, elle déboucherait sur une artère à grande circulation où il y avait un terminus de taxis. Et d'ici là, d'autres personnes de la sécurité lui viendraient en aide.

Elle commença à courir.

Attiré par le mouvement, l'arlequin venait de l'apercevoir. Aussitôt, un déluge de feu environna

Devin. Elle hurla, tandis que l'air devenu brûlant désertait ses poumons et que les coups de poing de charges creuses bourraient le dos de son blouson, la projetant en avant.

— *23 % de fibres endommagées, grésilla le système Hassten au milieu du tonnerre. Intégration défensive opérationnelle à 77 %. Refibrillation des polymères en cours.*

— Au secours !

Sa voix dérisoire ne semblait pas porter à plus de deux mètres. Les jambes molles, elle se remit à courir. À ses pieds, les dalles de marbre du pavage avaient été pulvérisées : les impacts avaient été phénoménaux. Mais la sculpture de cristaux, pour quelques secondes, s'interposait entre l'arlequin et elle.

Une fournée de fuyards arrivait du premier étage dévasté. L'arlequin franchit la rambarde du grand escalier, et se laissa tomber cinq mètres plus bas. Il se redressa aussitôt – ses servomoteurs gonflés avaient encaissé le choc – et se mit à progresser vers la forme éperdue.

Trois policiers surgirent de la galerie marchande. L'un d'eux aperçut Devin – et l'arlequin, au second plan :

— Bon sang... Regardez ça !

Puis sa tête explosa.

Les deux autres levèrent leurs pistolets-mitrail-

leurs, tandis que Devin passait en trombe entre eux. Les points rouges de leurs télémètres laser allèrent se poser sur l'armure de chrome. Mais il était trop tard.

\* \* \*

Devin Destrééz ne se retourna pas. Au bruit, elle sut que les trois policiers étaient morts. Mais ils avaient fait l'essentiel : retarder l'arlequin et lui faire gagner, à elle, les quelques mètres qui la séparaient de la galerie marchande et son dédale de travées.

La galerie occupait une surface de trois ou quatre hectares, sur cinq étages au-dessous et cinq au-dessus.

Devin s'y engouffra au pas de course.

Les pas de l'arlequin résonnaient à ses trousses, sur le dallage de marbre. Tout ce que Devin désirait, c'était une demi-minute de répit. La moitié d'une minute, le temps pour devenir immortelle. Un coup passa entre ses jambes, et alla décapiter une statue dans sa niche. Un autre, mieux ajusté, la percuta entre les épaules, pour se propager dans tous ses os.

— *17 % de fibres endommagées*, annonça le Hassen.

Elle mit ses bras en avant, afin de protéger son visage, et traversa la vitrine d'un magasin de vêtements espagnols. Elle sentit la pression qu'elle exerçait sur la paroi, puis celle-ci craquer sinistrement, et des bris

coupants cascader sur ses épaules. Elle connaissait le centre commercial par cœur pour y avoir traîné des heures, les nuits d'insomnie, mais elle ne doutait pas que son poursuivant en avait également mémorisé le plan. Sans compter les détecteurs qui devaient barder son espèce de carapace. Si elle arrivait à gagner la poignée de secondes qu'il lui fallait pour...

Le 9 mm ! Elle l'avait oublié, alors qu'elle le tenait toujours à la main !

Elle s'arrêta et se retourna. Et eut un choc : à peine quinze mètres la séparaient de lui. Elle leva le bras et tira au jugé. L'arme adaptée à sa main ne possédait aucun recul. Un voyant rouge palpita sur le flanc de la culasse, lui indiquant que la cible n'émettait aucune signature thermique. Ce qui signifiait qu'il fallait toucher directement au but. Elle qui avait toujours été nulle au tir sur cible fixe...

La silhouette floue se déporta sur la gauche, fracassant un porte-cintres chargé de pantalons. Le projectile passa à un mètre au moins, pour aller exploser sur la cloison opposée. Devin pressa la détente sans discontinuer. Elle ignorait de combien de balles elle disposait. Son tir rattrapa l'arlequin à mi-parcours, puis la culasse claqua à vide. La jeune fille jeta l'arme et se remit à courir. L'adrénaline lui donnait des ailes. Elle sortit de la boutique dévastée et repéra un escalator descendant.

Vingt secondes de gagnées.

\* \* \*

Elle se trouvait dans un supermarché, au rayon outillage. Après la tourmente, le silence était étourdissant. Devin regarda frénétiquement alentour. À présent, elle était désarmée. Il lui fallait un endroit où s'isoler au moins trente secondes. Quelque chose de métallique.

Un bruit, à l'étage inférieur. Le supermarché était désert. Pourquoi les renforts n'arrivaient-ils pas ?

*Mon Dieu, se répéta-t-elle. Je vais mourir.*

Voilà ! Ce gros engin installé sur un socle de démonstration tournant, un truc où l'on mélangeait le ciment en poudre et l'eau, ou quelque chose comme ça, ferait parfaitement l'affaire. Le métal brouillerait peut-être un instant les scanners de l'arlequin.

Le bruit se rapprochait. Devin s'assit sur le rebord de l'engin, et se laissa couler à l'intérieur. Un instant, elle hésita. Si elle arrivait à contacter les IA sauvages et à opérer le transfert, il fallait que son corps meure. C'était le pacte.

Elle dégrafa les attaches de son blouson et en sortit un boîtier de la taille d'un paquet à cigarettes. Ce qui se faisait de plus performant comme terminal portable. Elle déroula un câble optique, souleva son chignon. Dessous, une broche protégée par un cou-

vercle osmotique. Elle retira délicatement le rectangle de plastique, et, sans hésiter, s'enficha.

Alors elle ferma les yeux, et plongea au sein du RÉZO. Elle navigua sur la mer quantique des flux de données, entre des artefacts géométriques et des citadelles géodésiques gigantesques figurant les grandes transnationales qui s'occupaient de la vie et de la mort de trois milliards d'individus.

Comme elle l'avait escompté, une attaque faisait rage ici aussi.

Dans l'espace virtuel du RÉZO, elle n'était plus la petite fille au visage osseux et aux courbes plates. Elle était bien davantage.

Plus le temps de contacter Kaïl. Elle dirigea son navire quantique vers la zone des grandes tempêtes, où les IA sauvages appliquaient une logique et des desseins étrangers à l'humanité.

\* \* \*

L'arlequin trouva enfin ce qu'il cherchait. Une trace de chaleur résiduelle, là où sa proie était passée. Puis il l'aperçut. Il lui restait largement assez de munitions pour la tuer. Ses récepteurs ratissant les fréquences en permanence lui signalèrent que, plus haut, les flics les recherchaient tous les deux, elle – et surtout lui.

Il avait déjà perdu trop de temps, cinquante-trois

secondes exactement.

La fille émergea d'un orifice d'acier. Elle le vit à son tour. Curieusement, elle ne semblait pas effrayée.

Une série de plop-plop presque inaudibles cousit une traînée d'étincelles sur sa carapace lamellée – on lui tirait dessus depuis l'escalator.

— Mademoiselle Destrééz, cria le tireur, un agent en civil armé d'un pistolet-mitrailleur prolongé d'un silencieux. Allez vous mettre à l'abri !

L'arlequin se tourna vers le flic. Celui-ci avait dévalé l'escalator pour s'interposer entre lui et sa cible, tout en vidant son chargeur sur lui.

— Allez vous-en, laissez-moi tranquille ! hurla Devin.

L'arlequin régla la longueur du tir et fit feu. Le micro-missile traversa la poitrine du flic et continua sa course. Devin reçut le projectile au creux de l'abdomen. Encore une fois, elle fut protégée de l'explosion.

L'arlequin avança vers le flic qui haletait, sur les genoux. Un sang artériel giclait de sa blessure béante. Il murmurait quelque chose dans un émetteur invisible à son col. L'arlequin le dépassa sans le regarder, et lui brisa la nuque d'une manchette négligente. La fille n'était plus qu'à quelques mètres.

— *Armure opérationnelle à 19 %, grésilla le Hass-ten. Refibrillation sélective, marge à 5 %.*

Elle recula lentement. Son visage se reflétait sur le

heaume anonyme, sans regard.

— Qui êtes-vous ?

Ils se trouvaient dans le rayon audiovisuel. Des paraboles de réception satellite s'alignaient, corolles ouvertes. Devin dépolarisa les fibres polymères de son blouson, s'en dépouilla et le laissa tomber à ses pieds. Puis elle croisa les bras sur sa poitrine, comme si elle avait froid.

— Je vous en supplie, ne me faites pas mal.

Une voix mate s'éleva du heaume à facettes.

— Mon nom est Fargo. Ferme les yeux.

Il avança ses gantelets et les referma sur les joues osseuses. Le contact griffu était glacé.

Devin s'attendait à voir défiler sa vie sous ses paupières. Tout ce qui lui vint fut un moineau unijambiste qu'elle avait nourri en cachette, quand elle avait huit ans. Elle résidait dans la République Corporatiste Catholique de Gasperi, à quinze kilomètres des ruines immergées de Naples. Ils passaient des heures à s'amuser, elle essayant de le plaquer sur le dos avec son index, lui picorant ses doigts pour se remettre d'aplomb. Un jour, le moineau s'était perché sur le bord d'un verre d'eau que la fillette avait laissé sur le rebord de la fenêtre. Le verre était à moitié rempli. Le moineau se pencha trop, et, déséquilibré, tomba dans le verre. Il se débattit sans pouvoir se dégager. Il se noya en quelques secondes, le temps que Devin re-

viennne dans la chambre. Elle sortit le moineau du verre, et les jeta tous deux dans le vide-ordures.

\* \* \*

D'un coup sec, l'arlequin de chrome imprima une torsion au cou maigre de l'adolescente, qui céda sans craquement perceptible. Elle s'amollit entre ses bras. Elle était morte.

## CHAPITRE PREMIER

Je ressuscitai vers quatre heures de l'après-midi. Ce qui n'était pas une heure habituelle pour ressusciter.

J'étais allongé sur mon fauteuil orthopédique, un meuble massif qui reconfigurait sa forme toutes les trois heures, afin de modifier les points d'appui corporels et ainsi d'éviter les escarres des longues fugues.

Lorsque je remuai le bras droit pour ébouriffer le hérisson grassex qui me servait de chevelure, je sentis au creux du coude l'adhésif maintenant la perfusion de sérum glucosé en place. À l'aveuglette, je déconnectai le câble optique enfiché sur ma nuque, parmi la douzaine de broches percutanées noires qui me faisaient une sorte de couronne.

Plus bas, une douleur diffuse dans le bas-ventre : l'embout du collecteur d'urine qui comprimait le gland de mon pénis. Combien de temps étais-je parti en fugue IST ? Trois jours, quatre ? Pas plus de cinq

en tout cas. Ça ne faisait pas le compte. Normalement, je partais pour une semaine d'Immersion Sensorielle Totale.

J'ignorais qui m'en avait éjecté. Pas le moniteur médical en tout cas.

J'ouvris les yeux, aïe ! – les refermai aussitôt. Mes pupilles avaient besoin d'une bonne minute pour se contracter suffisamment afin de supporter la lumière du jour.

– Saleté de viande...

D'une voix éraillée, déshabituée à la parole. Depuis trois ans, je naviguais de dépression en dépression, dans cette carcasse encombrante qui ne semblait faite que pour la mastication, la défécation et la masturbation.

Une carcasse qui cafouillait de plus en plus souvent, à cause de ces gènes immunitaires foireux. Sans compter les maladies de peau héritées de substances utilisées pendant la Guerre de la Faim, le conflit bactériologique (la Guerre-B comme certains disaient ; c'est vrai qu'il y avait des guerres de série A, des guerres de série B et des guerres de série Z), plus des maux d'estomac récurrents dus aux barquettes de nourriture mal stérilisées... Et ces crampes dans tout le corps, impossibles à juguler et qui duraient des jours : un cadeau du RÉZO.

Si j'avais été croyant, je me serais tailladé les vei-

nes, tout en laissant transfuser mon âme dans le RÉZO. Beaucoup d'accros au RÉZO finissaient comme ça, piégés par la religion des IA sauvages et leur pseudo-immortalité. Mais moi, Victor Zev Admony, je n'en étais tout de même pas là.

*Vraiment ? Tu en es sûr ?*

Je me demandai pourquoi je tenais encore à ma viande, tout en ouvrant avec précaution les yeux sur mon torse dénudé, où les pastilles autocollantes des électrodes faisaient une monstrueuse éruption de boutons rouges, bleus, verts. Une érection tendait mon pantalon, symptôme normal des fins de fugue et cause de ma douleur au bas-ventre. Le clavier de mes côtes saillait de vilaine façon. Plus question de fugue avant longtemps. Quand j'en aurais vraiment marre, il me suffirait de shunter le moniteur et de "partir" pour un mois non-stop, avec cinq jours de glucose. Je mourrais au sein du RÉZO, sans même m'en rendre compte. Et sans résurrection, cette fois.

Mon regard embrassa le studio miteux du vingt-quatrième étage de la tour Giger, complexe Dragger, Nord-Stuttgart, Allemagne. La pièce était dépourvue de meubles – contamination des mœurs japonaises –, mais dans mon souvenir, il y avait un bordel pas possible. À présent... Même les fausses dalles de lino avaient été balayées. Il n'y traînait pas une pistose-ringue usagée.

Un quart de tour vers la gauche.

Un pic d'adrénaline me percuta comme un coup de poing au cœur. Une silhouette dans la pénombre, assise dans la position du lotus sur le lit – un futon taché de graisse, réparé au chatterton, posé à même le sol.

Bon sang, qu'est-ce que ce mec fichait là ? J'étais pourtant certain d'avoir branché les alarmes avant de m'immerger dans le RÉZO. Qui pouvait avoir intérêt à me faire la peau aujourd'hui, moi qui n'intéressais plus personne ? Quelle vieille rancune...

L'inconnu prit la parole, en français dans le texte.

— Tu en as mis du temps pour ressusciter. D'ordinaire, servir de nounou à un lézard ne fait pas partie de mes attributions. D'ailleurs, c'est illégal de partir une semaine sans assistance médicale. Illégal et dangereux. Il faudra te retaper vite fait si tu travailles pour nous. Tu es maigre à faire peur.

Une voix de quidam, sans personnalité, androgyne. Sans accent perceptible. Mais il était Français comme moi locataire des cratères de Mars.

— Travailler ? C'est qui, nous ?

— Complicé. L'IST, c'était quoi ?

— Tchelomei, et la construction de l'hôtel Shimizu.

Il claqua dans ses doigts.

— Oh, l'apesanteur ! Ce genre de truc fait toujours recette, hein. Ici c'était sale, j'ai fait le ménage. De

toute façon, on ne va pas s'éterniser.

L'inconnu se leva. Encore envapé, je le regardai déplier ses membres avec une assurance et une économie de mouvements dignes d'une image de synthèse à l'ancienne. Des muscles denses, tassés sur l'ossature, des abdos que je n'avais aucune peine à imaginer en tablette de chocolat. Le contraire de ce que j'étais devenu. Il était vêtu d'un pantalon de toile marron à pinces et d'une veste à carreaux dépourvus d'emblème. Son visage était plat et lisse, sans rides ni cicatrices, comme si le temps avait glissé sur lui sans laisser de traces. Modelé et remodelé.

Il s'approcha de moi et coupa le contact du fauteuil orthopédique. Dans un soupir d'amoureuse, le siège s'affaissa sur ses vérins. L'homme me maintint appuyé contre le dossier. Je n'étais pas au mieux de ma forme, mais je suis sûr que les vérins du fauteuil auraient perdu au bras de fer contre une telle poigne. Il retira l'intraveineuse du goutte-à-goutte ainsi que le cathéter urinaire, puis arracha d'un coup sec la poignée d'électrodes reliées au moniteur.

Puis il alla à l'étagère, choisit un polo bleu et rouge à peu près propre et me le lança.

— Enfile ça, Admony, on est attendus.

J'attrapai la chemise et reboutonnai mon pantalon. Mais j'avais une envie folle de prendre un bain. Une couche de crasse s'était formée, grasse, sur mon

épiderme, et engorgeait mes pores.

— Si c'est à la douche que tu penses, on n'a pas le temps, fit l'inconnu. Tu la prendras en route.

Les doigts engourdis par l'hypokinésie, j'enfilai le polo.

— Tu peux m'appeler Victor. "En route", ça veut dire quoi ?

L'absence d'exercice avait accumulé pas mal d'acide lactique dans mes muscles (du moins dans l'espèce de gélatine qui en restait). Chaque mouvement m'enfonçait dix aiguilles dans le corps. L'homme se retourna, haussa un sourcil.

— Mon nom est William Fargo. On t'a confié à ma protection le temps de la tâche que tu exécuteras pour mes patrons. Je n'ai pas à t'en dire plus pour le moment.

Un rire cassant s'échappa de ma bouche, mais cette simple dépense d'énergie suffit à me vider. Ma protection ! Je connaissais ce genre de protection. Chez les gens normalement constitués, on appelait ça surveillance rapprochée. Je laissai ma respiration se calmer. J'étais vraiment mal en point.

— On fait pouce une seconde. Je suis crevé, j'ai la dalle, alors on va nulle part. Tu t'appelles Fargo, bon. Qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Je suis fini, tout le monde le sait. Je veux crever sans être emmerdé. Je ne suis pas à la recherche d'un emploi. Je ne cherche

pas l'immortalité des IA sauvages. Mes contacts avec le RÉZO se bornent à l'IST. Je ne veux qu'une chose : qu'on me foute la paix.

L'homme s'était patiemment croisé les bras. De l'azote liquide devait circuler dans ses veines.

— Je crains que ça ne représente un privilège hors de portée.

Je ne répondis pas et me dirigeai vers le petit réfrigérateur qui formait une tache blafarde sous la fenêtre.

— Moi, je suis sûr que non.

J'eus le temps de sentir un courant d'air dans le dos, une silhouette floue sur le côté. Puis Fargo fut là, devant moi, en train d'arracher le frigo à son socle. Il le tint une seconde à bout de bras, fit un pas en direction de la fenêtre. La vitre explosa sous l'impact de l'appareil, et un tuyau dans le mur, au milieu du rectangle évidé, se mit à pulser du chlorure de méthyle à moins trente. Je n'entendis pas le choc du réfrigérateur, cinquante mètres plus bas.

Il s'épousseta les mains.

— Tu mangeras dans la voiture. La bouffe ici tient plus de la chimie que de la nature.

C'en était trop pour moi.

— Tu crois m'impressionner avec tes tours de force ? T'as rien compris, je ne suis plus à vendre. Je suis mort !

Fargo fit craquer ses phalanges d'un air exaspéré.

— Ça ne va pas tarder si tu continues à ce rythme. Ton numéro commence à me gonfler, alors écoute ceci : quoi qu'il arrive, tu vas descendre avec moi. À toi de décider si ce sera sur tes jambes, ou en travers de mon épaule. Quelqu'un passera faire le ménage dans dix minutes.

J'ouvris la bouche, mais rien ne sortit. Il était capable de mettre sa menace à exécution, et il savait que je savais.

— Je peux prendre mon blouson ?

Il sourit.

— Te voilà raisonnable. J'ai confisqué l'inhalateur de deltaphényldorphine qui s'y trouvait. Dorénavant, tu pratiqueras l'abstinence en matière de shoot. À l'exception des descentes dans le RÉZO que tu feras pour notre compte, on veut que tu sois propre. Et la came, ça ne sera certainement pas l'artillerie antédiluvienne que tu t'envoies.

*On veut que tu sois propre.* L'anglicisme levait le doute, sinon sur son pays, du moins sur sa langue d'origine.

— Allons bon, souris-je à mon tour. Mon éventuel employeur est un cartel pharmaceutique ou quoi ?

Fargo me fixa dans les yeux, et je me rendis compte que ses iris étaient fendus verticalement, comme des yeux de chat, mais de couleur bleue. *Tas-*

co *Optika*. J'avais lu un article sur le sujet, où il était question d'acuité visuelle accrue de 12 % dans le rouge. Je me rappelai le prix de l'implantation de ces babioles. Le type que j'avais devant moi vaudrait une fortune à l'état de cadavre, si on lui retirait tous les gadgets qui devaient truffer son anatomie.

— Content que tu le prennes comme ça, fit le mercenaire (car seuls les mercenaires à la solde des plus puissantes transnationales étaient pourvus d'optimisateurs visuels Tasco branchés au nerf optique). Bon, on y va ?

Le gaz réfrigérant s'était tari tout seul, mais la température dans la pièce était tombée de cinq degrés. La circulation en bas formait une rumeur sourde en dessous du seuil audible, comme l'écho mourant d'une corne de brume. J'enfilai la pelure kaki râpée aux manches, portant au dos l'inscription Condom Group qui me servait de blouson, et suivis Fargo.

Je me ravisai.

— Et ma console ? C'est le seul truc qui ait un peu de valeur, je ne tiens pas à ce qu'on me la pique.

Fargo regarda mon terminal – une Massad assemblée dans une station-usine orbitale et customisée par un pote – comme si c'était une crotte de chien.

— On ne travaille pas avec ces antiquités. Là où nous allons, tu auras le dernier cri. Des trucs qui ne

sont pas encore dans le commerce.

Antique, ma Massad ? Là, il venait de marquer un point, car ce qu'il venait de dire était impossible : les services d'espionnage les mieux renseignés ne pouvaient savoir ce qui allait sortir trois semaines plus tard sur le marché informatique. Et même s'ils le découvraient, cela ne leur servirait pas à grand-chose. L'espionnage industriel se situait à des niveaux plus subtils que le simple vol de documents. Ce qui revenait à dire que mon employeur était ou possédait un des quatre gros labos expérimentaux travaillant sur le RÉZO.

Fargo me poussa sur le palier de la porte.

— Allez, on dégage.

Il referma la porte derrière moi, en brouilla le digicode tout en surveillant du coin de l'œil le long couloir crasseux qu'éclairaient des rampes de néon dont une sur trois pendait, cassée. Deux ados jouaient sur le seuil d'une porte défoncée avec des micro-avions, des bidules pas plus grands qu'un stylo qu'ils faisaient louvoyer entre une boîte de bière et une carcasse d'holo écrabouillé. Ils avaient le crâne rasé, comme s'ils venaient de se faire scanner, et étaient vêtus d'un short et d'un maillot de corps artistiquement percé de trous de cigarette. Des anneaux de métal brinquebalants recouvraient entièrement leurs avant-bras. À la réflexion, ils ressemblaient plutôt à

ces prisonniers de camps ethniques d'Amérique du Nord.

L'un des ados tendit une main invraisemblablement maigre. Une pogne de vieillard parcheminée, au bout d'un bras d'allumette. Fargo y jeta une biopuce ensachée. L'ado arracha le sachet transparent, fit rouler la puce au creux de sa paume, et l'enfonça dans une grosse prise noire, sous l'oreille.

— Okay, deine Scheise is' gut.

Un Curtiss miniature passa entre mes jambes dans un gazouillement de dynamo à micro-ondes, vira sur l'aile et repassa au-dessus de ma tête. Quand je me retournai, les gamins avaient disparu. Fargo me tapa sur l'épaule.

— Si quelqu'un s'était approché de la chambre, le gosse m'aurait averti en m'envoyant un de ses joujoux. Je l'ai aussi payé pour qu'il oublie ce qui vient de se passer.

Je me grattai machinalement le coude. Une rémanence de l'espèce de gale périodique qui m'attaquait l'épiderme. Un héritage de la Guerre-B produisant des phlegmons qui dégénéraient parfois en abcès. Il m'arrivait de m'abrutir d'antalgiques ou de m'immerger dans le RÉZO, pour ne pas me racler jusqu'à l'os. Une personne sur cinq en était atteinte dans le monde. Cette forme de gale endémique transmissible par voie génétique résistait à tous les traitements,

mais on pouvait s'en accommoder. Comme dirait l'autre, on meurt toujours guéri, et ça faisait belle lurette que la mode était passée d'accorder des crédits pour des recherches médicales humanitaires.

Fargo appela l'ascenseur. Un truc se mit en branle, loin dessous.

— Recule, dit-il en sortant de sa veste un minuscule automatique noir.

J'obtempérai sans faire de commentaires. L'ascenseur s'immobilisa à l'étage. Avec un naturel consommé, Fargo logea trois balles à travers la porte, à hauteur d'homme. Trois poufs étouffés. Le petit afficheur digital gris sur le côté de la culasse décrémenta autant de fois. La porte encaissa sans broncher, puis s'écarta. Rien à l'intérieur, à l'exception de trois trous plus grands que prévu, qui étoilaient en triangle la glace du fond. Fargo jeta un coup d'œil au plafond. Rien à signaler.

Il appuya sur le bouton du quatrième sous-sol, et l'ascenseur commença sa descente. À l'arrivée, quelqu'un nous attendait. Mon employeur (enfin, si je disais oui à sa proposition, ce qui ne serait pas le cas), mon employeur aimait les mystères.

En tout cas, il avait les moyens de se prendre au sérieux.

L'homme portait un uniforme bleu étroitement serré à épaulettes dorées, et une casquette brodée à

l'insigne Landrov. Visage carré, bouche dure, yeux bridés. Sa peau était bronzée au carotène, un hale presque orange.

Eh, Landrov, c'était une marque de voiture. Des voitures de luxe russes qui ne fonctionnaient pas à l'hydrogène ou à l'électricité comme tout le monde, mais utilisaient un carburant désuet, du gazole-colza ou quelque chose comme ça.

Quant à Fargo, son regard voletait dans l'espace environnant. Il y avait un bon millier de véhicules garés à cet étage. Sans dire un mot, le chauffeur nous entraîna le long d'interminables rangées de capots plus ou moins bariolés.

Deux minutes plus tard, il stoppa devant une sorte de corbillard aussi noir que le flingue de Fargo, aux vitres polarisées. La voiture fit un bref appel de phare, sûrement l'ordinateur de bord qui venait de nous identifier et informait qu'il déverrouillait les sécurités. Le chauffeur dit un mot et les portières se déployèrent, pareilles aux élytres d'un scarabée avant l'envol.

— Tout est normal. Veuillez monter.

Ce n'était pas mon chauffeur qui venait de dire ça, mais la voiture, par l'intermédiaire d'une EVAR (Expression Vocale Artificiellement Reconstituée) standard. N'importe quel appareil piloté par IA en possédait. Je montai, et la portière se referma en souplesse

derrière Fargo. Sur le pare-brise s'affichèrent les paramètres de conduite en hologramme. Intérieur cuir bordeaux, console multiplex reliée à une petite antenne-champignon sur le toit du véhicule, réfrigérateur...

Mon estomac me rappelait justement que n'avais pas mangé sous forme solide depuis quatre jours. Qu'il me restait cinq minutes avant de m'évanouir de faiblesse. Derrière les vitres teintées, le paysage de béton souterrain bougeait. Je ne ressentais presque aucune vibration, comme dans une vieille simulation. La Landrov se dirigeait vers la sortie du parking.

Fargo saisit un combiné de téléphone.

— La pierre est sertie, préparez l'écrin.

Il reposa le combiné. La pierre c'était moi, et subitement, une phénoménale envie de rire monta le long de ma trachée, comme un besoin de vomir. C'était une mise en scène tellement énorme, tellement bourrée de clichés que c'en était comique.

Fargo me laissa me calmer.

— Je pense que tu as faim, dit-il.

Ce n'était pas une question. Il ouvrit le frigo, farfouilla. J'aperçus des tranches blanchâtres de peyotl sous vide, portant la mention : *Contains Mescaline, Religious Use Only*. Fargo sortit une barquette d'aluminium.

— Tu aimes le bœuf aux hormones ?

— Je boufferais ta main si tu me la proposais.

Le chauffeur me jeta un coup d'œil méprisant dans le rétro. Qu'il aille se faire foutre. Fargo retira une languette et appuya sur une pastille rouge située sous la barquette. Puis il posa cette dernière sur l'accoudoir de la banquette.

— Il faut attendre trois minutes.

À vrai dire, rien de tout ce qui venait de se passer ne m'avait intéressé outre mesure. Si les commanditaires de Fargo me demandaient de travailler pour eux, là maintenant, ma réponse aurait été sans bavure : « Non ». En termes plus fleuris, peut-être. Cela dit, je tenais à les rencontrer. Je n'avais rien à espérer, mais j'étais d'un naturel curieux. Et surtout, m'éjecter du RÉZO exigeait compensation.

— Trois minutes, c'est plus qu'il n'en faut pour te dire ce que je pense du choix de tes patrons. Je ne les trouve pas futés. Ou alors, leurs renseignements dattent un peu. Faire appel à moi... Ça fait une paye que je ne bosse plus dans le RÉZO. Et tu sais ce que coûtent trois ans hors du coup. Adressez-vous plutôt à un gars dans le circuit. Clemens est très bien.

— Clemens est mort il y a trois mois. Il a fait la même connerie que toi, en partant sans assistance médicale dans le RÉZO. Un rat lui a rongé la cheville, il s'est vidé de son sang sans se réveiller.

Clemens. Si tu essaies d'oublier la viande, la

viande, elle, ne t'oublie pas. Bon Dieu que ma gorge était sèche.

— Écoute. Un gosse de quinze ans en sait plus que moi sur les consoles actuelles et les nouvelles infections virales. Et puis, même si ça n'était pas le cas, je n'accepterais pas de bosser pour tes patrons. Je n'aime pas leurs manières. Les requins de conseil d'administration, j'en ai encore le goût de poisson pourri dans la bouche. D'ailleurs...

La barquette émit une note discrète indiquant que la cuisson s'achevait. Je m'interrompis. J'allais m'énerver, alors que ça n'en valait pas la peine. Ils pouvaient bien me buter en cas de refus, je m'en foutais. J'étais mort il y a trois ans. À la seconde où elle était morte.

Je saisis la barquette brûlante entre mes mains, arrachai la fourchette en plastique insérée dans une rainure sur le côté, la plongeai dans la purée grumeleuse d'où s'échappait un fumet salé. L'odeur me rappelait irrésistiblement celle qui se dégageait des pâtées pour chat. Pendant une période, j'étais tellement dans la dèche que ces boîtes avaient fait mon quotidien. Ils devaient utiliser les mêmes parfums de synthèse.

Durant cinq minutes, je cessai de penser pour me consacrer exclusivement à mon estomac.

## CHAPITRE II

La Landrov roulait depuis une petite demi-heure. Elle traversait un coin de la Ruhr qui m'était inconnu, une lande cariée, tout en gris et noir. Les roues s'imprimaient dans la cendre d'une espèce de champ calciné, jonché de tôles tordues et de machins non identifiables. Jamais je n'aurais cru l'Allemagne si crade, même dans le cloaque qu'était devenu l'Europe du Nord. Depuis deux ans que je vivais à Stuttgart, je n'avais vu qu'une misère épouvantable, où les enfants traînaient, le ventre gonflé par les aliments contaminés.

Mon ami Fargo se mit en devoir de me mettre au parfum.

— C'était un bidonville, avant que les bulldozers ne fassent le ménage. Ils ont tout passé au napalm tellement ça puait. Les gens ne prenaient même plus la peine d'enterrer leurs macchabées. L'avantage des grandes crises mondiales, c'est qu'elles clarifient les choses : les riches ne sont jamais aussi riches, les

pauvres jamais aussi pauvres... J'espère que ça te coupe pas la digestion.

Je haussai les épaules. Je n'étais pas de ces romantiques qui s'apitoient sur la bassesse humaine. J'avais déjà opéré pour quelques-unes des transnationales dont les rivalités avaient été à la base de la crise mondiale, ce qu'on avait appelé la Guerre de la Faim. Quinze ans pendant lesquels soixante pour cent de la population globale avait disparu, et qui avaient rendu vingt pour cent du reste définitivement stérile. À cause de la famine, des pogroms légalisés, des camps d'extermination déguisés, des maladies consécutives à l'utilisation des bombes de l'alphabet par des États-nations dépassés par la situation. La désagrégation des États-Unis, piégés par leurs propres règles du jeu ; le repli de l'Europe sur elle-même. Des supermarchés pris d'assaut par des chars blindés. Des armées régulières se muant en bandes de pillards, qui tiraient sur tout ce qui bougeait. Une accélération des désastres écologiques... des images dignes d'une science-fiction apocalyptique.

C'était sans compter que l'homme tient autant du rat que du singe.

Et puis, était venu le RÉZO. À première vue, l'aboutissement d'une vision somme toute classique du réseau mondial, à la croisée de la bio-informatique et de la neurochirurgie. Cela s'était révélé bien

plus. Une entité de milliards de neurones-stations constituant une vaste noosphère continuellement mise à jour, d'une puissance et d'une imbécillité inouïes.

Tout avait changé... et rien n'avait changé. Aujourd'hui, quatre-vingts communautés d'intérêts économiques se partageaient le monde. Ce n'est pas seulement une image : elles avaient leurs territoires, leurs armées, leurs chants patriotiques... Des nations à part entière, quoi.

J'avais fait partie de leurs armées. Un combattant sans treillis camouflage en polycarbonate, sans Uzi électromagnétique, sans amplificateurs oculaires intégrés, sans liaison *satcom* tactique. Nos armes étaient des consoles Wang gonflées. Le champ de bataille, ça n'était pas les Pays-Bas ou l'Ukraine atomisée, c'était l'espace du RÉZO. Nos raids ou nos infiltrations réussies contre les mégapoles informatiques concurrentes aboutissaient au même résultat, finalement : celui d'affamer quelques millions de gens qui n'avaient rien à voir avec ce merdier. J'avais eu ma part là-dedans, quand j'y croyais encore.

Question estomac, ça allait mieux. En ce qui concerne le moral, autant ne pas en parler. Un poids pesait sur mes épaules. J'avais hâte d'en finir. Que la voiture stoppe près d'un hélijet Bell de fonction, qu'un type à l'attaché case en peau de crocodile et à

lunettes miroirs me lance par la portière : « Vous acceptez ? » Que je réponde : « Allez vous faire foutre. » Les lunettes miroirs feraient un signe discret à Fargo, celui-ci dégainerait son petit automatique noir qui fait des trous comme les grands en jetant : « Désolé, vieux. On aurait pu sympathiser. »

J'en venais presque à souhaiter que ça se passe de cette manière.

Si j'avais su ce qui m'attendait au bout de la route...

\* \* \*

Nous roulions sur une autoroute à quatre voies en direction de Dortmund. Un truck rutilant à pilote automatique nous dépassa par la gauche, faisant vibrer l'asphalte plein de nids-de-poule. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le lointain. Fargo et mon chauffeur gardaient le silence, maintenant.

Au bout d'une heure, je commençai vaguement à avoir la frousse, et cela m'étonna. Drôle d'impression, longtemps que je ne l'avais pas eue. Comme s'il y avait quelque chose à perdre. Ou à gagner.

Je décidai d'insister.

— Vous perdez votre temps et votre argent. Qu'est-ce que vous pouvez m'offrir que je désire ? Du fric, j'en veux pas. Une place dans une de vos putains de...

— Ce que nous avons à t'offrir dépasse ce que tu

peux imaginer. Alors, cherche pas. D'ailleurs, on arrive dans cinq minutes.

Cette fois, le cliché ne me fit pas rire. Avec la peur s'insinuait le doute. Qu'est-ce qui se passait ? Quelque chose sur lequel je n'avais aucun contrôle était en train de se produire. J'ignorais qui, et avec quoi on espérait me ferrer.

La voiture se déporta vers une sortie dont le panneau indicateur avait été badigeonné de rouge. Tiens, on n'allait plus à Dortmund ?

— Il n'y a rien, par ici, fis-je remarquer.

La Landrov ralentissait, ses gyroscopes d'assiette compensant tant bien que mal les trous et les bosses du bitume non entretenu. On se dirigeait vers un petit bois rabougri, de couleur malsaine, ayant survécu aux pluies défoliantes et à la vitrification. L'automobile prit du champ en tournant, et je vis enfin ce qui était camouflé par les arbres : un hélicoptère. Et pas un petit. Dans le temps, on se servait de ces Sikorsky en forme de banane pour trimballer des jeeps et des blindés légers. La banalisation des hélijets les avait renvoyés dans les films historiques.

C'était ça, l'écrin. La pierre, c'était la voiture.

La soute était béante. Moi qui détestais les voyages aériens, j'allais être servi. La voiture ralentit, et la soute nous enfourna. Aussitôt une rampe illumina l'espace intérieur de métal dénudé. Derrière, la porte

remontait déjà. La Landrov s'arrêta mollement contre une butée. La portière de mon côté se releva sur deux cadres exécutifs à la mise faussement décontractée, sourire aux normes. Le premier, musclé en salle, bronzé sous son costume à trois mille dollars, ne devait avoir guère plus que mon âge, mais son assurance sentait aussi fort que son eau de toilette.

— Enchanté, monsieur Admony, mon nom est Mourjan. Vous n'avez pas eu de problèmes ? Nous regrettons d'avoir dû vous priver de la fin de votre voyage simulé. C'est moi qui suis chargé de vous accueillir, au nom de ma Compagnie et de tous ceux...

Il me tendait une menotte manucurée, aux ongles nacrés. Depuis les souches bacillaires hyper-performantes issues de la guerre, la poignée de main ne faisait plus partie des règles du savoir-vivre. Sa coupe de cheveux était celle en vigueur dans les entreprises sud-asiatiques, mais ça ne voulait rien dire, ce genre de lèche-bottes pouvait très bien l'imiter.

L'autre était sorti du même moule, le moule des serfs de l'actionnariat, mais avec dix ans de plus et une implantation de cheveux trop régulière pour être authentique. Tous deux étaient des stéréotypes sur pattes, qui recevaient le *Nippon Times* et *T-Variety* par v-mail. Ils devaient avoir le logo de leur Compagnie tatoué sur le cul, et entonner l'hymne de leur

secteur d'activité en se rasant le matin.

Je négligeai la main tendue (éphémère satisfaction de voir le sourire figé de cadre exécutif s'affaisser aux commissures), et attendis que Fargo me rejoigne. Celui-ci considéra les deux costard-cravate comme si c'était ma console Massad.

— La météo est favorable ?

Le plus vieux lui jeta un coup d'œil qui en disait long sur ce qu'il pensait des mercenaires. Il devait considérer le fait d'obéir à l'un d'eux comme une offense personnelle. Son mépris tenait au seul fait que les transnationales n'admettraient jamais l'existence d'hommes comme Fargo. Mais le rôle de ces derniers était déterminant dans le flux clandestin de chercheurs et de cadres supérieurs. La plupart du temps, il s'agissait de transfuges, mais parfois les mercenaires recouraient à des opérations d'enlèvement, de guerre ou de terrorisme pour se les approprier.

Chacun méprisait souverainement l'autre. Pour les cadres officiels, les mercenaires étaient des parasites. Pour les mercenaires, les cadres n'étaient que des trous du cul – ce qui était exact dans les deux cas. J'avais déjà assisté à cette sorte de rivalité larvée chez la plupart de mes anciens employeurs. À tout prendre, j'avais préféré la fréquentation des mercenaires.

Peut-être parce que j'en avais été un, à ma manière.

Mourjan resserra le nœud de sa cravate d'un geste nerveux.

— Le temps est dégagé jusqu'à Rotterdam. Pas de turbulences. Deux chiens-de-chasse nous rejoindront à mi-parcours. Cela dit, après...

C'était ça, notre destination ? Rotterdam ? Il n'y avait pas de siège social important dans ce coin de la planète. Du moins, d'après les derniers renseignements dont je disposais. Je n'étais plus tellement au courant de ce qui se passait dans les hautes sphères, et les choses devaient avoir pas mal changé en trois ans.

Le temps était d'un bleu-gris chargé d'UV. On allait vers les nuages. Je m'aperçus que jusqu'à présent j'avais ignoré la couleur du ciel. De l'appartement, j'avais été transvasé dans une berline à vitres polarisées.

L'hélico vibra comme il s'arrachait du sol. Pendant dix secondes, je dus me tenir à la voiture, tandis que les deux cadres exécutifs oscillaient sur leurs jambes, sur un sol transformé en peau de tambour. Puis celui-ci se stabilisa. Le moteur avait été insonorisé pour qu'on n'ait pas à crier.

Fargo se pencha dans la voiture et en retira une valise d'aluminium à combinaison.

— Tu devrais prendre une douche, Victor. Tu dégages une haleine de fly-tox. Il faut être présentable

pour ton arrivée.

— Cet engin a une douche ? Vous avez pensé à tout.

— C'est pour ça qu'on me paie.

Sa pupille n'était qu'une mince rayure verticale lorsqu'il fixa les deux costard-cravate. Le plus vieux se tamponnait la nuque avec un mouchoir de flanelle blanche. Il ne faisait pourtant pas particulièrement chaud.

— Présentable pour quoi ? lançai-je. Mes employeurs ont le nez sensible, le parfum de la zone les dégoûte ?

Fargo eut un rire rauque.

— C'est un peu ça, mais ça n'explique pas tout. Il y a aussi une garde-robe à ta mesure où tu pourras te changer. Tu vois qu'on te chouchoute.

— Je vois. Où est-ce qu'on va ?

— En mer du Nord.

La mer du Nord, pourquoi pas ? J'interceptai un regard meurtrier de Mourjan à Fargo, et en conclus qu'on n'était pas censé m'informer sur la destination. Manifestement, Fargo s'en foutait et le leur faisait comprendre à sa façon.

Une paroi de métal séparait la soute du reste de l'appareil. Fargo ouvrit une porte boulonnée sur le côté.

— Par ici la visite.

Les deux cadres se regardèrent, outrés de l'empiétement du mercenaire sur leurs prérogatives, mais n'osant rien dire. Cela me surprit, d'être la cible de conflits de faveurs. Pourquoi et pour qui étais-je si important ?

La tranche d'appareil aménagée se décomposait en plusieurs cabines empilées sur deux étages. Les planchers, des plaques de tôle à trous, avaient été soudés à la hâte, et un coin salon installé. Nos pas résonnaient sourd. À l'étage supérieur, Fargo me montra un boudin de toile imperméable, surmonté d'un réservoir sphérique et d'un système de réchauffement, une simple résistance enrobée de céramique.

— La douche.

J'avais remarqué. Les touristes, sur les antiques stations du début de l'ère spatiale, en utilisaient encore. Moins pour se laver que pour faire marrer les gosses, sur les vidéos-souvenirs.

— Quelqu'un a installé ça en pensant éviter de tout asperger en cas de trou d'air.

Ma curiosité s'émuaisait pour faire place à un immense ras-le-bol. Depuis trois ans, je ne bougeais qu'exceptionnellement de mon studio. Le seul fait de marcher suffisait à m'épuiser. Il y avait longtemps que je n'avais fourni un effort aussi intense en si peu de temps. J'eus brusquement envie de mon inhalateur d'endorphines stabilisées, pour me remonter.

À travers les porosités des murs, je voyais les deux cadres discuter en bas, appuyés sur le capot de la voiture où se trouvait toujours le chauffeur. Ces mecs n'avaient que deux sujets de conversation : le taux de change et le dernier top model qu'ils avaient sauté. En termes à peine moins vulgaires.

Mourjan sortit un petit inhalateur en or autostérilisant de la poche intérieure de sa veste, et porta l'embout nacré à ses narines. Probablement du mes-cal, ou un dérivé doux du cannabis autorisé par la Compagnie. Tout à coup, je me mis à le détester.

Et cela me fit du bien. La haine était comme une eau rafraîchissante sur le visage. Je me trouvais des ennemis vers qui canaliser mon agressivité, et c'était divinement bon.

Fargo eut la délicatesse de s'éclipser lorsque j'entrepris d'enlever mes vêtements. Je ne me faisais pas trop d'illusions, mes gestes étaient sûrement épiés par cinq ou six caméras.

Le boudin s'ouvrait par un zip en plastique. Une pomme réglable où je m'esquintai le front, ainsi qu'une grosse touche gravée SAVON. Quand je sortis de là, un pantalon de toile claire et un polo bleu pâle m'attendaient.

Fargo regardait par un hublot de verre fumé.

— Rotterdam n'est plus loin. On ne s'y arrêtera pas.

— Tu connais Rotterdam ?

Il scrutait l'horizon, comme s'il cherchait quelque chose dans le ciel écrasé de nuages de fin d'après-midi. Quelque chose qui tardait à venir.

— C'est ma ville d'origine.

Je haussai un sourcil. Fargo n'était pas du genre à se répandre en confidences. Et son nom ne sonnait pas nordique pour un euro.

— Rotterdam, dis-je sans préméditation, ce n'étaient pas les labos d'optimisation génétique du projet *Arène* ?

Fargo tourna la tête un peu trop vite. Assez vite pour que je comprenne qu'il était un des clones génétisés qui avaient survécu à la guerre.

Le projet *Arène* avait été le déclencheur d'une guerre ouverte entre transnationales qui avait duré quatre jours et provoqué l'anéantissement de son instigateur, un consortium d'origine vénézuélienne qui étendait des ramifications dans tous les pays. *Arène* visait à sélectionner des spécimens humains d'après des critères génétiques, en vue de produire des soldats parfaits. Le projet avait été gardé secret en raison de l'interdiction de toute tentative d'eugénisme humain. Ce qu'on appelait communément le complexe Bernstoff-Fersen, du nom de deux biologistes qui avaient entrepris, au cours de la Guerre de la Faim, de créer des soldats idéaux.

Les laboratoires d'expérimentation et les cuves de clonage se situaient dans la banlieue de Rotterdam. Lorsque leur existence avait éclaté au grand jour, une coalition s'était spontanément formée entre les grandes puissances économiques concurrentes, laquelle n'eut aucun mal à convaincre un gouvernement en déroute de procéder à un bombardement de la zone. Tous les clones en incubation dans les cuves amniotiques avaient péri durant l'attaque éclair. Quelques-uns de ceux qui étaient arrivés à maturité étaient parvenus à s'échapper. Fargo devait être de ceux-là. Il n'était pas difficile de deviner son parcours, après.

Son regard se fixa soudain sur un point dans le ciel.

— Voilà les chiens-de-chasse. Ils ont presque une minute de retard.

— Vous avez un timing serré.

Le point grossissait à toute vitesse. Il se dissocia en deux avions à réaction. Les chevrons incurvèrent leur trajectoire et se séparèrent pour nous encadrer, traçant des arcs crayeux sur l'ardoise du ciel. Je les voyais assez bien pour noter que les roquettes saillant sous leurs ailes totalisaient une puissance de feu considérable. Ils ne possédaient pas de réservoirs d'appoint sous le fuselage. Des avions de l'euroforce ? Impossible de les identifier.

— Une escorte, vous ne lésinez pas sur les moyens.

C'est la guerre ou quoi ?

Fargo me jeta un œil en coin.

— Plutôt une révolution à venir.

Les révolutions étaient passées de mode, depuis l'avènement du RÉZO et la fin de l'Histoire. Je faillis en faire la remarque à Fargo. Il ne m'en laissa pas le temps.

— On ne va pas tarder à survoler Rotterdam. On s'arrêtera sur une station à nous, dans la mer du Nord.

Rotterdam, comme tant d'autres villes dans le monde, était en sursis, depuis l'accroissement du niveau des mers et des océans consécutif au réchauffement des banquises.

— Il n'y a rien, dans la mer du Nord.

— Nous avons récupéré une vieille plate-forme pétrolière arrivée à terme d'exploitation, à cent quarante milles nautiques d'ici. Elle devait être remorquée jusqu'à un port anglais pour y être démantelée. Il n'y a eu qu'à la racheter au prix de l'acier dévalué.

Pas étonnant. Les transnationales modernes souffraient d'un complexe de territorialité les poussant à des actions non rentables comme cet achat. Cela leur donnait une légitimité à leurs propres yeux. Il est plus compréhensible de défendre un territoire qu'une personne morale immatérielle.

Cent quarante milles nautiques, soit plus de trois

cents kilomètres.

— Où se trouve-t-elle ?

Fargo observait du coin de l'œil le manège du chien-de-chasse visible du hublot.

— Elle est située à  $2^{\circ} 55'$  de longitude est,  $54^{\circ} 43'$  de latitude nord.

De surprise, je tournai la tête.

— Tu aurais fini par le savoir, ajouta-t-il. Cette station est tout à fait légale. Et puis, tu n'es pas notre prisonnier, tu as le droit de savoir où nous allons. Personne ne te forcera à accepter le boulot. La seule façon pour nous d'être sûrs de ton efficacité, c'est que tu sois d'accord à cent pour cent.

Il me laissa digérer l'information, puis :

— Nous n'allons pas suivre le parcours en ligne droite, question de sécurité. Nous arriverons dans quatre heures. Tu peux piquer un somme.

— Ça ira.

Je réalisai presque aussitôt dans quel état d'épuisement je me trouvais. La douche n'avait fait que retarder le moment.

— Après tout... Où est le lit ?

### CHAPITRE III

Fargo me réveilla lové sur le canapé du coin salon, alors que le régime assourdi de l'hélico baissait d'un ton. À nouveau, j'avais faim.

— Si tu veux avoir un aperçu plongeant de la plateforme, c'est maintenant.

— D'accord, d'accord...

Le lever fut pénible. J'avais les jambes en papier mâché, et du mal à placer les yeux en face des trous. Je m'accrochai de justesse au hublot. La mer défilait, interminable ruban d'aluminium froissé. Grise et mauvaise, à l'image du ciel et de mon humeur. Les chiens-de-chasse étaient rentrés au chenil.

La plate-forme ressemblait à un assemblage de légos empilés sur une superstructure rectangulaire de piliers tubulaires au ras des flots. Des bâtiments d'un blanc immaculé paraissaient avoir été refaits à neuf.

Fargo m'expliqua.

— Elle a été achetée il y a deux ans. Le derrick de forage a été démonté, un complexe hôtelier quatre

étoiles et un centre hospitalier quatre scalpels ont remplacé les installations et les cuves. (Il désigna de l'index une haute tour.) On n'a gardé que la torchère de secours, pour y fixer cette grande antenne satellite, là. Au-dessus des bureaux administratifs de l'aile ouest se trouvent les équipements de communication.

— Un établissement hospitalier ? À qui appartient-il ?

— Pas à moi de te le dire. Mais tu ne vas pas tarder à le savoir.

Ça ne valait pas la peine d'insister. L'hélico tangua, comme il effectuait un quart de tour pour faire face au vent. Un bref vertige me saisit. Du bout de la langue, j'humectai soigneusement mes lèvres. Là, ça allait un peu mieux. Je m'absorbai dans la contemplation de ma nouvelle destination.

— Les vagues lèchent le premier pont, fis-je remarquer, alors qu'on se stabilisait à la verticale du pont à hélicoptères.

La piste hexagonale luminescente était juste assez vaste pour laisser atterrir le gros appareil. Assez proche pour se faire décapiter, une éolienne tournoyait follement au bout d'un mât.

— Cette plate-forme a plus de cinquante ans, consentit à dire mon ange gardien. Ce qui explique qu'elle n'a pas suivi la montée du niveau de la mer.

Il se retourna. Je suivis son regard. Mourjan se tenait dans l'embrasure de la porte, un parapluie noir serré dans la main. Il se pinça discrètement les narines.

— Nous arrivons. Je vous prierai de m'accompagner, vous et monsieur Fargo, dans la soute. Une bruine s'est mise à tomber, mais l'ascenseur est à deux pas.

Je ressentis un bref tassement dans les jambes, comme les patins de l'hélico touchaient le pont et absorbaient le choc. La soute bâilla, engouffrant un air froid et pluvieux qui m'enveloppa dans son hululement grave. J'observai avec curiosité ma peau se grumeler de chair de poule. Vieille sensation retrouvée.

Je sortis dans ce qui était pour moi la tourmente. Fargo me rattrapa par le bras lorsque je faillis glisser sur la piste miroitante.

— Ça va ?

L'air mordait mes oreilles. Un homme en combinaison d'entretien et ciré jaune apparut au bout du pont. Il nous dépassa pour courir, main en visière, vers l'arrière de l'appareil aux pales tournant avec lenteur. Un long tuyau se déroulait derrière lui. Afin de remplir les réservoirs, je suppose.

Mourjan se matérialisa à mon côté, et me couvrit de la coupole noire de son parapluie, excluant Fargo.

Ni le chauffeur, ni l'autre cadre n'étaient descendus. Peut-être repartaient-ils avec l'hélico.

D'ailleurs, quelle importance ?

\* \* \*

L'ascenseur était un large monte-charge qui occupait un des coins de l'hexagone. Un type aux traits étrangement épatés, les yeux chaussés de lunettes à verre d'un rouge brumeux, nous attendait, accoudé à ce que j'identifiai tout d'abord comme une caméra montée sur trépied. L'homme, d'une quarantaine d'années, portait une chéchia sous laquelle se ramassait sa chevelure.

La caméra pivota à mon approche. Je m'aperçus qu'il s'agissait en réalité d'un robot juché sur trois longues pattes articulées, qui avaient la légèreté du métal expansé. Le corps se réduisait à un petit bloc-moteur pas plus gros que le poing, bardé de capteurs d'environnement, et une tête en forme d'œuf pourvue d'un objectif cyclopéen fixé sur moi. Le bloc-moteur était frappé du sceau de sa firme, deux lettres entrecroisées en hologramme, aux branches foisonnantes, que j'eus du mal à démêler : H.C. Cela me disait quelque chose, mais il devait exister plusieurs dizaines d'entreprises dans le monde répondant à ces initiales.

L'homme à la chéchia avait le teint terreux et des

traits comme étirés en largeur. Il ne me tendit pas la main – une main extraordinairement fine, qui contrastait avec le reste de sa personne –, n’ouvrit pas la bouche. Mais il répondit à la première de mes questions. Ou, plutôt, c’est sa blouse qui le fit.

L’écusson cousu sur la poche de la blouse médicale semblait représenter une école américaine. Sept lettres s’y détachaient, formant le sigle LARAMCO.

Information à mettre au conditionnel, comme disent les journalistes dans leur langage figé, mais la Laramco serait donc mon employeur. Cette communauté d’intérêts faisait partie des capitales virtuelles du RÉZO, et j’étais à peu près sûr d’avoir eu affaire à une de ses filiales. Dès que j’aurais accès aux banques de données publiques, j’en saurais un peu plus sur son compte.

— Tu bosses pour la Laramco ? demandai-je à Fargo.

Il eut un sourire.

— Mes patrons se trouvent plus haut dans la hiérarchie.

La plate-forme se mit en branle, et nous déposa, tous les quatre plus le robot tripode, au bout d’un long tunnel, blanc sur trois côtés. Le quatrième pan de mur était une baie vitrée assaillie de petites lames. Nous nous trouvions au niveau de la mer, avec des crêtes de cinq mètres qui s’écrasaient, lourdes et sa-

les, sur la vitre blindée. Les traînées d'écume savonneuse se condensaient en motifs déchiquetés, aussitôt balayées par la lame suivante, dans une superbe illustration de la théorie du chaos. Ce déchaînement s'effectuait dans un silence absolu. L'absence de sensations auditives, tactiles ou autre rendait le spectacle irréel, moins qu'un hologramme, moins qu'une image vidéo, à peine la représentation fractale d'une force élémentaire. La réalité n'a jamais le dernier mot.

Le tripode marchait à la manière d'une araignée à mes côtés. Ses fines pattes arquées crissaient sur le parquet. Il évoquait ces drones d'entreprise chargés de récupérer les saloperies qui tombent avec la pluie dans les cheminées de refroidissement des centrales à fusion.

Une porte, au fond du couloir. Elle s'effaça devant nous, révélant un hall haut de plafond, aux murs d'un blanc d'hôpital, nus hormis une gigantesque fresque néo-africaine sous verre, constituée de dizaines de milliers d'ailes de papillon collées ensemble. Je ne comprenais pas grand-chose au marché de l'art, mais je me doutais qu'un truc comme ça coûtait une fortune. Le hall désert était parsemé de canapés de cuir noir disposés de façon à former des îlots. Des portes coulissantes ouvraient sur une série de galeries qui devaient irradier dans toute la plate-forme. Un par-

fum fleuri me cueillit aux narines.

— Ça ne ressemble pas à un hôpital.

L'homme en lunettes rouges étira des lèvres couleur chair.

— Une clinique, monsieur Admony, pas un hôpital. Je dirige le département de chirurgie neurologique. Mon nom est Shade Néguib.

Ce type à la peau grisâtre était donc un mandarin. Après tout, il en avait l'air. Aujourd'hui, la pose d'une prise corticale était aussi bénigne qu'une appendicectomie à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle. Ce Néguib devait se réserver pour des opérations plus dignes de lui. Ou peut-être se contentait-il de les superviser. Pourquoi diable était-il là ? et de qui était-il l'émissaire, l'ambassadeur ou le mandataire ?

Mourjan se racla la gorge.

— Permettez-moi de m'absenter. Je vais voir si elle est prête.

Je le regardai partir distraitement. Shade Néguib prit la parole.

— Laramco est le groupe avec lequel vous traiterez. Je pense que tous les acteurs sont ici présents, dit-il en jetant un coup d'œil au tripode. Nous pouvons donc vous confier en quoi consiste notre offre.

*Notre offre.* Shade Néguib n'était pas seulement le responsable de cette clinique de luxe. C'était aussi un monsieur très introduit.

— Quelle qu'elle soit, votre offre ne m'intéresse pas.

Le chirurgien eut un sourire indulgent, qui dévoila des dents très blanches, aussi larges que des touches de piano. Incongrues, même dans ce visage presque carré.

— Vous changerez d'avis lorsque les termes du contrat auront été exposés dans leur intégralité, dit-il avec dans le ton de la voix, quelque chose qui murmurait : *Tout a un prix dans l'univers, même toi. Simplement, personne ne t'a encore offert ce que tu désirais réellement.*

Il nous fit signe de nous asseoir sur une des banquettes circulaires. Au centre se trouvait un pied surmonté de trois écrans orientés en triangle. L'un d'eux était ouvert, et diffusait le programme d'une chaîne musicale quelconque, le son réduit à zéro. Au bas de l'écran, des sigles et des chiffres défilaient très rapidement, ainsi que des indices boursiers, hangsen, nikaï et quelques autres.

Le tripode alla se poster à l'écart, pour n'en plus bouger. Shade Néguib s'assit en face de moi. Il retira ses lunettes rouge brumeux, qu'il rangea dans la poche de sa blouse. L'iris de ses yeux était d'un jaune strié d'orange, semblable à l'intérieur d'un œuf de poule fécondé.

— Vous possédez en vous quelque chose d'unique,

monsieur Admony. Quelque chose qui nous intéresse énormément.

Je le regardai, incrédule. Le chirurgien m'adressa un sourire froid.

— Ce ne sont pas vos compétences d'ancien pirate qui nous intéressent, du moins pas au premier chef. Votre... disons, votre profil psycho-neurologique correspond... enfin...

Il s'exprimait avec difficulté, enveloppait ses phrases de circonvolutions. Je jouai l'idiot :

— Mon profil ?

Fargo posa une main sur l'épaule du mandarin.

— Ce que monsieur Néguib veut te dire, c'est que la Laramco, ainsi que ses partenaires (il jeta un coup d'œil au tripode), ont besoin d'un sujet test pour l'implantation d'un biogiciel d'un genre particulier, intégré dans un processeur lui aussi particulier. Et que tu es le seul sujet à correspondre au... profil dont parle monsieur Néguib.

Là, d'accord. Ce qu'on me proposait, c'était de devenir le cobaye d'une expérience. Mais ça n'expliquait pas les précautions dont j'étais l'objet.

— Qu'est-ce qu'elle fait exactement, votre biopuce ?

Le chirurgien reprit son aplomb.

— C'est précisément ce que nous voulons savoir. Elle offre des capacités encore mal définies, même en

simulation. Ou plutôt, les simulations sont difficilement réalisables. Sa conception est en tout point révolutionnaire. Radicalement différente. Pour simplifier, elle a la faculté de transcender la matrice du RÉZO, de... Pardonnez-moi, je ne fais que répéter ce que l'on m'a dit. Je ne suis pas spécialiste en bio-informatique.

Transcender la matrice du RÉZO. Cette phrase se répercuta sous mon crâne. Le RÉZO était la somme des systèmes de données, des transits d'informations et de monnaie sous forme électronique. Sa représentation cognitive des échanges donnait une forme au pouvoir. Un univers virtuel sur lequel se branchaient trois milliards d'utilisateurs quotidiens, qui avait acquis autant de réalité que celle de la rue. Un nouveau Far West. Qui aurait accès à tous les endroits de la matrice s'en rendrait maître.

— Le pouvoir sur l'intégralité du RÉZO, rêvai-je tout haut. Le Zéro, on l'appelle. Beaucoup de pirates ont caressé ce rêve, mais le RÉZO échappe à toute appréhension globale. Vous connaissez la maxime : pour connaître l'univers, il faudrait un ordinateur de la taille de l'univers.

— Cet ordinateur, nous l'avons. Il loge dans une mémoire cellulaire d'environ un centimètre cube. Et nous vous proposons d'être le premier à l'utiliser. Quant à nos intentions, elles ne sont pas aussi noires

que vous pouvez le supposer. Tout ce que nous voulons, c'est contrôler le changement. On n'arrête pas le progrès, vous le savez aussi bien que nous. Ce qu'on va vous implanter est unique pour le moment, et d'un prix de revient exorbitant, mais dans dix ans, ou peut-être moins, il sera fabriqué à l'échelon industriel.

Je pris mon temps pour répondre.

— Vous faites comme les cartels de jadis, qui ont négocié tout doucement la raréfaction puis la disparition du pétrole, en se reconvertissant progressivement dans les réacteurs hybrides et le renouvelable.

— Nous n'avons pas le temps de faire un cours d'Histoire. L'Histoire, nous l'écrivons en ce moment même. Vous ne réalisez pas encore l'importance des enjeux. Le monde va changer de visage...

Durant la tirade du représentant de la Laramco, Fargo n'avait cessé de me fixer, d'un regard qui me disséquait en tranches d'un angström d'épaisseur.

— Je crois au contraire qu'il se rend compte des conséquences d'un tel changement, dit-il.

La tête recommençait à me tourner. Mon estomac gargouillait, et un suc acide remontait dans ma gorge, me forçant à déglutir. Des formes humaines s'agitaient sur les écrans de télévision, comme s'ils tentaient désespérément d'attirer l'attention.

— Quelle est votre part du marché ?

Et surtout, pourquoi me demandaient-ils mon avis ?

— L'amour, s'exclama le chirurgien avec juste ce qu'il fallait d'emphase. L'amour, comme dans les vieux bouquins.

— De quoi parlez-vous ? Vous vous foutez de moi ? rétorquai-je du tac au tac.

Shade Néguib fit pianoter ses doigts sur l'un des accoudoirs de la banquette.

— Non, pas du tout. Vous êtes né il y a vingt-sept ans au camp de Cordele, dans les anciens États-Unis devenus Nouveaux États Réformés. Votre père était un pasteur wallon parti porter la bonne parole dans la communauté francophone de l'île Sainte-Lucie, l'une des dernières épargnées par la montée du niveau des océans. Quand il a fallu l'évacuer entièrement, votre mère, une Française enceinte de vous, s'est séparée de votre père pour aller grossir les rangs des réfugiés. C'est dans un de ces camps, surnommés "camps des engloutis", que vous avez passé les quatre premières années de votre vie. Votre père n'a jamais cherché à vous revoir. Puis, la famine endémique, dans les N.E.R., a provoqué des pogroms dans les camps des engloutis, et votre déportation en Europe à bord d'un vieux supertanker rafistolé. Au cours de la traversée, une épidémie de typhus-C1 s'est déclarée. Votre mère en est morte, son corps a été jeté à la

mer. Vous avez débarqué en Espagne, où un orphelinat d'État de la ville-pont de Fitzgibbon vous a recueilli. C'est là que l'on vous a posé votre premier implant-relais... Au fait, Fitzgibbon, ça ne sonne pas espagnol.

Il me contait ma propre vie, pour me faire comprendre que lui et ses employeurs n'ignoraient rien de ma personne. Ces méthodes n'avaient rien de nouveau pour moi.

Je ne conservais de l'engloutissement du cadavre de ma mère dans l'océan qu'une impression de pieds gelés sur un pont verglacé, ainsi qu'une atroce envie d'uriner. Fitzgibbon n'avait imprimé que très peu de souvenirs dans ma mémoire. L'orphelinat *Gaudi* se situait dans la vieille ville, rongée de gaz et de sanies. Nous n'avions pas accès aux tours reliées entre elles par des ponts aériens, qui semblaient nous narguer.

Sur l'écran, les images dansantes avaient disparu, remplacées par le logo animé en images de synthèse, sur fond de vitrail étincelant, de la Laramco. Une phrase se détacha du vitrail, la devise de la firme : *La pensée naît du doute.*

— Vous êtes resté à Fitzgibbon jusqu'à l'âge de quinze ans, poursuivit Shade Néguib. Vous étiez alors déjà considéré comme un crack du RÉZO. La police avait connaissance de vos menées subversives anti-cléricales... plutôt spectaculaires.

J'eus un sourire rétrospectif. C'était l'époque de mon appartenance au groupe que nous avons nommé Condom. Lors d'un raid dans le RÉZO, j'avais piraté la mémoire du projecteur holographique de la cathédrale de Cáceres. L'animation tridi représentait le Christ en croix, percé au flanc par un soldat romain. Je l'avais remplacée par une séquence de film équivalente, d'environ quarante-cinq secondes, où était en train d'officier une porno-star à la mode. La scène se répétait en boucle. Puis j'avais condamné l'accès par un antivirus militaire reprogrammé. Le curé avait dû tendre un drap devant l'hologramme et crever les membranes des haut-parleurs en attendant de couper le courant et de mettre hors service le groupe électrogène de secours, mais mon antivirus avait contraint les autorités ecclésiastiques à jeter tout leur matériel à la poubelle.

L'opération portait ma patte, mais les flics n'avaient jamais pu prouver ma participation. Une autre me valut six mois de prison avec sursis.

— Puis, vous avez participé aux batailles que se sont livrées les grands groupes écopolitiques mondiaux. Ces conflits vous ont conduit à Paris.

— C'est une période de ma vie dont je n'ai pas envie de parler, fis-je malgré moi.

Le chirurgien plissa ses lèvres blanches sur les dominos de ses dents.

— Personne ne vous reproche rien. Vos faits et gestes passés ne me regardent pas à titre privé.

— Pourquoi les évoquer ?

— J'allais y venir. À Paris, vous aviez élu domicile dans un pont habité.

Un pincement au creux de l'abdomen m'avertit qu'il entrait dans l'époque la plus douloureuse à ma mémoire. Et je ne pouvais faire autrement que l'écouter.

De Paris, je gardais un souvenir comparable à celui d'une visite de musée. La guerre avait fait de moi un apatride, mais elle m'avait enrichi, et j'avais toujours voulu connaître le pays de ma langue maternelle. Ma nationalisation ne posa pas de problèmes, car j'apportais dans mes bagages un nombre appréciable de devises. Je découvris une ville-musée, conçue pour les touristes et les étudiants en histoire. La France avait laissé pourrir sa démocratie, d'ailleurs seuls les pays du nord de l'Europe avaient résisté aux sirènes du populisme.

J'emménageai dans un appartement de standing de la capitale, situé dans un de ces ponts habités qui, vus d'avion, segmentent la Seine. Je ne tardai pas à découvrir un pays technophobe et sclérosé, globalement réfractaire au RÉZO, ce qui l'autorisait à ignorer royalement le reste du monde.

— C'est là que vous avez rencontré Ann Marcovicz,

vingt-et-un ans, correspondante locale d'une agence de presse infonet.

*Elle. Ann est morte, aujourd'hui. Il y a trois ans.*

— Vous avez vécu deux ans ensemble, repliés sur vous-mêmes. Ni elle ni vous ne travailliez.

— J'avais assez d'argent pour nous entretenir pendant plusieurs années.

Ma voix s'affaiblit, et je déglutis une salive amère. Ann et moi n'avions pas besoin du monde extérieur. Nous nous nourrissions l'un de l'autre. Parfois nous sortions, mais pas souvent.

Colère.

— Où est-ce que vous voulez en venir, bon Dieu ! Vous comptez me faire le récit de sa mort ? Je la connais par cœur, sa mort ! Je la revis chaque nuit.

Shade Néguib se leva d'un bond. Il afficha une expression authentiquement blessée, puis son visage se ferma à double tour.

— Excusez-moi, fit-il d'une voix trop rapide. Mon intention n'était pas de vous choquer.

Il rajusta sa chéchia qui avait glissé, révélant des cheveux bruns, ondulés lâchement. Il partit d'une démarche raide, puis une porte coulissante l'avala. Bref silence.

— On dirait que j'ai vexé notre bon docteur, dis-je plutôt content à mon garde du corps. Il a peut-être des doigts de fée dans son domaine, mais la psycho-

logie lui échappe. Pourquoi est-ce qu'il attache tant d'importance à dissimuler son crâne ?

Fargo jeta un coup d'œil à la porte par où avait disparu le neurochirurgien.

— Ah, toi aussi tu as remarqué. Ce qu'on cherche à dissimuler devient vite très voyant. Son père s'appelait Bechua Néguib. Il était diplomate de je ne sais quel pays d'Afrique australe. Il haïssait sa négritude. Il a dilapidé sa fortune en chirurgies plastique et hormonale pour faire disparaître tout caractère négroïde. Cela ne lui suffisait pas. Pour se sentir Blanc à part entière, il lui fallait donner naissance à un Caucasien. Il a épousé une Anglaise pure souche, et, à l'aide de techniques de thérapie génique, il a produit l'enfant qu'il souhaitait. Il l'a prénommé Lloyd, et l'a envoyé en Angleterre mener ses études de chirurgie neurale. Lloyd les a terminées à vingt-cinq ans, et est retourné sur le continent africain malgré l'interdiction parentale. Là, il a pris le prénom de Shade et renié publiquement son père. Difficile d'être le rejeton d'un homme qu'on surnommait dans son propre pays « l'étalon blanc »... Il a été contraint de partir. La chéchia sert à cacher ses cheveux défrisés, mais tous les traitements qu'il a subis pour inverser le *ressal* génétique ont échoué. Il ne veut pas d'enfants.

— Curieux personnage.

— Pas plus que toi, au fond. Dans le dossier qu'on m'a fourni, il n'était pas fait mention d'activités anti-cléricales.

— Je sais ce que tu penses. Que j'ai adopté l'athéisme parce que ma mère avait fui la religion de mon père. Mais tu n'y es pas. J'ai vu à quoi servait l'Église dans le camp des engloutis : à nous faire tenir tranquilles malgré les privations. À juguler les émeutes. J'ai vu les massacres perpétrés par les factions religieuses. Durant mon adolescence, je pensais que les dévots étaient comme mon pasteur de père : stupides. Puis j'ai découvert que certains étaient intelligents. Ça a été pire, je crois. Que des personnes intelligentes ferment les yeux face aux horreurs commises avec la bénédiction de leur autorité morale... Peut-être qu'il existe une forme particulière d'intelligence, disons la malléabilité. L'acceptation de se réformer quand la réalité ne concorde plus avec vos pensées. C'est quelque chose qui m'a toujours paru incompatible avec l'exercice religieux.

— Tu y vas fort, dit Fargo.

Je haussai les épaules.

— Et puis il y a eu la guerre, et j'ai accepté un autre fanatisme, celui de des firmes. Je croyais que c'était un moindre mal.

— Tu le penses toujours ?

Un bruit de pas résonna dans notre direction. Far-

go hésita, puis sortit de sa poche un spray nasal en aluminium que je reconnus. C'était celui qui m'avait été confisqué, dans mon appartement du complexe Dragger, à Stuttgart.

— Pas plus de trois giclées, dit-il. Tu risques d'en avoir besoin.

## CHAPITRE IV

Fargo récupéra l'aérosol et le glissa dans sa poche juste avant que la porte ne s'ouvre sur Néguib, Mourjan et une infirmière, dont la démarche, bizarrement, m'était familière. Nous nous levâmes de conserve. L'effet de la drogue tapissant mes sinus n'allait pas tarder à se produire, mais, pour l'instant, un nœud comprimait mes intestins et m'empêchait de respirer à fond. Shade Néguib s'avança.

— Monsieur Admony, je vous présente notre part du marché.

L'infirmière fit trois pas incertains dans ma direction. Je portai les yeux à son visage, et ce fut à ce moment que la réalité sortit de ses rails. L'image se figea une seconde, comme celle d'une cassette vidéo avant le rembobinage, tandis que je luttais pour unifier mes pensées.

Je fais une mauvaise descente dans le RÉZO  
/ je vais émerger de ce cauchemar  
/ et la vision qui se dresse devant moi

/ en blouse blanche fripée  
/ va s'évanouir et me foutre un spleen terrible  
pendant une semaine

Elle ne s'évanouit pas. Bien au contraire. Elle avança de cette démarche un peu gauche que je lui connaissais si bien.

Tout ce que je trouvai à dire, c'est :

— Tu n'as pas vieilli.

En effet, Ann n'avait pas changé depuis le jour de sa mort. Ses cheveux étaient noirs et coupés court, comme pour mettre en évidence l'implant RÉZO sur la nuque. Le nez fort, les yeux écartés, de couleur verte.

Elle me regarda sans parler, sans oser sourire. Je refoulai la panique qui montait en moi en m'acharnant à relever les infimes signaux de stress de son visage : pupilles dilatées, lèvres blanches, palpitation des narines qui était le signe d'une légère hyperventilation. Ce n'était rien à côté de ce que moi, je devais laisser transparaître.

La poigne de Fargo, sur mon épaule. Son souffle, dans le creux de l'oreille :

— Détends-toi. Il y a trop longtemps que tu es sous pression.

— J'ai besoin de manger, de dormir, de prendre un sauna, et de trois centicubes de deltaphényldorphine.

Fargo sourit.

— Tu auras bientôt tout cela à discrétion. À

l'exception de la drogue, bien entendu.

Ann ne cessait de me fixer. C'était impossible, impossible. Elle avait été tuée, il y a de cela des années. Je l'avais vue morte. Par conséquent, ce n'était pas Ann qui se dressait devant moi.

Mourjan sortit de sa poche un pad numérique, dont il activa l'enregistreur sonore.

— Les minutes à venir sont exceptionnelles, je tiens à les sauvegarder pour la postérité.

Le nœud tordait mes entrailles, mais j'avais suffisamment récupéré pour articuler de façon cohérente. Une croûte mentale de protection, constituée d'hostilité et d'aversion, était en train de croître autour de mon cerveau.

— Qui êtes-vous ? Que signifie cette mascarade ?

Le ton de ma voix fit sursauter Ann – la fille. Sa tête vacilla et elle recula d'un pas, comme si je l'avais frappée. Sans m'en rendre compte, c'était ce que je venais de faire.

Une voix détimbrée retentit à mes côtés.

— Son prénom est Annia. Rassurez-vous, elle est tout à fait réelle. Quant à son nom, il n'a d'intérêt que pour l'état civil.

La voix, une EVAR, provenait du tripode. J'avais oublié son existence. Son œil artificiel se focalisa sur moi.

— Laramco et Howard-Cover se sont associés dans

l'opération, pour former un cartel provisoire. Mon groupe s'est chargé de reproduire le portrait vivant d'Ann Marcovicz. Annia est un génotype pur à cent pour cent, une réplique vivante parfaite si vous préférez. Il nous a fallu beaucoup de chance et d'argent pour arriver à nous procurer certains tissus indispensables au clonage intégral, avoir accès aux documents les plus confidentiels relatifs à sa vie, etc. Il y a quelques trous dans son phénotype, mais l'essentiel y est.

— L'essentiel, répétais-je. Vous avez d'autres surprises à me réserver ?

Je songeai à Annia – au clone d'Ann. Comment supportait-elle le discours du tripode ? Être moins qu'un être humain, tout juste une marchandise – ou plutôt une garantie de non-rébellion de ma part. S'entendre traiter de cette manière était à la fois ignoble et dégradant. Mais il s'agissait là de considérations purement morales. Ann était journaliste, elle n'avait jamais été portée sur la question.

La jeune femme se tenait silencieuse et droite, les mains plaquées sur les cuisses. Subitement, j'eus envie de m'approcher d'elle, de m'excuser pour ce que j'avais dit. Elle n'était pour rien dans cette histoire, il serait stupide de lui en vouloir à elle. Mais les mots refusèrent de se former sur mes lèvres. Je suppose qu'un pratiquant éprouverait les mêmes difficultés à prononcer un blasphème.

Je fis face à Néguib.

— Finissons-en. Je ferai ce que vous voulez.

Fargo se pencha à mon oreille.

— Sois content, murmura-t-il. Tu appartiens à la minorité privilégiée qui a du travail.

— Je comprends votre chagrin, fit Néguib. Croyez-moi, nous n'avions pas le choix des arguments.

Mon ange gardien se racla la gorge.

— Nous devrions les laisser faire connaissance... Nous avons assez de temps pour cela, je pense.

La mâchoire de Mourjan s'affaissa, mais il retint une remarque de désappointement. Ses minutes historiques étaient à l'eau.

— Bien sûr, bien sûr, s'empressa de dire le tripode en se dressant sur ses pattes à cinq points d'articulation.

Tout à coup, le nœud de mon estomac se resserra d'un cran. Une peur physique me saisissait à l'idée de me retrouver seul à seule avec elle. Ce clone possédait les traits et la personnalité d'Ann. Ann que j'avais perdue sous mes yeux, trois ans auparavant.

Le tripode s'effaça en produisant des crissements avec ses pattes, suivi des trois hommes.

Je tombai sur le canapé. Annia s'installa à la place qu'avait occupée Shade Néguib. Sa blouse s'entrouvrit sur des jeans lacérés, vestiges d'une vieille mode idiote. Les estafilades laissaient apparaître une peau

blanche, comme la chair de plaies au rasoir avant qu'elles ne se gorgent de sang. Ils avaient programmé ses cellules pour la faire croître directement à l'état adulte. Ce genre de technique coûtait cher à cause de la législation répressive, mais elle était au point. Ensuite, ils l'avaient mise en IST permanente pour l'éduquer. Et surtout, la conditionner.

— Ça n'est pas une situation banale, dit-elle d'une voix penaude. Ni pour toi, ni pour moi.

Je lui fus reconnaissant d'avoir pris l'initiative. Constatant au passage que sa voix était différente de celle de mes souvenirs.

*La mémoire travaille pire que le bois, me dis-je. C'est sa voix. Je fais plus confiance aux généticiens de Howard-Cover qu'à la fidélité de mes souvenirs.*

— Tu ne comptes pas pour eux. Tu n'es qu'un investissement financier à court terme.

— Pourquoi as-tu accepté ?

Ils n'avaient pas raté son conditionnement de journaliste infonet. Ann n'aurait pas répondu autrement. Des sensations confuses montèrent de mes bras, de mes jambes, de mon sexe, de mon cuir chevelu. Mon cerveau réagissait à la présence de drogue, et produisait ces picotements désagréables dans les extrémités. Un épiphénomène qui ne durait en général que quelques minutes, avant de se dissiper.

— J'ignore pourquoi, je te le jure.

Elle partit d'un rire qui ne reflétait aucune gaieté.

— Tu sais pourquoi ils m'ont créée et conditionnée.

Rapide hochement de tête.

— Dans le but de me manipuler. Ils ignorent le potentiel et la portée réelle de l'implant-Zéro.

— C'est eux qui l'ont programmé, non ?

Ou leurs IA en tout cas. Il y avait belle lurette que l'informatique n'était plus une science exacte. Les programmes étaient élaborés par des groupements d'IA qui créaient pour l'occasion leurs propres langages de communication et d'écriture. Le plus chevronné des programmeurs à l'ancienne se sentirait largué.

— Je n'ai rien pu savoir sur ce chapitre. Tout dépend de moi, et ils me tiennent grâce à toi. Je leur dois ta vie. Bien plus efficace qu'un contrat, et non résiliable...

J'hésitai à lui confier que ce contrat me convenait parfaitement. Non. Elle devait le savoir, puisque j'étais là.

— Qui se trouve derrière ta, hum... résurrection ?

Elle eut un sourire, qui signifiait : *Tu es conforme à l'enseignement mémoriel qu'ils m'ont donné : toujours aussi pragmatique.*

— Benedict Howard en personne. La Howard-Cover est un conglom, une mosaïque d'activités en or-

bite autour du mariage de deux familles britanniques. Ce conglom est peu implanté dans le RÉZO, mais il est le numéro un dans le domaine de l'ingénierie génétique et la recherche neurologique. J'en suis un résultat concret. Le vieux Benedict Howard règne d'une main de fer sur les deux familles. C'est lui-même qui s'exprime par l'intermédiaire du tripode.

Elle m'expliqua que Benedict Howard avait atteint l'immortalité corporelle à quatre-vingts ans, par l'ajout de séquences d'ADN télomérique situées à chaque extrémité des chromosomes, lors de la division cellulaire. Ce n'était pas l'immortalité, mais plutôt, avec l'aide de traitements gégogériatriques dont la télomérase n'était qu'une application, un rallongement de la durée de vie des cellules. Le patriarche avait bloqué son horloge génétique, mais n'avait pas rajeuni. Ses organes avaient continué à vieillir. Ce qui restait de lui flottait dans une cuve amniotique.

— Tu l'as vu ?

— À Los Angeles. C'est là qu'il réside, dans un étage du building Bernstoff, qu'on nomme habituellement la Tour Creuse. Il est mon créateur, en quelque sorte. Il était normal qu'il veuille me voir en chair et en os. L'entrevue n'a duré qu'une minute. Il craint énormément les germes, c'est pourquoi per-

sonne ou presque ne l'a vu depuis trente ans.

Elle hésita, avant d'ajouter :

— Ce qu'ils veulent te mettre dans la tête, pour quelle raison ils l'ont appelé un implant-Zéro ?

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas eux. Le Zéro est le Graal des pirates, l'asymptote. RÉZO quand on inverse les consonnes.

Mais la signification exacte de ce chiffre, je l'avais oubliée.

\* \* \*

Fargo revint accompagné de Mourjan et de Néguib. Celui-ci portait des gants d'examen en vinyle caoutchouteux.

— Il est temps de passer aux choses sérieuses.

L'opération. Ils ne perdaient décidément pas de temps.

Je me tournai vers Annia. Elle me renvoya un regard ambigu. J'eus hâte d'en finir.

— Où est votre salle d'opération ?

Shade Néguib se fendit d'un large sourire.

— Très bien, je vous guide. (À Mourjan :) L'anesthésiste et la neuro-imagiste sont prêts ?

Le cadre exécutif hocha la tête. Nous suivîmes des couloirs déserts. Puis une salle, pourvue du mobilier médical habituel, avec en plus quelques appareils que je fus incapable d'identifier. Une lumière douce éma-

nait de panneaux translucides striés. Un orifice cylindrique bague de latex prolongeait l'axe de la table d'opération. Un couple d'assistants se leva à notre entrée.

Fargo, le tripode et Mourjan quittèrent la salle. Ici, c'était le domaine de Néguib.

— Mettez-vous torse nu, m'ordonna-t-on. Puis allongez-vous.

J'obtempérai. Le chirurgien m'était antipathique, mais je pouvais me fier à ses compétences.

L'assistant plaça ma tête sur une bande élastique, passa une jugulaire pour l'immobiliser. J'étais contraint de fixer bêtement un chariot à roulettes, où était posé un flacon versable de « *soluté stérile – chlorure de sodium isotonique à 0,9 %* ». La date d'aujourd'hui avait été rajoutée au marqueur sur verre. Il y avait aussi un écouvillon, une sorte d'énéma et de gros cotons tiges sous emballage. L'idée que ces longs machins allaient s'enfoncer dans mon occiput par un orifice chirurgical accéléra les battements de mon cœur et ma sudation.

— Du calme, dit Shade Néguib. Tout se passera très bien. Vous êtes droitier, gaucher ou ambidextre ? L'implant est relié aux deux hémisphères cérébraux, mais il faut respecter les liaisons originelles de votre premier boîtier neural.

— Je suis gaucher.

— Très bien. Buvez ceci.

L'assistante me tendait un gobelet de carton. Je le portai à mes lèvres. La boisson fortement sucrée provoqua un flot de salive acidulée si désagréable qu'il me fallut déglutir, malgré le harnais jugulaire.

— On va vous faire plusieurs types de scans, pour la modélisation. D'abord une IRM, puis...

— Pour moi ce n'est que du charabia, docteur. Faites ce que vous avez à faire.

La neuro-radiologue se pencha sur moi, et actionna une pédale située sous la table d'opération. Celle-ci commença à glisser vers la cavité cylindrique. Une lumière aveuglante m'inonda jusqu'aux épaules, puis se retira, comme si l'appareil prenait une photocopie de mon buste. C'était fini. La table coulissa dans l'autre sens, pour se placer sous deux écrans jumelés d'exploration au scanner. Dans un coin de ma vision, un remnogramme holographique stabilisa une visualisation assez jolie de mon cerveau grandeur nature en lamelles de couleur.

L'idée d'un échec m'effleura, et la première chose à laquelle je songeai fut de me demander ce qu'il adviendrait d'Annia si je mourais au cours de l'opération. Avait-elle une garantie de vie, ou bien mettrait-on un terme à ses fonctions ?

Une table roula près de moi. L'assistant colla une pastille stérilisante dans le creux de mon coude, et y

planta l'embout d'un tuyau. Une minute plus tard, ma cervelle s'épaissit comme un blanc d'œuf en train de coaguler. L'homme fit glisser un masque sur sa figure. Il tira ma paupière, d'une lourdeur de plomb.

— Deux minutes, dit-il, lointain. Le détecteur de Charpak est en place ?

Je contemplais le plafond. Des lignes parallèles le striaient. Elles devinrent floues, à l'instar d'une écriture déteignant sur un buvard.

Je sentis qu'on me bougeait la tête – puis quelque chose de froid contre la nuque.

— Attendez, voulais-je dire. Je ne suis pas encore endormi !

Je n'avais déjà plus de bouche.

## CHAPITRE V

*Ann !*

La conscience me submergea. Le cauchemar habituel m'avait réveillé, humide de transpiration. J'étais en pyjama de soie blanche, aux manches amples comme un kimono. À l'endroit du cœur était imprimé le logo violet de la Laramco, souligné d'une phrase que je n'arrivai pas à déchiffrer à l'envers, probablement la devise de l'entreprise.

Je passai une main sur ma nuque. Première constatation, le chirurgien avait laissé mes cheveux intacts. Ma nouvelle broche était plus petite et plus plate que la précédente. Je la tâtai avec de multiples précautions. Plaquée titane pour éviter les rejets. Côté chair, les bords étaient gonflés, mais non douloureux. La greffe avait pris.

Le mouvement que je fis souleva le drap d'une ride molle, excentrique, qui alla buter contre un corps à mes côtés. La parfaite réplique d'Ann. Nous étions sur un lit à eau. Je détournai les yeux, gêné.

Finalement, la résurrection s'était passée en douceur. J'avais cru que ça allait me tomber dessus, mais non, la présence de cette fille avec les traits d'Ann, la voix d'Ann, sa démarche, tout ça me paraissait presque naturel.

Coup d'œil à la chambre, au sol de terre cuite. Nous avons quitté la plate-forme hospitalière.

Coupée en deux par un épais pilier en pierre de taille, une vaste baie vitrée ouvrait la chambre sur les arbres d'une forêt ensoleillée, dont on ne voyait que les cimes. Nous devons nous trouver au troisième ou quatrième étage d'une villa. Un glouglou affaibli parvenait à mes oreilles. Un cours d'eau s'écoulait non loin d'ici.

Le cauchemar me revint dans ses moindres détails.

\* \* \*

Cela se passait le 14 juillet.

Les lumières étaient éteintes, mais des feux d'artifices illuminaient mon appartement, qui surplombait la Seine. Les gerbes de feu multicolore se reflétaient dans l'eau. Infonet venait d'annoncer que la coupole du Sacré-Cœur avait été en partie détruite par une charge de plastic à résonance. On mentionnait des noms d'anarchistes notoires. Ann ne voulait pas rater ça, elle n'avait jamais supporté la vision de

ce monument de hideur.

Un ascenseur nous avait déposés dans un parking souterrain, mais Ann avait voulu s’y rendre à pied. Nous nous étions engagés dans la rue. Il était plus d’une heure du matin lorsqu’on était arrivés sur les lieux. Un cordon de police barrait les accès. Ann s’était glissée dessous, en me prenant la main.

— Ce n’est pas très légal, avais-je fait remarquer, sans rien tenter pour la retenir.

Nous approchions du bâtiment, dont le dôme semblait avoir été crevé par la botte d’un géant. Deux camions de pompier étaient en train de dérouler un long tuyau aplati sinuant par terre, entre des blocs de pierre concassés, projetés par l’explosion. Une brume grise et nauséabonde s’étirait au ras du sol.

Une moto gyroscopique avait surgi et freiné en se déhanchant, nous coupant la route.

— Police ! Qu’est-ce que vous foutez là ? Vous voyez bien que c’est interdit. Identité !

La voix amplifiée provenait d’un casque intégral polarisé qui faisait comme une boule de chrome étincelante. Ann s’était avancée et avait montré le discret implant à son poignet, qui commandait une micro-caméra logée dans l’os temporal et reliée au nerf optique gauche.

— Tout doux, mon beau. Tu vois bien que je suis de la presse. Je veux juste...

— La ferme, connasse.

— Eh...

Je n'avais pas eu le temps de m'interposer. Le mortard avait sorti une matraque et, d'un coup sec, lui avait asséné un coup entre les deux yeux. Ann s'était affalée sur le sol, sa tête portant sur un des blocs de pierre qui jonchaient la chaussée. Je m'étais précipité, avais passé une main sous sa nuque. L'avais retirée gluante et rouge.

— Ann !

Vertige. La moto avait disparu, avalée par la brume. Je n'avais pas vu son numéro d'immatriculation.

Le rêve s'achevait là. Pas mon histoire.

Une ambulance stationnait non loin de là. Elle avait chargé le corps. On m'avait refoulé lorsque j'avais voulu monter. J'avais traîné sur les quais, puis, bien plus tard, étais passé à la morgue. Le corps d'Ann avait été placé dans une chambre à deux degrés centigrades. Je m'étais penché au-dessus de son visage, avais repéré une rougeur sur la tempe gauche.

À la réception, on m'avait dit qu'un flic était passé juste avant moi, mais qu'il avait omis de signer le registre. J'avais eu une sorte de grimace. Celui qui était passé avait, à l'aide d'une console osmotique, effacé la mémoire de la caméra rétinienne, qui aurait pu le confondre d'une manière ou d'une autre. Le cristal

holo de la caméra était vide. Jamais on ne pourrait retrouver le meurtrier. La mort d'Ann serait classée comme accident de la voie publique.

J'avais résilié mon contrat de citoyenneté avec la France en deux jours, et emménagé dans un studio à Stuttgart. Je ne comprenais pas un mot d'allemand, c'était précisément ce qu'il me fallait.

\* \* \*

La jeune femme remua à côté de moi. En prenant soin de ne pas la réveiller, je me levai pour aller jusqu'à la porte-fenêtre, que prolongeait un balcon en béton coulé. Les dalles inégales de terre cuite étaient d'une agréable tiédeur sous mes pas. Le cadre de noyer madré coulissa sans bruit. Un air frais coula sur moi.

Je sortis sur le balcon, me penchai à la rambarde. Une rivière cascadaît, comme régurgitée par la maison, sur des rochers arrondis, incrustés d'une mousse verdâtre. Un bourdonnement de moteur me fit lever les yeux vers la lisière d'arbres, entre les troncs de laquelle on distinguait les miroitements d'une large étendue d'eau. La silhouette effilée et rase d'une pirogue glissait, parallèle à la rive. Un Noir torse nu se tenait à l'arrière, un pied sur le long manche courbé d'un moteur libellule. Immobile et raide, une vache était plantée au milieu de l'embarcation. L'espace

d'une seconde, l'incongruité de la scène me figea.

— Ça va ? fit une voix derrière moi.

Je hochai la tête sans me retourner. L'air frais avait dû la tirer du sommeil. Je n'étais pas encore très bien assuré sur mes jambes.

— Où est-on ?

— Dans le parc Ledoux, à Considérant. C'est ici que vivent les cadres supérieurs de la Laramco.

— Considérant, c'est une ville d'Afrique du Sud ?

Un rire argentin résonna dans la chambre, cascade de coups de marteau sur une enclume de fonte.

— Oh, les pirogues sur le fleuve ? On est dans une zone franche, à la frontière de la Nouvelle-Afrique, dans les N.E.R. Avant, l'État où nous sommes s'appelait l'Alabama. Derrière les arbres, c'est le Mississippi. Les Noirs l'appellent le Dja. Ils essaient de revenir aux coutumes tribales de leurs ancêtres. Pas de RÉZO, même pas de télévision. On dit qu'ils font du feu avec des branchages.

Je me retournai. Annia était assise en tailleur. Elle me détaillait sans gêne.

— Tu es maigre, releva-t-elle.

Elle voulait dire : *Plus maigre que dans mes souvenirs*, mais ce n'étaient pas ses souvenirs. Elle n'en était que la dépositaire. Elle n'était pas Ann, elle ne pourrait jamais la remplacer. Mais j'appréciais tout de même sa présence.

— Je compte sur tes amis pour me remplumer. Où est Fargo ?

— Ce ne sont pas mes amis. Fargo loge à l'étage en dessous.

Je détournai les yeux. Le mobilier se réduisait à un lit et une armoire en plaques de noyer. Un tatami peint à la main faisait office de descente de lit. Le dessin représentait une cascade au-dessus de laquelle s'enracinait une villa à plusieurs étages. Il y avait un écran accroché au pilier de pierre, la console RÉZO intégrée était inactive. J'en fis la remarque à Annia.

Lorsqu'elle s'assit sur le rebord du lit à eau, sa surface ondula de rides clapotantes.

— Question de sécurité, dit-elle. Il y a une lourde procédure à suivre, en ce qui concerne les tests. Ils ne sont pas encore prêts.

— Ils pourraient me tracer.

— Ils n'ont pas oublié que tu es un ancien crack du RÉZO. Ils se méfient de ce genre de surprise.

Je m'assis à côté d'elle. Mon pouls s'accéléra imperceptiblement.

— Je devrais me sentir flatté d'une telle méfiance. Cet implant, que fait-il au juste ? Néguib m'a parlé d'évolution du RÉZO. Qu'est-ce qu'il a voulu dire ?

— L'évolution n'est qu'une lente accession à des niveaux de complexité supérieurs, une progression par sauts. L'implant-Zéro serait le saut évolutif à ve-

nir. Ou plutôt le bond, d'après eux.

Je ne voyais pas ça sous cet angle. Et tous les gros pontes voulaient diriger cette évolution, afin qu'elle ne dégénère pas en révolution, qui leur ferait perdre leur pouvoir.

— La théorie de la vie. C'est Néguib qui t'a dit ça ?

Elle s'étira comme une chatte.

— Benedict Howard. Néguib ne comprend rien en dehors de ce qui a trait à la neurochirurgie, et aux moyens d'obtenir plus de pouvoir au sein de la firme. D'ailleurs, il est resté sur la plate-forme.

Je demeurai silencieux. J'étais trop mal en point pour trouver des arguments adéquats à répliquer. Je compris néanmoins que je n'en saurais pas plus sur ce fameux biogiciel. Ils ignoraient comme moi quelle serait la hauteur de ce saut évolutif.

— Je descends.

Elle ne répondit pas. Fargo m'attendait au deuxième étage.

— Te voilà... Où est Annia ?

La pièce où il se trouvait était identique à la mienne, seul le motif peint sur la paille de riz différait. Le pilier dans ma chambre traversait apparemment toute la maison. Les éléments verticaux semblaient être faits de pierre, tandis que les horizontaux, comme les terrasses, étaient en béton. Je levai un œil vers l'escalier.

— Elle est restée en haut. Ça vaut peut-être mieux, pour ce que j'ai à te demander.

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— J'écoute.

— Le clone d'Ann... Ce sont ses gènes. Mais l'affection, ça aussi, vous la lui avez implantée ?

Fargo se retourna et appuya sur l'écran. Le logo de la Laramco apparut une demi-seconde, puis l'image se fragmenta en une mosaïque de programmes. Fargo effleura l'une des chaînes, qui grossit et envahit tout l'écran. Un feuilleton parodique commençait, intitulé *Black Star Trek*.

— Ne te fais pas plus bête que tu n'es. Tout est chimie, mon vieux. L'ocytocine, ça te dit quelque chose ? Avec des combinaisons d'hormones, on obtient n'importe quoi. Tous les implants mémoriels d'Annia ont pris, Howard-Cover a fait du bon boulot.

Je me rendis compte que mes poings étaient blancs à craquer. Je me forçai à me détendre.

— Crois-moi, je regrette, fit-il. Ah, le bon temps où on ne savait pas encore la manière dont le cerveau transforme ses vingt watts d'électricité et ses substances chimiques en idées, souvenirs et sentiments...

— Combien de temps est-ce que je vais rester ici ?

Fargo pressa une touche au bas de la télé, et une barre de menu s'incrusta en fondu. Je le laissai opérer la sélection.

— Je me suis branché sur la bibliothèque infonet. À défaut du RÉZO, tu auras toutes les nouvelles du monde par cet intermédiaire. Un véhicule électrique est à ta disposition en bas, tu es libre d'aller où bon te semble. Dans les limites de la ville, bien entendu.

L'écran montrait des vues plongeantes de Considérant. La cité était un immense square dont la masse de verdure mourait au pied de vastes édifices de pierre, d'acier et de verre, disposés en un cercle d'un kilomètre de rayon. La villa à la chute d'eau donnait sur le fleuve d'un côté, de l'autre sur la *via Argento*, la voie principale qui coupait en deux le parc Ledoux peuplé de chevaux en liberté.

Je m'absorbai dans la contemplation de la forêt, au-delà de la vitre teintée de la terrasse qui donnait sur la petite cascade. Fargo se posta derrière moi, regardant par-dessus mon épaule.

— L'eau est purifiée en amont. Pas de quoi en boire, évidemment, mais la baignade est autorisée. Les gens de la Laramco sont de la race des bâtisseurs.

J'eus un ricanement.

— Mourjan, un bâtisseur... Passons. Puisque je n'ai pas encore accès au RÉZO, parle-moi de la Laramco.

— À l'origine, il s'agissait d'une Compagnie pétrolière. Cette ville est située sur un de ses anciens champs pétrolifères. Elle a su négocier la disparition du carburant fossile. Aujourd'hui, elle possède qua-

rante pour cent du marché mondial de la synthèse polymère. Mais ses activités sont extrêmement diverses, elle se trouve à la tête d'une énorme holding. Sa branche industrielle, par exemple, a construit et mis en orbite les éléments de la ceinture de panneaux solaires SPAAS, au-dessus du plan de l'équateur.

Je sifflai entre mes dents.

— Et son activité dans le RÉZO, depuis trois ans ?

— Quasi nulle. Les recherches des IA privées de la Laramco dans ce domaine ont toujours été confidentielles.

— Elle n'a donc rien à perdre, et tout à gagner.

— Comme toi, Victor. Exactement comme toi.

\* \* \*

Pendant une semaine, je m'abrutis devant la télé. Sur ma demande, Annia la programma pour ne sélectionner que des émissions inférieures à cinq minutes. Ici, un musicien tâchait d'expliquer qu'il essayait de restaurer la tradition de la Womad. Là, un chroniqueur juridique commentait les amendements d'une loi britannique contre l'acharnement thérapeutique. Un attentat terroriste en Europe, dans le tunnel sous la Manche. Chaque séquence glanée était comme un goutte-à-goutte qui entretenait les fonctions vitales de mes sens, sans jamais atteindre les niveaux supérieurs de ma conscience.

Trois fois par jour, une Chinoise aux cheveux d'un blond ukrainien coupés en brosse venait m'injecter dans le cou un liquide incolore : alphendorphines associées à un cocktail choisi de peptides intervenant dans le métabolisme de neuromédiation. Je ne comprenais rien à ses explications, ce qui ne m'empêchait pas de me laisser faire. Les piqûres me laissaient trop affaibli pour me permettre de m'aventurer dans le parc Ledoux. Je me contentais de barboter au pied de la villa, dans la rivière qui se jetait dans le Mississipi – ou le Dja, c'était selon.

Mes relations avec Annia étaient sous le signe de la prudence. La désirais-je ? Du désir, je n'en avais pas eu depuis trois ans, mais n'en avais éprouvé aucune frustration. En matière de castration chimique, le chagrin est ce qui se fait de plus efficace. Mes sentiments pour elle étaient plus troubles. Ce qui nous rapprochait était le sentiment partagé que nous étions tous deux des jouets. Mais Ann nous séparait irrémédiablement, car elle habitait chacun de nous, à sa manière.

Après l'injection du soir de ma Chinoise, je m'ouvris enfin à elle.

— Fargo m'a dit que tu as été programmée pour éprouver de l'amour, par la chimie et le conditionnement IST. Ça ne te révolte pas ?

Elle haussa les épaules, en imitation inconsciente

de mon habitude.

— Je le sais.

Je faillis lui dire que cela ne lui ressemblait pas, de s'abandonner ainsi. Mais il fallait que je m'ôte du crâne une fois pour toutes qu'il s'agissait d'Ann. C'étaient ses gènes, mais son identité avait disparu. Un esprit humain ne pouvait être dupliqué.

Cette pensée me fit du bien. Je me rendis alors compte de la cruauté dont je n'avais cessé de faire preuve à l'égard d'Annia, depuis le début. Et dont elle ne s'était jamais plainte.

— Ils ont l'air de croire que je suis enfermé dans le passé, parce que ma peine est toujours vive, dis-je en posant la main sur son épaule.

Surprise, elle se retourna et rencontra mon regard.

— Ils se trompent ?

— Ma peine doit cesser de m'aveugler. Et de m'empêcher de penser aux autres.

Je l'attirai contre mon épaule.

— Puisque nous sommes condamnés à faire un bout de chemin ensemble, nous devons nous apprendre l'un l'autre. Et vivre dans le présent.

Le baiser que nous échangeâmes ne fut que le premier d'une longue série, avant de nous endormir.

À partir de cette nuit, Annia commença d'exister pour elle-même. Et les cauchemars me laissèrent en paix.

Vidéonet me réveilla à neuf heures. La voix neutre d'une présentatrice me berça quelques secondes.

Puis je me dressai sur les coudes, mon cerveau lucide comme après une giclée de vasopressine.

— ... Provoquant la mort d'une centaine de personnes. Actuellement, trois navires ont été déroutés afin de venir en aide aux éventuels rescapés. Un comité d'enquête international vient d'être nommé, mais on s'interroge d'ores et déjà sur les causes qui ont fait dévier le biréacteur de sa route, pour le faire s'écraser précisément sur cette plate-forme civile, connue pour abriter une clinique pour milliardaires. Erreur, ou piratage du pilote automatique ? Les experts...

L'image tressautante faisait le tour de la plate-forme ravagée, entourée de débris flottants, vestiges de l'explosion. Une pluie serrée battait en bourrasque les flammes de l'incendie, sans parvenir à les étouffer. On apercevait la queue de l'avion de ligne, fichée de guingois dans ce qui restait des bâtiments. L'avion les avait percutés de plein fouet.

Je me trouvais à l'intérieur à peine une semaine auparavant. Des survivants, il ne devait pas y en avoir des masses, toute la station était en feu. La température de la mer, proche de zéro, et ses remous noie-

raient un homme en quinze secondes.

Je repoussai les draps. Annia sommeillait, elle ne devait pas avoir entendu. Je descendis au second. Fargo éteignait l'écran.

— Shade Néguib était sur la plate-forme ? interrogeai-je.

Il hocha la tête, l'air préoccupé.

— Ils ne seront pas longs à se rendre compte que toi, tu n'y étais plus. La catastrophe a eu lieu il y a quatorze heures. Nous n'avons pas de temps à perdre. Un trip dans le RÉZO, ça te dit ?

## CHAPITRE VI

La via Argento, bordée des perles pâles de globes bioluminescents et de bosquets paysagers, coupait le parc Ledoux dans le sens de sa longueur. Fargo conduisait un véhicule à quatre places, dont la vitesse plafonnait à soixante kilomètres/heure. Annia et moi étions assis à l'arrière. Après quelques minutes de route, un cheval bai traversa la route juste devant nous. Le premier que je voyais de ma vie... Il était énorme, une tonne pour le moins. Fargo actionna le klaxon pour le faire déguerpir. La bête retroussa ses longues lèvres et produisit un bruit de naseaux qui ressemblait à un éternuement, avant de disparaître d'une détente puissante dans les fourrés.

— Un de ces jours, on fera un tour en calèche.

Le véhicule passa non loin d'un champignon de bois ajouré, dans le style bionique des années 2020. Fargo nous dit que ces résidences parsemaient la forêt. Des héliogyres les faisaient tourner dans la direction du soleil. Il y avait aussi des armatures géo-

désiques à surface minimale, constructions à l'ossature ténue de tiges rigides assemblées en pentagones, tendues par des câbles. Le genre de construction impossible à édifier sans les calculs de tenségrité d'un ordinateur.

Mon garde du corps se plaisait dans son rôle de guide. La ville de Considérant avait son récepteur micro-ondes d'énergie orbitale, ses canaux numériques haut débit, ses banques, son terminal d'aéroport, ses transports publics. Elle avait statut de ville-État et abritait vingt mille habitants, population en constant accroissement. Des consoles publiques donnaient un accès gratuit à cent cinquante banques de données générales, ainsi que des services ordinairement payants. Considérant était ce qui se rapprochait le plus d'une utopie.

— Nous arrivons.

La voiture électrique se gara sur un parking désert, au pied d'une pyramide tronquée à l'esthétique lisse et dynamique du monde du verre et de l'acier. Surmontant la douzaine d'étages, trois antennes paraboliques de tailles différentes tournaient lentement.

— Dans le temps, ce building contenait des bureaux de l'ancien complexe pétrochimique. Il a été reconverti en centre tactique haute sécurité. Mourjan nous attend dans le laboratoire.

La perspective de rencontrer à nouveau le cadre de

la Laramco ne m'enchantait pas. Je préférais encore Néguib, malgré l'antipathie qu'il m'inspirait. Je frémissais à l'idée de tester l'implant-Zéro.

Un flic s'effaça avec la porte d'entrée. Sa casquette arborait l'écusson de la police des N.E.R. et celui de la Laramco, chacun dans une boucle d'un  $\infty$ . Le symbole de l'infini... ou bien ce qui ne se rencontre jamais.

Un ascenseur transparent nous fit grimper, le temps d'un soupir pneumatique, au quatrième étage, dans une atmosphère épurée de laboratoire. Le tri-pode de la Howard-Cover se porta à notre rencontre. Ses pattes tricotaient des castagnettes sur le sol carrelé.

— Commençons tout de suite, voulez-vous ? Il s'agit d'un simple test, votre biogiciel n'est pas activé. Nous devons vérifier que votre implant est correctement relié.

— Qu'est-ce qui l'activera ?

— Un code, prononça l'EVAR du vieux Howard. Une séquence qu'une dizaine de personnes seulement connaissent.

*Et que je n'ai pas le droit de connaître*, poursuivis-je en mon for intérieur. Mais cela faisait partie du jeu. D'ailleurs, pourquoi me feraient-ils confiance ?

Mourjan s'assit à l'écart, en observateur. Il avait ressorti son pad enregistreur. On m'installa sur un

siège enveloppant, qui se moula complaisamment à mes contours. Annia s'assit auprès de Mourjan. Elle m'adressa un faible sourire.

L'un des techniciens souleva ma nuque, et le contact froid d'un jack contre ma nouvelle broche me fit frémir. Il décacheta une pistoseringue à usage unique, y planta une ampoule à bout caoutchouté, et me l'appliqua sous l'oreille.

— Nous vous prenons en charge, contentez-vous de vous laisser aller. Nous resterons à la surface de la trame du RÉZO.

J'acquiesçai d'un battement de paupières. Puis je les fermai et entamai la procédure standard d'entrée dans le RÉZO. À l'instant où je basculais, le logiciel-tracteur de la Laramco s'accola à moi – pour voler en éclats.

Alors, je commençai à tomber.

\* \* \*

Mes mains pivotèrent devant moi quand je le leur en donnai l'ordre. En dépit de l'infime décalage entre le commandement et l'exécution du mouvement, l'imitation était parfaite. Mon poignet gauche portait même un bourrelet en forme de virgule de tissu fibreux, blanchâtre, vestige de l'éclatement d'un radiateur céramique dont un débris m'avait déchiré la main. Mon ancien implant n'aurait jamais approché

cette résolution.

Je me trouvais dans une reconstitution de la villa à la chute d'eau, au troisième étage.

Je m'approchai de la porte-fenêtre de ma chambre. La frondaison du rideau d'arbres en cours de complexification fractale ondulait avec lenteur, comme sous l'effet d'une brise, cachant les limites de cet univers de poche.

Sur le pilier central de la chambre, la télé suspendue s'illumina. Une jeune fille apparut, vêtue d'une longue chemise de nuit qui accentuait la maigreur de sa silhouette. Son visage allongé, piqueté de cratères, présentait un aspect usé.

Elle sourit, dévoilant une dentition chevaline. L'éclat noir de ses yeux avait une intensité surprenante. Les ombres portées sur le sol manquaient d'affinement et vibraient un peu, en décalé.

Elle passa à travers l'écran, qui se referma dans son sillage comme l'eau d'un lac, et se tint devant moi, les bras croisés sur une poitrine plate. Ses pieds nus lévitaient à un centimètre du sol.

— Vous avez le sens du détail, lançai-je, en exhibant ma main gauche. Les ombres pourraient être améliorées. Comment tu t'appelles ?

— Je suis A. Devin Destréez.

— A ?

Elle serra ma main. Le rendu tactile était de très

bonne qualité.

— A pour analogue. Je représente ce que les câblés nomment les IA sauvages.

Les câblés comme moi... Soudain, je fus persuadé qu'elle en faisait partie.

— Qu'est-ce qu'un analogue ?

— Un analogue est une matrice de personnalité reconstituée, dont les souvenirs ont été régulièrement remis à jour jusqu'à son éveil. Je suis née en tant qu'analogue trente secondes avant que ma personnalité-mère, celle de mon corps physique, ne soit assassinée par William Fargo.

Je perdais le fil.

— Toi, assassinée par Fargo ?

— Mieux vaut que tu ne saches pas pourquoi pour le moment.

Je demeurai silencieux, ne sachant trop que dire. J'avais toujours considéré les IA sauvages comme des parasites qui infestaient l'espace virtuel du RÉZO et volaient du temps-matrice, et leur soi-disant immortalité à cinq cents dollars comme un mythe, en tout cas une vaste escroquerie. Transférer l'intégralité d'une personnalité, c'était comme écrire son nom dans l'eau, cela n'avait pas de sens. Rationnellement, il ne pouvait exister de matrice pour cela. La conscience des IA sauvages était le résultat de centaines de milliers d'années de vie individuelle à notre

échelle. Quant à recopier les schémas de personnalité...

L'analogue de Devin poursuivit.

— Nous nous intéressons à ton cas depuis plusieurs années. Tu es unique en ton genre, même si tes employeurs te le cachent si soigneusement. Le sujet idéal.

Je ne voyais pas où elle voulait en venir, mais je sentais obscurément que ça n'allait pas me plaire, pas du tout.

— Que savent-ils sur moi que j'ignore ?

L'analogue se contracta imperceptiblement.

— Tout renseignement se paie, d'une manière ou d'une autre. Sache que nous ne vendons pas l'immortalité, pas plus que nous n'essayons de promouvoir une religion quelconque. Ceux qui nous rejoignent sont triés sur le volet, les cinq cents dollars demandés sont symboliques. Ils représentent la location d'un espace de stockage mémoire, pour l'analogue en attente d'être éveillé.

— Et moi là-dedans ?

— Toi ? Si le Zéro est activé, le RÉZO pourrait bien voler en éclats. Cela impliquera des victimes. Par ta faute.

La colère sourdait en moi. Au fond, je n'avais pas plus d'importance qu'Annia. Je n'étais qu'une fonction. Les enjeux me dépassaient, mais depuis le dé-

but, j'étais manipulé. Qui d'autre encore était en lice ?

Je décidai de la provoquer.

— Tu n'es pas Devin Destrééz. Tu es une IA qui se prend pour elle. Devin Destrééz est morte.

L'analogie ne se démonta pas pour si peu.

— Je n'ai pas assisté à ma mort, mais je suis infiniment plus complète que le clone qui a été fabriqué pour toi. Je suis aussi réelle que toi dans le RÉZO. Pense à Annia : moi, je suis un esprit dénué de corps, mais elle, elle n'est qu'un corps sans esprit propre. C'est un marché de dupe que tu as signé. Ann Marcovicz est morte et bien morte. Ce qu'ils t'ont offert, c'est une icône nommée Annia, une image sainte qui ne peut faire que rouvrir tes blessures.

Bien sûr. Annia, c'était Ann plus les lettres IA, comme Intelligence Artificielle. Ça ne voulait rien dire, mais l'espace d'une pensée, il me fut impossible de dire quoi que ce soit. Enfin je rétorquai, la voix rauque :

— Annia a un esprit bien à elle. Quel est votre marché, à vous ? Votre pseudo-immortalité à la noix ?

— L'immortalité, Victor. La véritable immortalité, pour toi et ton clone puisque tu as l'air d'y tenir. Tu peux imaginer ce que ça signifie ? La vie qui continue à jamais. Pas pendant une centaine d'années, ou un

peu plus avec la g n g riatrie, mais durant des millénaires.   quoi sert l'amour, quand on est mort ? L'immortalité est au-dessus de tout le reste, amour, haine, goût, sentiments... Tu peux considérer que nous vous offrons à tous les deux l'amour  ternel.

Au prix d'un grand effort, je parvins à conserver mon calme.

— Il ne faut pas promettre l'éternité, quand on ne peut pas offrir de garanties. L'éternité que tu m'offres est purement subjective.

— Tu sais que le temps ici se déroule plus rapidement. J'ai déjà vécu plusieurs années de vie subjective. Chaque minute que tu vis à l'échelle de ton existence de condamné à mort n'est pas même une seconde de mon éternité. Quand tes os ne seront plus que poussiere, je continuerai à me baigner dans la mer du R ZO, et tu n'auras été qu'une ride à sa surface. Si tu savais, pauvre mortel, si tu savais, tu n'hésiterais pas une seconde.

L'immortalité   portée de la main. Avoir la certitude que sa conscience ne s'éteindra jamais. Qui ne se serait damné pour l'acquérir, s'il la savait accessible pour de bon ? Les religions n'offraient pas autre chose. La fin de l'angoisse la plus profonde, celle de retourner au néant. Qu'importe le reste, si celle-ci a été vaincue ?

J'avais envie de la croire, même si je ne savais rien

d'elle. Quelque chose en elle m'avait touché. Cette manière particulière d'aborder les problèmes. J'aurais tout le temps d'y réfléchir plus tard. Et puis, ce qu'elle avait dit à propos d'Annia ne me plaisait pas.

— Je maintiens ce que j'ai dit. L'immortalité n'existe pas, c'est un leurre, une illusion à laquelle tu crois. Ou plutôt, à laquelle le schéma psychique de ta matrice te condamne à croire.

L'analogie eut une grimace sarcastique.

— Tu n'as pas l'air convaincu de tes propres paroles. On n'est pas en train de parler d'une psychose. Ce dont nous parlons, c'est de foi. J'admets que les repères sont flous, mais n'est-ce pas l'époque qui veut ça ? Aujourd'hui, on est capable de prolonger l'existence – considère ce pauvre succédané d'immortalité que représente Benedict Howard. On crée des formes de vie nouvelles à partir de briques génétiques inertes. On peut accéder aux pensées intimes des gens, provoquer l'étincelle de l'amour... La divinité n'est plus vraiment nécessaire. Ou bien, elle l'est plus que jamais.

Je croisai les bras, pour lui signifier que je n'avais pas de temps à perdre à discuter philosophie. D'autant que, dans l'histoire, je faisais figure d'un mécréant qui regretterait l'absence de Dieu. Ça aurait pu être touchant, c'était surtout ridicule. J'ignorais ce qu'avait pu penser Devin Destréez, dans son exis-

tence d'adolescente. Elle avait certainement été une allumée, mais sûrement pas autant que cette IA.

— Et Annia ?

Elle eut une moue, comme si mon attachement pour un clone la décevait.

— Nous assurerons sa protection le temps nécessaire. Tu crois que lorsque les tests auront été menés à bien, tes employeurs vous laisseront en vie, elle et toi ?

Bon sang, je détestais ça. L'insouciance avec laquelle Annia était mise dans la balance.

— Pourquoi nous tueraient-ils ? Nous ne sommes pas dangereux.

— Tu es un témoin, le témoin du grand changement à venir. S'ils réussissent, l'Histoire se remettra en marche, et la Laramco fera comme tous les vainqueurs : elle la réécrira. Cela doit passer nécessairement par votre mort à tous les deux.

— Tu es dingue.

J'étais sincère en disant cela – que peut-on attendre de quelqu'un qui se prétend immortel ?

En revanche, Devin n'avait pas tort sur un point. L'hypothèse de mon élimination m'avait effleuré. J'y pensais parfois, tout en sachant ne pas être en mesure de faire quoi que ce soit pour l'éviter. Personne ne me proposerait de me protéger. Mais l'immortalité n'était envisageable pour les IA qu'après mon décès

physique, une éventualité que je ne pouvais considérer en aucune manière.

— Qu’attendez-vous de moi ? Il vous suffirait de me supprimer, comme vous avez tenté de le faire, en tuant tous ces gens, sur la plate-forme.

Devin recula d’un pas.

— Ce n’est pas nous qui avons commis cette horreur. Nous ne sommes pas des meurtriers !

— Alors, qui ?

— Les ennemis de la Laramco sont nombreux et puissants, personne ne peut espérer garder longtemps un secret de ton importance. En ce moment même, une attaque est en cours. Quant à nous, nous te recontacterons en temps utile.

L’illusion commençait à se dissoudre. Et Devin ne m’avait pas dit ce qu’elle voulait de moi.

— Attends ! Tu as parlé d’une attaque ?

J’essayai de la retenir par le bras, mais ma main passa au travers. La villa se désagrégeait à toute vitesse, les formes et les textures se simplifiaient.

— À bientôt, fit la voix désincarnée de Devin Destréz. Dis bonjour de ma part à William Fargo.

Son rire me poursuivit quelques secondes après que j’eus décroché.

\* \* \*

Les techniciens voletaient autour de moi comme

des cailles affolées.

— Ça y est, il revient ! s'écria quelqu'un.

La tonalité de sa voix était anormalement aiguë, sans doute une trace de la drogue qu'ils m'avaient injectée. Fargo se pencha sur ma nuque et me décâbla.

— Tu nous as flanqué une sacrée trouille. Tu peux te lever ?

Mon audition était redevenue normale. Je levai et abaissai le menton, puis regardai Annia. Elle me sourit. Elle était la seule à ne pas s'être inquiétée. Pour elle, j'étais encore un super-crack du RÉZO.

Le tripode se posta en face de moi.

— C'est vous qui avez fait ça ? Où étiez-vous passé ?

Je ne répondis pas. Je réfléchissais. Il n'y avait aucune raison de mettre en doute les affirmations de l'analogue. La Laramco avait éliminé Devin Destréez, mais pourquoi ? Étais-je le premier cobaye, ou Devin m'avait-elle précédé ? C'était plausible. Elle avait décidé de les doubler, en acceptant la proposition des IA sauvages. Cela correspondait à son profil mystique. Ils n'avaient eu d'autre choix que l'éliminer.

— Est-ce vous qui avez fait cela ? insista le tripode.

— Plus tard. Écoutez-moi. (J'appuyai mes mots.)  
Considérant est attaquée en ce moment même.

Il y eut un instant de flottement. Fargo se tourna

vers Mourjan :

— Filez aux contrôles radars et satellites pour confirmation. Nous, on reste ici. Cet immeuble est à toute épreuve.

Le cadre exécutif devint tout pâle sous son bronzage artificiel, et s'éloigna d'un pas raide.

Fargo me prit par le bras.

— Toi, tu m'accompagnes. On va t'évacuer, l'endroit n'est plus sûr. Mais d'abord, il faut se débarasser de ces attaquants. Avec seulement quelques flics, ça va être coton. Est-ce que tu as d'autres informations à leur sujet ?

Je secouai la tête.

— C'est tout ce que je sais. Peut-être d'ailleurs est-ce faux. Mais je ne crois pas.

Je m'étonnai de l'absence d'armée, avant de me raviser : le chaînage satellitaire de Lagrange ratissait en permanence le moindre mètre carré du globe. Des mouvements de troupes importants seraient immédiatement détectés, et la destruction de ces satellites au-dessus de la Nouvelle-Afrique ne ferait que donner l'alerte.

Mourjan n'avait jamais vu de guerre véritable, ce qui était montré à l'infonet s'apparentait plus au jeu vidéo qu'à la réalité. J'avais vécu assez longtemps avec Ann pour savoir qu'il fallait se servir de la presse en tant que réservoir d'images, mais certainement

pas d'informations. Si ceux qui avaient commandité ce raid sur Considérant avaient pour but de me détruire, ils s'y seraient pris d'une autre façon. D'ailleurs, quel intérêt auraient-ils à le faire ? La Laramco possédait les plans et les méthodes pour la réplique du biogiciel, elle pourrait en fabriquer d'autres. Non, ce qu'ils voulaient, c'était me capturer.

Le tripode sortit à la suite de Mourjan. Tout en endossant mon vieux blouson kaki, je désignai Annia.

— Et elle ?

— Elle peut venir.

Elle nous emboîta le pas sans mot dire. L'ascenseur de verre nous déposa au dernier étage. Le couloir n'était éclairé que par des veilleuses, des cartons éventrés traînaient sur le sol. Tout le niveau devait être désaffecté. Au bout du couloir se trouvait un visiophone mural. Fargo saisit le combiné et composa un code à neuf chiffres.

— Ici Fargo. Mourjan, vous y êtes ? Non, je penche plutôt pour une escouade d'ULM furtifs, trop bas pour les radars au sol. Assurez-vous qu'aucun satellite stratégique espace-sol ne se trouve en ce moment au-dessus de nos têtes... Bon... Revenez si ça vous chante. Je vais me mettre en contact avec nos forces terrestres.

Il raccrocha, puis nous fit pénétrer dans la première pièce sur la gauche.

## CHAPITRE VII

La pièce était vide, à l'exception d'un écran mural ouvrant une fenêtre dans le néant. Une grande baie vitrée allait du sol au plafond. Vue imprenable sur la ville, que léchaient des langues de forêts et de jardins. Pouvait-on appeler cela une ville, au fond ?

— Il y a quelque chose là-bas, s'écria Annia.

Je levai la tête dans la direction qu'elle indiquait. Un champignon de fumée noire enflait dans l'air matinal. Un instant plus tard, un grondement étouffé nous parvint.

— Le commissariat de police, commenta Fargo. Premier coup au but. Plus question de combattre, il faut ficher le camp.

Le bâtiment où nous étions devait être pourvu d'une assise antisismique, car je n'avais pas senti le moindre tressaillement.

Presque aussitôt, une seconde explosion bourgeoonna dans l'atmosphère, à environ cinq cents mètres de distance.

— L'héliport. Il faut espérer qu'ils croient que tu es encore à la villa.

Presque tout de suite, la lumière diminua d'intensité quelques secondes avant de revenir à la normale. L'alimentation en énergie de la ville devait avoir été coupée. Fargo alla vers l'écran, qui s'anima, et fit apparaître un clavier. Composa un numéro.

— Le portable de Mourjan, dit-il sans me regarder. Il doit avoir des informations.

La voix du cadre exécutif se fit entendre, essoufflée, en même temps qu'une respiration rapide. Il devait être en train de courir.

— J'arrive ! Je suis presque...

— Restez où vous êtes au contraire, le coupa Fargo. Vous êtes certainement repéré. Combien sont-ils ? Quelle est leur situation ?

Un blanc, puis la ligne fut envahie de friture.

Les yeux dans le vague, Fargo se mit à malaxer son menton de sa main gauche.

— Le Dja coule à deux cents mètres d'ici, il détermine la limite avec la Nouvelle-Afrique. Là-bas, nous avons des correspondants qui pourront nous accueillir. Un véhicule amphibie prévu pour les cas de ce genre se trouve au sous-sol. Nous allons descendre, mais avant... D'où proviennent tes renseignements, au sujet de cette attaque ?

Je ménageai une pause avant de répondre.

— De Devin Destrééz. Elle m’a chargé de te passer le bonjour.

Malgré l’urgence de la situation, je savourai le bref vacillement dans le regard de Fargo, produit par cette révélation. Je le sentis qui tâchait de découvrir un sens caché à mes paroles, sans savoir qu’elles n’avaient rien de métaphorique.

— Qui est Devin Destrééz ? demanda Annia.

Je collai mon nez contre la paroi de glace. Des mouvements avaient lieu dans le lointain, derrière les résidences forestières en forme de champignons.

— Raconte-lui, Fargo. Et par la même occasion, la raison pour laquelle tu l’as tuée.

Contre toute attente, ce dernier sourit.

— Je l’ai bien tuée, alors. Tu veux dire que tu as parlé avec un revenant ?

— En un sens, oui. Mais raconte.

Il me jeta un regard réticent, mais il entreprit de faire le récit sommaire de l’exécution de la jeune fille.

À l’instant même, je me rendis compte que quelque chose ne cadrerait pas. Des gardes du corps, une couverture satellite extrêmement onéreuse, du matos dernier cri... Pourquoi Devin Destrééz avait-elle été si protégée ? Les IA sauvages ne se seraient pas donné cette peine sans un enjeu à la hauteur : le Zéro lui-même. Avait-elle eu un implant-Zéro en elle, un prototype ?

Manifestement, Fargo ignorait le pacte contracté entre celles-ci et la jeune fille. Travaillait-elle pour les IA, ou pour ceux qui commanditaient le raid en cours ?

Depuis le début, une troisième force étendait son ombre sur mes pas. Fargo devait connaître cette force. L'hypothèse comportait de nombreux trous, mais elle avait l'avantage d'être plausible.

Résumons-nous. Deux forces écopolitiques étaient entrées en possession de l'implant-Zéro. La Laramco avait été coiffée au poteau, elle avait donc décidé, le temps de mettre au point son prototype à elle, d'éliminer le sujet du concurrent. Fargo s'était chargé de la besogne, à l'aide d'une armure cybernétique de combat pas encore sur le marché. La Laramco était leader dans le domaine des polymères combinés et des matériaux composites, l'armure à facettes pouvait fort bien sortir de ses labos de recherche avancée. L'entreprise inconnue avait réagi, en essayant d'abord de me faire disparaître avec la plate-forme, ensuite (c'est-à-dire maintenant) de mettre la main sur moi.

— Dix-sept ans... Elle n'avait que dix-sept ans, répéta Annia. Quels motifs peuvent justifier un pareil meurtre ?

Ann n'aurait pas posé la question. Annia, elle, ne connaissait de l'horreur que celle de ses créateurs.

Fargo ouvrit la bouche, mais la vibration d'une explosion, sous nos pieds, l'empêcha de répondre. Il alla à la porte, posa une main sur la plaque d'ouverture.

Puis, tout se passa dans la même seconde.

De l'autre côté de la fenêtre, à trois mètres, une silhouette humanoïde armée surgit du vide. Mon cerveau eut à peine le temps de l'identifier. Deux turbines dorsales fixées à une armure à diffraction de type commando lui permettaient de se maintenir en sustentation. Sa tête disparaissait derrière la visière globuleuse – bosselée au niveau des yeux afin d'étendre la vision à  $210^\circ$  – d'un casque thermographe. Des capteurs de faisceaux micro-ondes dépassaient de ses épaules, saillant des turbines, tels des élytres atrophiés.

Il pointa son pistolet-mitrailleur vers moi. D'instinct, je me pliai en deux en ramenant les mains devant mon visage, comme si ce geste avait le pouvoir d'empêcher les balles de perforer mes chairs. Au travers de ce rempart dérisoire, j'aperçus la baie vitrée alvéolaire qui encaissait une rafale, un cortège d'impacts étoilés criblant sa surface dans un silence surréaliste.

Sur ma droite, Fargo dégaina son automatique, en un mouvement d'une rapidité que seul permettait d'approcher un système nerveux nanorecâblé.

Les projectiles du petit automatique noir perforè-

rent le vitrage blindé, puis les épaisseurs de kevlar du soldat. La visière de ce dernier explosa, projetant une bouillie de sang, de cervelle et d'os broyés sur la vitre du building. Ses bras se mirent à pendre en arrière, PM toujours en action. Les turbines orientables, privées de directives, s'emballèrent, déséquilibrant le cadavre agité de spasmes réflexes. Je le regardai, stupide, sombrer pour aller s'écraser dans un bosquet, trente mètres plus bas.

Annia me pressa l'épaule.

— Une *guêpe*, unité personnelle d'assaut volant... Il arrive aux agents des N.E.R. de louer leurs services, pour des opérations de commando privées.

Comme on me l'avait dit, les implants mémoriels avaient pris. Annia connaissait son rôle de journaliste à la perfection. Fargo ouvrit la porte.

— La dernière explosion provenait de l'intérieur du bâtiment, sinon nous ne l'aurions pas ressentie. Ils ont dû s'introduire dans le laboratoire, en faisant sauter la façade du cinquième étage. Il faut rejoindre le sous-sol.

Il éjecta le chargeur de son automatique et le remplaça par un autre. Il sortit le premier dans le couloir, afin de s'assurer qu'il ne se cachait pas de tireur embusqué. Je regardai Annia :

— Tu as peur ?

Elle secoua la tête.

— Alors, moi non plus.

La voix de Fargo retentit.

— La voie est libre, vous pouvez venir.

Dans la cage d'escalier, il nous précédait d'une dizaine de marches. Au cinquième niveau, il nous fit signe de nous taire, et de descendre à l'étage inférieur. On s'exécuta en silence. Cinq minutes après, il fit son apparition. Il ne paraissait pas même essoufflé.

— J'ai trafiqué l'ordinateur domotique. Dans trois minutes, un des deux ascenseurs va descendre au rez-de-chaussée. Il mettra vingt-cinq secondes à parcourir les douze étages. C'est là que se trouve le reste du commando. Espérons que ça fera diversion.

Il resta muet sur ce qui s'était passé dans le laboratoire. Ce n'était pas difficile à imaginer. Les techniciens qui avaient assisté mon incursion dans le RÉZO devaient être morts, à l'heure qu'il est.

Nous arrivions au premier étage lorsque l'ascenseur s'ébranla du sommet du building. Mentalement, je commençai à égrener les secondes. Les escaliers s'arrêtaient au rez-de-chaussée. D'un signe de la main, Fargo m'intima l'ordre de rester à l'abri. Mais l'adrénaline inondait mes artères – il fallait que j'assiste à ça.

À quinze secondes, Fargo s'accroupit, et, du pied, repoussa doucement la porte battante donnant sur la

rotonde d'entrée.

Ils étaient quatre. Le premier surveillait l'extérieur, il nous tournait le dos. Deux autres braquaient leurs armes sur le cylindre transparent de l'ascenseur. Ils portaient, à l'instar de la guêpe abattue, une armure à diffraction noire. Leurs armes étaient des Glock à impulsion, très compacts.

L'un d'eux parlait dans un micro gros comme une pointe de stylo-bille tout près de sa bouche. À ses pieds gisait le cadavre du flic que j'avais vu en entrant dans le building. Sa casquette flottait sur une mare de sang, qui prenait source à sa gorge trouée.

Le quatrième se tenait au milieu du hall. Un énorme pistolet était braqué sur la tempe couverte de gouttelettes de transpiration de Mourjan. Il se servait du cadre exécutif de la Laramco comme d'un bouclier.

Aucun n'avait remarqué Fargo.

Vingt secondes. Les yeux du mercenaire allèrent de l'un à l'autre comme il élaborait une stratégie d'attaque.

Vingt-cinq secondes. La cabine arriva, ponctuée par un son de cloche synthétique. Les soldats épaulèrent.

Fargo roula sur lui-même et fit feu. La balle brisa les dents blanches de Mourjan, perfora le fond de son palais, ressortit par la nuque et s'enfonça dans le

crâne de son gardien. J'ignore si Mourjan sut qu'il allait mourir – ou s'il vit seulement le mercenaire. Il s'effondra simplement sur le soldat qui, lui, ne sut jamais ce qui lui était arrivé. Instantanément, Fargo se redressa, et abattit l'homme qui surveillait l'extérieur d'une balle dans la nuque. Celui-ci fit un quart de tour sur lui-même, dans un mouvement tournant qui n'était pas dénué d'élégance, et s'effondra comme un danseur qui s'incline.

Dans un soupir, la porte de l'ascenseur s'ouvrit.

Vide. Les deux soldats se retournèrent simultanément. Genou à terre, Fargo tira dans le cœur du premier, doublant instantanément à la tête. Le second beugla quelque chose dans un slang incompréhensible et fit cracher son P.M.

La rafale atteignit Fargo en pleine poitrine, alors même qu'il tirait. Je dus hurler quelque chose, lorsque je vis des cratères de chair rose se former dans le dos du mercenaire, les jets de chair liquéfiée et de sang, emportés par les balles ouvertes en corolles, éclabousser le damier de dalles de marbre.

Il tomba en arrière, les bras en croix. Sa main laissa échapper le petit automatique noir qui glissa à mes pieds.

D'un geste presque machinal, je le saisis. Il était léger comme un jouet d'enfant. Les cannelures de la crosse, faites pour un droitier, entrèrent dans ma

paume. Je repoussai la porte et m'avançai au milieu du hall.

Les yeux fixés sur Fargo, Annia mordait ses lèvres comme pour se retenir de vomir. J'aperçus le dernier soldat. Atteint au ventre, il rampait vers l'arme qu'il avait laissé échapper dans sa chute. Un sillage de sang brun s'étalait sur trois mètres, et je ne pus m'empêcher de penser à une limace, déroulant sur son passage un ruban de bave luisante.

L'arme que je tenais à la main se trouva en train de viser l'homme rampant. Ce dernier crocha la sangle de son pistolet-mitrailleur et la ramena vers lui. Il le pointa sur moi.

Mon index pressa la détente. Loin devant, l'homme tressauta et s'immobilisa, et aussitôt la douleur me perça le bras, comme si c'était ce dernier que je venais de toucher. Annia se précipita vers moi. Je lâchai l'arme. Elle rebondit sur le sol avec un bruit faux. Tout cela semblait irréel.

— Il aurait pu me tuer, dis-je dans un souffle. Il devait avoir des ordres pour me ramener vivant, c'est ce qui l'a fait hésiter.

Je tentai de lever le bras pour m'appuyer sur la jeune fille, mais un rai de souffrance m'en dissuada : le recul de l'automatique m'avait froissé l'épaule.

Annia approcha de l'ascenseur, pianota quelques secondes sur le clavier d'appel, puis se tourna vers

moi.

— Celui-ci ne marche plus.

Elle appela un autre ascenseur. J'approchai, la main droite comprimant mon épaule gauche. La douleur se transformait en élancements lancinants, pulsant sourdement aux niveaux du coude et du poignet.

J'avais déjà éprouvé une telle sensation de brûlure. C'était à Fitzgibbon, en Espagne.

L'un des apaches que je fréquentais, Pons, avait la manie de naturaliser par taxidermie tous les rats qu'il attrapait. Il les vidait, puis, à l'aide d'une longue seringue, injectait du formol dans la fourrure rêche, tandis qu'un camarade se chargeait de tenir la dépouille. Quand il avait une dizaine de rats, il les bourrait de nitroglycérine, pour faire un feu d'artifice.

Un jour, il m'avait demandé de tenir son rat. Une besogne qui ne me plaisait pas des masses, mais j'avais une dette envers Pons. Il avait planté l'aiguille trop fort dans le cou de la bête. La grosse seringue de métal était ressortie de l'autre côté, pour se ficher dans mon poignet. Pons ne s'en était pas aperçu, et avait appuyé sur le piston. Je m'étais mis à hurler, et il était devenu si pâle que j'avais cru qu'il allait s'évanouir.

Puis la douleur avait fulguré, rouge, incendiant mes veines, comme si celles-ci avaient contenu de l'essence et qu'on venait d'y bouter le feu. En l'espace

de quelques secondes, mon rythme cardiaque avait triplé.

*C'est trop con ! Moins d'une minute avant que le formol n'atteigne le cœur, et puis je crèverai. Tout ça pour un foutu rat mort.*

La brûlure était remontée le long du bras. Puis, au niveau de l'épaule, la douleur s'était diluée.

J'avais regardé autour de moi. La sueur gouttait de mon menton pour rouler sur la fourrure grasseuse du rat. Pons avait disparu. Il s'était enfui. J'avais attendu, vêtements trempés de sueur. Je tremblais si fort qu'on aurait pu me croire saisi de convulsions.

Il n'y avait pas eu de flash blanc signifiant la fin. Mon bras était seulement resté engourdi plusieurs jours, et une colique de tous les diables m'avait cloué au lit une bonne semaine.

Pons était revenu, pitieux, beaucoup plus tard. Il aurait aimé que je lui casse la gueule, mais j'étais trop en rogne (et trop mal en point) pour lui faire ce plaisir.

Aurais-je accepté l'offre de Devin Destréez et des IA sauvages, au moment où je sentais le formol qui taraudait mes veines ? me demandai-je en suivant des yeux l'ascenseur appelé par Annia glissant jusqu'à notre niveau. Probable que oui. Mais à cette époque, je ne valais rien pour elles.

Quelque chose n'allait pas. La cabine continua à

descendre à toute vitesse, sans ralentir, pour disparaître et s'écraser dans les profondeurs du sous-sol. Annia s'écarta du tube. Dans un craquement étouffé, celui-ci se fendit verticalement sous le choc.

— Tous les ascenseurs sont shuntés, s'exclama-t-elle. Il doit bien y avoir une issue, pour se rendre au sous-sol. Si seulement ton garde du corps te l'avait dit...

Une série de violentes déflagrations retentit à trois cents mètres du building. Les lumières du hall papillotèrent, puis s'éteignirent. Un début d'incendie attaquait la forêt du parc, à l'ouest de la ville. La mort de ces soldats ne devait pas être passée inaperçue. Il fallait s'attendre à voir arriver des renforts dans les minutes à venir.

J'évitai de poser mon regard sur le corps de Fargo. D'un coin du hall nous parvint un crépitement caractéristique.

— Venez par ici ! lança l'EVAR du tripode Howard-Cover. Suivez-moi, nous pouvons encore vous sauver.

Dehors, la fumée des incendies obscurcissait une partie du ciel. Il n'y avait plus rien à faire. Il fallait fuir.

Si c'était encore possible.

## CHAPITRE VIII

Une rampe semblable à une sortie de parking nous mena dans un souterrain bas de plafond, éclairé par une veilleuse jaune. Le véhicule était un blindé léger flambant neuf, monté sur six grosses roues crantées, pas même maculées de boue séchée ou de poussière.

— C'est ce machin qui va nous faire traverser le Mississippi ? interrogea Annia, interloquée.

Le tripode se plaça devant le véhicule.

— Il est amphibie. J'espère seulement qu'il nous amènera à bon port, nous n'avons pas eu le temps de charger ses batteries.

— Comment va-t-on le conduire ?

— Ce n'est pas plus compliqué à conduire qu'une auto-tamponneuse.

Il prononça un mot-clef. La porte côté conducteur déplia un marchepied. Le tripode me précéda pour grimper sur le siège de passager, et appuya sur un bouton. La porte arrière se souleva, permettant à Annia de sauter à l'intérieur. Elle s'accroupit derrière

moi.

Je saisis le volant avec ménagement. Le tableau de bord s'illumina, inscrivant des paramètres abscons.

— Là, fit Annia en montrant un panneau, sur ma droite.

Un témoin de charge clignotait rouge. La destruction du récepteur de micro-ondes de la ville avait interrompu le chargement des batteries.

Un léger bourdonnement monta du moteur. J'essayai du plat de la main la buée sur le plexiglas de la meurtrière, pendant qu'Annia demandait à l'ordinateur de bord d'indiquer quelle distance nous pouvions parcourir, à vitesse maximum. Une EVAR répondit que les batteries ne permettaient pas d'atteindre cette vitesse, soit cent vingt kilomètres heure.

— La moitié suffira, affirma le tripode.

Je ne partageais pas son optimisme. Le blindé ne disposait d'aucune sorte d'armement. Quant à la protection qu'il pouvait nous offrir, je n'entretenais guère d'illusions là-dessus. Il fallait plus qu'un blindage conventionnel comme celui-là pour nous mettre à l'abri.

Le robot avait au moins raison sur le fait que le véhicule était effectivement très maniable. J'arrivai à le faire quasiment pivoter sur place, pour le mettre dans l'alignement de la rampe de sortie.

Celle-ci débouchait sur un chemin de terre qui s'enfonçait dans un sous-bois. Le tripode se haussa de manière comique sur ses pattes de faucheur, afin de regarder à travers la fente de la lucarne.

— Le fleuve est visible ? Vous le voyez ?

Le blindé n'était pas si pratique, après tout. Je grommelai :

— On n'a pas dû équiper cet engin d'amortisseurs dynamiques. La lucarne est si étroite qu'elle me permet tout juste de voir la route, et encore... Un chevalier du Moyen Âge n'aurait pas distingué pire à travers la fente de son heaume.

Nous croisâmes un minibus autoguidé, renversé sur le côté. Personne à l'intérieur. Son flanc était constellé d'impacts. Plusieurs champignons en bois, portes grandes ouvertes, paraissaient également déserts.

— La fin de la forêt, annonça le tripode. Il reste une plaine à traverser. Et après, le fleuve.

— Attention ! cria Annia. Au bord du chemin !

Le sang se figea dans mes veines. À une centaine de mètres devant nous se tenaient deux soldats à cagoules noires. Mes mains se crispèrent sur le volant, provoquant une brusque embardée du véhicule, ainsi qu'un élan violent dans mon épaule froissée. L'une des pattes du tripode agrippa mon pantalon.

— Conservez votre route. Vous ne comprenez pas ?

S'ils voulaient nous stopper, ils nous auraient déjà tiré dessus ! Ils vous veulent vivants, ils ne prendront pas le risque de vous toucher en mitraillant à l'aveuglette.

L'un d'eux, une main plaquée sur l'oreille, discutait ferme dans le micro de son casque. L'estomac contracté, j'appuyai à fond sur l'accélérateur, et le bourdonnement augmenta faiblement. Ils s'écartèrent et nous regardèrent passer sans lever leurs armes. Dans le rétroviseur, le voile de poussière soulevé par nos roues les avala.

Il ne restait qu'une plaine tachetée de masses claires, qui montait sur soixante mètres avant de redescendre en pente douce vers le fleuve.

— Accélérez, dit le tripode, sur le ton de l'impatience.

Annia me lança un bref regard, que je lui rendis.

— Je voudrais vous y voir, les batteries de secours sont moribondes. On ne peut pas se permettre de rogner sur la réserve de la turbine de propulsion amphibie. Elle aussi est pratiquement à plat, et je ne sais pas comment y accéder. Une petite côte à monter, ensuite ça ira tout seul...

La vitesse était tombée à vingt-cinq, et continuait à décroître. Une ombre brève passa sur notre trajectoire. Je levai les yeux, et compris pourquoi les soldats n'étaient pas intervenus. Un hélicoptère nous survo-

lait, sa vélocité calquée sur la nôtre.

— On y est presque, marmonnai-je, un œil sur le compteur dont la jauge descendait au-dessous de dix kilomètres/heure.

L'hélicoptère nous beugla par mégaphone d'immobiliser le véhicule et de nous rendre. Ses deux cents décibels nous assuraient qu'il ne nous serait fait aucun mal. Tous les compteurs se mirent à clignoter, indiquant que les batteries étaient à bout de charge. Au même moment, la plaine commença à descendre.

Les masses claires éparpillées dans la plaine étaient des cadavres de chevaux bais. Leur position montrait qu'ils avaient été fauchés en pleine course par une arme à répétition. En les dépassant, je sus qu'une page venait de se tourner : les gens avaient cru dans la politique des transnationales parce qu'elles avaient maintenu un semblant de paix. Ce temps était révolu. Ou plutôt, il se remettait à couler, charriant des flots de sang.

Le blindé reprit de la vitesse. L'hélicoptère rugit un avertissement, ponctué d'un tir de semonce. Sa tourelle à guidage thermo-optique pulvérisa la tête et les pattes d'une carcasse de poulain.

Le compteur de vitesse, toujours clignotant, affichait déjà vingt kilomètres/heure. L'hélicoptère se posta à quelques mètres, on pouvait apercevoir le pilote sanglé dans sa combinaison anti-g, le visage insectoïde

de son casque. Puis il tira, juste devant nous. Le blindé eut un soubresaut comme des mottes de terre fouettaient le capot. Annia fut rejetée en arrière, tandis que les roues s'enfonçaient dans la dépression fumante de l'impact. Le tachymètre retomba à quinze.

— On n'y arrivera pas, m'entendis-je dire.

— Mais si, rétorqua le tripode, triomphant. Pour eux, il est trop tard.

L'hélijet reprit de la hauteur pour aller se poser plus loin. Mais nous étions trop près de la rive.

— Et s'il se décidait à tirer ? questionna Annia, à l'arrière. Ou à traverser la frontière.

Le tripode ne répondit pas.

— Accrochez-vous, nous entrons dans l'eau.

Je maintins mon épaule en prévision du choc, mais le blindé s'enfonça sans heurt. De nouveaux témoins s'allumèrent, puis une vibration emplit l'habitacle comme la turbine prenait le relais. Le tripode m'indiqua la manœuvre pour passer en mode automatique. Le véhicule accéléra, et le volant tourna de lui-même pour compenser la dérive du courant.

Annia se haussa sur la pointe des pieds, et s'agrippa à mon épaule pour m'embrasser sur la joue, appuyant douloureusement sur ma clavicule. Je ne songeai pas à enlever sa main. Constaté que je préférais avoir mal plutôt que de perdre son contact me

stupéfié.

La lucarne dépassait de la surface de l'eau d'une trentaine de centimètres. L'eau clapotait contre le blindage, assourdissant les sons de l'habitacle et l'emplissant de miroitements bleuâtres. De longues minutes, personne ne parla. La rive ne se rapprochait pas assez vite à mon gré. Le sifflement des tuyères de l'hélicoptère nous parvenait, mais nous ne pouvions le voir, il devait nous surplomber en vol stationnaire.

Notre progression se poursuivit. Des arbres grossissaient sur la rive en approche. Je discernais des herbes jaunes, plongeant leurs pieds dans l'eau à la manière de joncs.

Des hommes nous attendaient sur la berge. Ils étaient accroupis dans le bac d'un hovercraft militaire. Les "correspondants" de la Laramco en Nouvelle-Afrique. L'un d'eux était couché à plat ventre sur un banc de silt. Il pointait le télémètre laser d'un long tube au-dessus du blindé, dans la direction de l'hélicoptère. Celui-ci fit un dernier tour au-dessus de nos têtes avant de battre en retraite.

— Ils n'ont pas osé franchir la frontière, jubila le tripode. Cela aurait équivalu à une déclaration de guerre.

— La ville de Considérant est en flammes. Il y a des morts, là-bas... C'était la nation de la Laramco. Est-ce que ça ne vous suffit pas, comme déclaration

de guerre ?

Le tripode émit un caquètement qui devait correspondre à un rire de dérision.

— La Laramco n'est qu'un des éléments du cartel, et elle savait à quoi elle s'exposait. Ce raid n'était qu'une escarmouche, face à ce qui se prépare.

Je songeai au pré jonché de chevaux morts.

— De combien d'éléments se compose votre cartel ?

— Le siège social de la Howard-Cover se trouve à Los Angeles. C'est là où je réside. (J'entendis Annia qui remuait, mal à l'aise, dans le compartiment arrière.) Faites-moi le plaisir d'une visite.

Le blindé accosta mollement la berge, mais les roues privées d'énergie ne purent le hisser sur la rive. Je lâchai le volant — celui-ci garda un instant l'empreinte humide de mes doigts —, et ouvris la porte.

Le marchepied me fit descendre, comme les échelons d'une piscine, dans trente centimètres d'eau bourbeuse, affreusement froide. Je tendis le bras vers Annia, mais le tripode s'interposa.

— Pouvez-vous me porter ? En faisant attention à mes capteurs d'environnement. Maintenant, je dois me taire.

J'enlaçai l'œuf de métal, qui recroquevilla ses pattes autour de son bloc moteur, comme un faucheur

passé à la flamme d'une allumette. L'ensemble pesait trois ou quatre kilos, pas plus. Annia sauta à son tour, éclaboussant mon pantalon d'une vase irisée d'arcs-en-ciel chimiques. Nos pas soulevaient des colliers de bulles qui crevaient pour former des yeux à la surface de ce bouillon. On aborda une rive terreuse, d'un gris malsain.

— Le Dja est pourri au dernier degré, constata Annia, dégoûtée, dans mon dos. J'espère qu'on n'attrapera pas de maladies...

Le serveur du lance-roquettes me tendit un bras secourable. Et je posai, trempé jusqu'aux genoux et plutôt lamentable, le pied en Nouvelle-Afrique.

— Merci, dis-je en levant les yeux.

Qui rencontrèrent ceux d'une Noire. Une superbe femme en battle-dress et rangers lacés serrés, les cheveux crépus tassés sous un béret rouge et jaune où étaient cousus trois triangles noirs. Son grade militaire ou paramilitaire, entouré des vingt-trois étoiles des N.E.R.

— Victor Zev Admony ? Bienvenue en Nouvelle-Afrique.

— Merci.

Le ton qu'elle avait employé était trop protocolaire pour être sincère. Je reposai le tripode à terre, et aidai Annia à prendre pied.

Deux des quatre hommes descendirent de l'hover-

craft. Le premier avait la carrure de Fargo, cependant la nonchalance de ses mouvements indiquait que son système nerveux n'avait jamais été recâblé. Son béret ne portait pas d'étoile, mais un simple croissant rouge.

— Je m'appelle Alo Tawfiq, dit-il en esquissant un salut militaire. Chef de district. Je vous présente Mohamed Kofi.

Ses manières étaient aussi roides que le pli de son pantalon léopard, et aussi impeccables que son français.

L'autre était un obèse, qui poussa l'amabilité jusqu'à me tendre une main aussi molle et huileuse que la terre sous mes pas. Il était doté de petites lunettes de soleil rondes, aux verres rapprochés. Il n'avait pas un poil sur le caillou – pas de cheveux, pas de sourcils, rien. Peut-être une séquelle de la guerre. Il se présenta comme un secrétaire d'État attaché aux Affaires-quelque-chose, et cumulait la charge de gouverneur de Sangmelima, une ville à cinq kilomètres de là.

Alo jeta un ordre sec en dialecte à la fille, qui salua et courut en levant haut les genoux vers le baquet de pilotage de l'aéroglesseur. Son zèle était authentique, je supposai qu'elle briguait un avancement.

Mohamed Kofi m'entraîna à travers l'herbe jaune, en direction de l'appareil. Au lieu de chiffres, la pla-

que minéralogique portait une inscription en arabe suivie d'un code-barre.

Les deux plantons étaient des troufions ordinaires, pistolets-mitrailleurs en bandoulière. Ils semblaient certains que le commando contre Considérant ne pénétrerait pas sur leur territoire. Peut-être en avaient-ils été avertis avant. Quelque chose me dit que je n'apprendrais rien de leur bouche en ce qui concernait l'identité du commanditaire de l'attaque. Le tripode lui aussi demeurait silencieux. Il ne s'était pas manifesté depuis notre arrivée. Curieusement, les deux Noirs évitaient de poser leur regard sur lui. Il grimpa sans mon aide dans le bac, puis se cala dans un coin en repliant ses pattes.

L'engin n'était guère reluisant. Des baguettes de carbone, qui avaient tendance à se décoller, rafistolaient la jupe de sustentation. De petits trous criblaient la carrosserie à l'arrière. Le temps les avait cerclés de fleurs de rouille, probablement une décharge de chevrotine. On se servait peut-être de ce véhicule pour la collecte d'impôts.

Je m'assis à côté d'Annia sur un banc de bois écaillé. Les deux plantons nous encadraient, l'officier et l'officiel étaient en face de nous. Je tâchai de rassembler mes maigres connaissances sur la Nouvelle-Afrique. Mouais. Il faudrait qu'Annia me fasse un topo là-dessus.

— Je suppose que vous avez des ordres nous concernant, dis-je, histoire d'engager la conversation.

Alo hochala tête, mais ne me fournit aucun renseignement sur ceux qui lui avaient donné ces ordres.

— Nous n'allons pas rester à Sangmelima. Notre tâche consiste à vous convoier dans l'État des N.E.R. où vous désirez vous rendre. Vous verrez, Sangmelima est une belle ville. Vous risquez d'être quelque peu dépaysés par la *sauvagerie* qui y règne, nous ne jugeons pas utiles tous les abus de confort auxquels vous êtes accoutumés.

Ils ne savaient probablement rien d'intéressant. La réponse à la question principale – qui était la troisième force en présence – se trouvait sans doute à Los Angeles.

J'accepterais l'invitation du tripode.

Les moteurs à alcool de patates ronflèrent en expulsant une fumée nauséabonde, puis la jupe se gonfla, soulevant l'appareil de quelques centimètres. Le paysage commença à défiler.

J'avisai la lame bleutée de la machette à sa ceinture. Il me fallut crier pour dominer le vent induit par les gros ventilateurs.

— Alliage de quasi-cristaux... Ça ne me paraît pas excessivement primitif, comme matériau !

L'autre, Kofi, me darda un coup d'œil hostile, mais ne dit rien.

— Sauvage ne veut pas dire primitif ! fit Alo. J'ai fait mes études à Lyon et à Bruxelles. La technologie n'a pas de couleur, seules les images en ont. Nous avons passé l'âge des outils rudimentaires, ce que nous refusons, c'est votre modèle de société technocratique. Mais des *giaours* ne peuvent pas comprendre ça.

Son dogmatisme était décevant. Il y avait fort à parier qu'en immigrant en Nouvelle-Afrique, il avait fait ôter son implant RÉZO.

— Je suis d'accord avec vous là-dessus. Inutile d'essayer d'être choquant. Il m'en faut plus que ça. Cette croix sur votre poignet, c'est quoi ?

Il pinça les lèvres, mais je n'avais pas besoin de réponse. Le tatouage à la cendre représentait des croisillons à barbelures, à l'intérieur d'une étoile à cinq branches. L'homme avait fait partie de la guérilla anti-israélienne au Moyen-Orient. Puis il s'était converti à l'Islam et était venu en Nouvelle-Afrique, la voie royale pour obtenir un poste de *gaddour*. Car la Nouvelle-Afrique, c'était toujours l'Amérique, le pays le plus religieux du monde.

— Nous n'avons rien contre la technologie, se contenta-t-il de répéter.

Annia, de son côté, ne s'en tint pas là.

— Beaucoup d'imams ne tiennent pas votre langage. Votre couteau doit les choquer.

L'officier haussa les épaules. Je notai avec une pointe d'amusement (ainsi qu'une pointe de jalousie à son égard, qui m'étonna *a posteriori*) qu'il faisait son possible pour détourner son regard du corsage de mon amie.

— Ceux qui tiennent ce langage, comme vous dites, sont minoritaires. On les remarque parce que ce sont des activistes. Ils représentent une fraction négligeable de la population.

Le glisseur poussif emprunta une route qui longeait plus ou moins le fleuve. Elle n'était pas goudronnée, mais en revanche parfaitement entretenue. Annia m'avait dit que Considérant était une zone franche. Le commerce entre les deux communautés séparées par le Dja devait être fructueux.

Difficile d'imaginer que nous étions sur le continent nord-américain. Une savane jaune recouvrait des collines douces à perte de vue, parfois tapissées de forêts d'arbres déguenillés. Très loin, je crus reconnaître un troupeau de zèbres. La transformation du paysage avait dû coûter des efforts considérables en termes financiers et humains. Annia désigna du menton la jeune femme qui pilotait.

— J'ignorais que votre armée employait des femmes.

En écoutant mes paroles, les deux soldats qui nous encadraient eurent un sourire méprisant. Kofi se

pencha vers nous, afin que la conductrice n'entende pas.

— On n'a jamais eu de corps d'armée féminin. C'est une Panthère, une volontaire.

— Peut-être a-t-elle un nom ?

— Shéhérazade.

Le vent me piquait les yeux. Je plaçai mes mains en œillères, et reportai mon regard sur le fleuve. Le coffre d'une Ford antédiluvienne émergeait du fond vaseux. Il ne restait de la carcasse qu'une dentelle de ferraille en passe d'effondrement.

L'hovercraft tourna à angle droit, nous obligeant à nous cramponner à la rambarde extérieure. Il rejoignit une voie asphaltée à une centaine de mètres, par un pont de béton effrité, bombé de graffitis « *White ArKKKansas* ».

Un panneau métallique attaché à un poteau téléphonique dépourvu de fils indiquait Sangmelima à un kilomètre. À présent, des cultures quadrillaient les collines. Le glisseur dépassa une vieille moissonneuse exténuée, qui cahotait dans un champ en contrebas. La machine brinquebalante, mal réglée, vraisemblablement issue d'un robot de manutention et de pièces de récupération, piétinait allègrement la ligne de céréales de bordure.

Sangmelima était une agglomération bien plus importante que Considérant. Au moins cent mille

personnes s'entassaient dans ces immeubles jaunes, de conception étrange : cinq à huit étages disposés en escalier, telles des pyramides étirées dans le sens de la longueur.

L'hovercraft s'engagea dans la rue principale au tracé sinueux. Une profusion de ruelles étroites semblait trancher dans le vif des façades boursouflées. Un brouhaha força le rempart sonore des ventilos. Des carrioles de tracteur attelées à des bœufs – non, des buffles domestiques aux cornes sciées – encombraient la voie, contraignant notre pilote Panthère à ralentir. Elle se dressa dans son baquet, et se mit à engueuler le conducteur d'un camion rempli d'autruches, qui ne dégageait pas assez vite. L'abondance de panneaux indicateurs me surprit. Annia me fit remarquer qu'ils étaient imprimés en trois langues : arabe, anglais et français.

Kofi sortit un mouchoir de sa poche, et tamponna son crâne lisse.

— On a de la chance. Aujourd'hui n'est pas un jour de marché, sinon nous aurions dû aller à votre résidence à pied.

Tous les passants étaient des Afro-américains. Le trafic s'intensifia au point que l'hovercraft avançait au pas, ballotté sous la pression de la foule. À coups de jurons sonores qui n'avaient qu'un rapport extrêmement lointain avec le langage académique d'Alo ou

son illustre homonyme des *Mille et une nuits*, Shéhérazade écartait les badauds trop lents.

Je ressentais une allégresse assez désagréable, impression que j'avais déjà connue longtemps auparavant. Il me fallut un moment pour la mettre en rapport avec la proximité des esprits surchauffés de la rue.

Un bain de foule. Cela faisait une éternité que ça ne m'était pas arrivé.

## CHAPITRE IX

J'indiquai à Mohamed Kofi mon intention de nous rendre le plus tôt possible à Los Angeles. Là-bas, nous serions reçus par des hommes de la Howard-Cover. Et j'en saurais peut-être un peu plus sur ma situation.

La Panthère gara le glisseur dans le parking d'un hôtel, fait de la même pierre jaune d'aspect rugueux que les immeubles de la ville. Les angles du bâtiment avaient un arrondi maternel. Kofi nous laissa pour arranger le départ.

Alo eut un geste circulaire.

— Regardez les immeubles qui nous entourent. Ils représentent la réussite d'un compromis entre la tradition et la technologie. Les murs sont en sable compacté à huit mille bars, cimenté à l'albumine, aussi solide que du béton et entièrement naturel. La région a subi plusieurs tremblements de terre, or pas un de ces immeubles ne s'est effondré.

Les murs chaulés du hall de l'hôtel étaient en bois

ciré, gravé de motifs orientaux où le croissant dominait. Cela donnait l'impression de pénétrer dans un coffret à bijoux minutieusement sculpté. Alo se renorgea face à notre admiration.

— Nous encourageons l'artisanat d'art, déclara-t-il. Vous devez avoir vécu des heures pénibles, ne vous pressez pas de partir. Vous pouvez vous reposer. Il y a un bar, là derrière.

Il semblait disposé à faire oublier sa provocation de tout à l'heure. Je constatai avec étonnement que je n'étais pas fatigué, au contraire, comme si l'adrénaline avait lavé mes tissus de ses toxines. La douleur à mon épaule avait presque disparu. Je lançai un coup d'œil interrogateur à Annia, qui hocha la tête.

— Vous nous accompagnez au bar ?

Il nous précéda dans un vaste corridor lambrissé. Le bar était minuscule, on pouvait tout juste y tenir à trois. C'était, dit Alo, une façon d'éviter les beuveries. Un serveur morose lisait un journal bilingue. Le corps desséché, il portait une petite moustache. On ne servait qu'une bière très douce à deux degrés, seule dérogation à la loi sur l'alcool. Et, sur le mur derrière nous, peint en rouge, un distributeur gratuit de pilules de sobriété.

— Un verre d'eau pour la dame, dit le barman en détournant les yeux d'Annia comme d'un objet malpropre.

— De l'eau, ça ira, fit-elle, conciliante.

Alo sortit un billet de banque.

— C'est moi qui paye. Spiderman n'a pas de note, dans cet hôtel.

— Spiderman ? répéta Annia.

Je n'avais d'yeux que pour le rectangle de carton plastifié, aux bords cassés, censé représenter de l'argent. Une tête dans un ovale et un chiffre étaient imprimés dessus. Alo le déposa sur le comptoir verni. Je ne pus m'empêcher de le toucher, d'éprouver sa texture. Penser que ça pouvait être de la monnaie ! Ça n'avait pas l'air plus vrai qu'une plaque de casino.

Le barman me fixa d'un air mauvais. Gêné, je reposai le billet.

— Le gouverneur Mohamed Kofi. Tout le monde l'appelle Spiderman.

J'arrachai mon regard du comptoir – après tout, ce n'était qu'un bout de carton écorné. Spiderman... À bien y réfléchir, le sobriquet de Kofi se méritait amplement. Les membres grêles de l'officiel, plantés presque à angle droit sur un gros corps avachi, avaient quelque chose d'indéniablement arachnéen. De plus, il s'obstinait à porter sur son nez des lunettes noires sans montures, qui accentuaient l'effet.

— Où sont les Blancs, dans la Nouvelle-Afrique ? était en train de demander Annia.

Alo reposa son verre sur le comptoir un peu trop

sèchement.

— Il y a des Indiens, mais ils vivent à l'écart, sans se mêler à nous.

Il enchaîna rapidement sur un autre sujet, l'acclimatation de plantes africaines sur le sol américain. Je demandai jusqu'à quel point avait été poussé l'aménagement du territoire. Avaient-ils aussi importé des sauterelles et des araignées venimeuses ?

— Oui, bien entendu ! et même des micro-organismes spécifiques du sous-sol. Certaines variétés animales ont été modifiées pour supporter ce climat.

L'après-midi finissant rendait notre hôte plus bavard. Il s'intéressait à son colis humain.

— Que faisiez-vous au juste, dans la matrice ? Il court des légendes incroyables...

Annia aussi écoutait. Cela me donna envie de raconter.

— Mes potes et moi on faisait des raids. Ça remonte à une éternité, au moins six ans. Les transnationales ont toutes changé, aujourd'hui, les cadres aussi. À cause de nous, ou grâce à nous, c'est selon. Le but était de se faufiler entre les lignes de défenses informatiques, de piquer des données fondamentales. Puis de repartir en faisant le plus de dégât possible à l'aide de macrophages, ou – mieux – en lâchant des virus à incubation lente.

— Que se passait-il ensuite ?

Je me faisais l'impression d'un ancien combattant relatant ses campagnes, il n'y manquait plus que les trémolos de la nostalgie dans la voix. Mais ça pouvait paraître fou, en y repensant : on avait détenu le pouvoir, le vrai pouvoir, et, parce qu'on était des funambules sur les mailles du réseau, on l'avait laissé en pâture à des trous du cul comme Mourjan. Bon sang. On n'était pas des légendes, on était des tarés.

— Dès que les superstructures d'organisation de données craquaient, c'est toute la transnationale qui volait en éclats. Les entreprises-filles, en aval, n'avaient plus la possibilité matérielle ou légale d'obéir aux programmes directeurs. Tous les fonds se trouvaient bloqués, ou les banques de prêt s'évanouissaient purement et simplement. Dans la matrice, l'effondrement des plans de données était très spectaculaire. Beaucoup de pirates opéraient, à ce qu'ils prétendaient, par motivation esthétique.

Alo devait avoir reçu des consignes, car il ne demanda pas, au cours de la soirée, d'où venait Annia. Quelle était la position des mollahs au sujet des clones humains ? Il me semblait avoir entendu ça une fois aux infos. Ce n'était pas très réjouissant, mieux valait le laisser dans l'ignorance.

Le ragoût de poisson-chat de l'hôtel était excellent, quoique peu épicé. Les autres États des N.E.R. maintenaient un blocus commercial plus ou moins avoué

autour de la Nouvelle-Afrique, les herbes et les épices étaient excessivement difficiles à se procurer.

Kofi vint nous chercher alors qu'Annia finissait d'engloutir un makroud, une pâtisserie compacte à base de semoule qui évoquait irrésistiblement le matériau dont étaient faits les murs.

— Le véhicule est prêt, dit-il en s'inclinant très bas. (Il ressemblait bel et bien à une araignée.) La conductrice se tient à votre disposition.

Alo faisait aussi partie du voyage.

Le soleil déclinant teintait d'orange le sable compressé des immeubles. Le véhicule stationnait devant l'hôtel.

Un char d'assaut. Je remontai la fermeture éclair de mon blouson. Merde alors.

— Deux cents kilomètres à l'heure en vitesse de pointe, récitait Alo. Camouflage thermique... On sera invisibles aux infrarouges.

Je posai la main sur le blindage couleur de rocaïlle. Extérieurement, l'engin ressemblait peu à un char. Ou alors, une maquette de plastique mise au four, qui se serait affaissée en courbes molles. Au-dessus, un canon court et trapu sortait d'une tourelle plate comme une rondelle.

— Désolé, dit Spiderman. On ne bénéficie pas des moyens de la Laramco, de ce côté-ci de la frontière. Il va vous falloir voyager à la dure.

Il paraissait réellement désolé, surtout de se faire taper sur les doigts par les pontes de la Laramco. Annia me pressa l'épaule en signe d'assentiment.

— Ça ne nous dérange pas, répondis-je. Est-il équipé d'une sortie RÉZO ?

— La liaison mobile SPAAS par laser. Personne ne l'utilise. De plus, on m'a spécifié de ne pas vous laisser y accéder.

— Qu'a-t-on encore interdit, à mon sujet ?

Alo haussa les épaules :

— La drogue, sous n'importe quelle forme, à l'exception des relaxants standards.

J'eus un haussement de sourcils involontaire. Le besoin de dope n'avait pas titillé mon cerveau depuis le réveil de mon opération. Ils avaient dû me désintoxiquer durant ma convalescence, en inhibant des récepteurs synaptiques très localisés. C'était cela, les piqûres quotidiennes de l'infirmière asiatique ?

Le gouverneur Mohamed Kofi nous souhaita bonne chance en essayant de cacher son soulagement de nous voir partir, et je dus de nouveau serrer sa main grasse. Une porte s'escamota sur le côté. Alo m'invita à monter le premier, mais je laissai d'abord passer Annia. Je pris le tripode obstinément muet.

S'il n'avait rien d'anguleux vu de l'extérieur, l'habitacle, en revanche, correspondait bien à l'idée qu'on pouvait se faire d'un char : un fouillis de mem-

brures et d'angles métalliques qui vous couvraient de bleus en moins de cinq minutes, au plafond conçu pour se cogner la tête, et trop exigu pour allonger complètement les jambes. Le chargeur automatique d'obus de la tourelle occupait l'essentiel de l'espace. Un vague relent de transpiration imprégnait l'atmosphère confinée.

Shéhérazade était allongée sur le siège de pilotage. Elle portait un short de coton tigré, mais ses jambes disparaissaient sous un tableau de bord manuel. Sa tête dodelinait. Il me fallut une minute pour discerner, dans la faible luminosité du cockpit, une paire d'écouteurs sans fil enfoncés dans ses oreilles. Qu'est-ce qu'elle écoutait ? Sûrement une vieillerie du genre Bob Marley. Alo lui secoua l'épaule.

— Arrête ta musique, on part.

Elle se déboucha les oreilles, et je reconnus la stridence d'une guitare électrique. Du King Crimson. Une autre vieillerie.

— Eh, doucement, riposta-t-elle avec hargne. C'est pas une opération militaire. Pour ce voyage, je ne suis plus à tes ordres, okay ? Je dépends de Kofi. Occupe-toi de tes UAV.

Elle tourna la tête vers moi, et grimaça un sourire.

— On part quand vous voulez, monsieur Admony.

C'était autant à moi qu'à Alo qu'elle s'adressait. Voilà qui promettait pour le voyage.

Deux couchettes superposées nous étaient destinées, à Annia et à moi. Une fois qu'on fut installés, le char démarra. Un moniteur intégré au chargeur d'obus nous renvoyait une image périscopique de la sortie de la ville. Annia allongea la main pour régler l'amplification de lumière à mi-puissance. Les alentours défilaient à toute allure.

— On arrivera à l'aube, prévint Alo. On m'a autorisé à vous fournir des somnifères légers, et le voyage risque de ne pas être agréable. Vous avez une préférence ?

Je déclinai l'offre. Après une brève hésitation, Annia m'imita.

La nuit s'abattit sur la brousse. À l'intérieur, la température chuta de cinq degrés. Alo nous passa des couvertures de duvet puant le désinfectant, dans lesquelles on s'emmitoufla tant bien que mal. Le char fonctionnant avec des piles au plastique bourdonnait doucement à sa vitesse de croisière. La cabine n'était éclairée que par une loupiote et les diodes du tableau de bord. Il fallait éviter de coller son flanc à la paroi glacée. J'aurais voulu rejoindre Annia, au-dessus de moi, mais la couchette était trop étroite pour y tenir à deux.

Assis dos à la Panthère, Alo télépilotait trois UAV Fuji à l'aide d'une console portative posée sur ses genoux. Les drones ultralégers faisaient des ronds croi-

sés, comme des vautours bienveillants. Prêts à foncer sur n'importe quel intrus repéré par le radar du tank. Originellement, ces UAV servaient à l'épandage de fongicides sur les cultures. Très utilisés naguère en Virginie. Le lest consistait en une charge explosive. Ils pouvaient effectuer un bombardement, ou bien se crasher sur leurs cibles, à la façon des kamikazes. Alo avoua préférer cette tactique.

Côté ambiance, ça ne s'arrangeait pas. La Panthère n'arrêtait pas provoquer l'officier, qui ne demandait qu'à en découdre. D'après ce qu'ils donnaient à entendre, ils ne devaient pas en être à leur première altercation. Ils continuèrent à s'engueuler crescendo, puis Alo, sans doute à bout d'arguments, se mit à l'insulter.

— Les Panthères sont des putains mal baisées ! Et toi, une vie ne suffirait pas à te remplir de foutre !

Shéhérazade émit un rire aigu.

— La tienne, sûrement pas ! Le jour où je voudrai être mal baisée, je ferai appel à toi. Même le Blanc là-dedrière en a une plus grosse !

Malgré moi, je me dressai sur les coudes. Le bruit de mon crâne qui heurta la paroi incurvée opéra comme un coup de gong annonçant la fin d'une reprise de boxe.

Il se mit à pleuvoir.

Un silence morose plana dans l'habitacle. Pendant

une heure, j'essayai de trouver le sommeil. Annia se retournait fréquemment sur sa couchette. Elle n'y parvenait pas non plus. Malgré la couverture, il gelait, et la chaleur animale n'arrivait pas à compenser.

— Il n'y a pas de chauffage, à bord ? finis-je par demander.

La Panthère secoua la tête sans se retourner.

— On doit rester le plus froid possible. Vous feriez mieux de prendre votre mal en patience.

Le temps passa, engourdissant. Une colère mêlée d'impuissance grandit en moi.

— Un tank comme celui-ci doit avoir une boîte à outils, lançai-je soudain dans la pénombre. Un truc pour les soudures.

Ma voix fit sursauter Alo, qui surveillait, à demi-conscient, les courbes d'évolution des UAV sur son écran. Il hochait la tête, les yeux papillotants.

— Arrêtez-vous, fis-je. J'en prends la responsabilité. Au fait, il pleut toujours ?

Je dus promettre de signer un papier avant que la Panthère accepte d'immobiliser le véhicule. Alo déploya ses jambes et descendit pour aller prendre un chalumeau. Il régla le taux de dispersion au maximum, et passa la flamme sur les parois extérieures du tank. Au bout d'un quart d'heure, une douce chaleur émanait de celles-ci.

— Au diable la signature thermique, dis-je alors

que le tank repartait. Si on doit mourir, ce ne sera pas de froid.

\* \* \*

Au milieu de la nuit, un accès de bâillements distendit la bouche de l'officier. Ses yeux, à la lueur du moniteur de veille, brillaient de larmes de fatigue. Je lui proposai de prendre le relais, pour une heure.

— Vous ne dormez pas ? demanda-t-il, son étonnement étouffé par un bâillement.

— Manifestement non... C'est marrant.

— Quoi donc ?

— Le tripode. Est-ce que la voix d'une EVAR peut vous manquer à ce point ? Le type qui m'attend au bout de la route, je ne l'ai jamais vu, pourtant j'ai l'impression de le connaître depuis longtemps. Je me dis que je vais sûrement être déçu. Vous savez, vous, pourquoi le tripode reste muet ?

Il se frotta un œil las.

— Clause juridique. La loi coranique interdit l'usage de machines parlantes.

Tiens, c'était vrai. Ni l'hovercraft ni le tank n'étaient équipés d'EVAR. J'aurais dû trouver ça curieux.

— J'accepte votre proposition, dit-il enfin. Je suis comme le tank, je marche au radar. Vous me remplacez une heure, pas plus. D'accord ?

— La proposition n’a rien d’officiel, ajoutai-je.

Je me levai, constatant avec une sorte de chaleur que la poitrine d’Annia se soulevait avec régularité. Elle dormait.

Il fallut faire un peu d’acrobatie pour échanger nos places. La Panthère avait chaussé des lunettes amplificatrices dont les fibres optiques reliées au tableau de bord semblaient saillir directement de ses orbites. Elle ne pouvait nous voir. De gros écouteurs enveloppants murmuraient des choses à ses oreilles.

La console prenait en charge la trajectoire des UAV à l’aide d’un logiciel très simple ; un moyen de prévenir plus facilement un piratage. Alo se tourna vers la paroi. C’était précisément ce que j’attendais.

J’entrai par le clavier dans le système opérateur du portable, et le programmai pour qu’il m’alarme si les UAV descendaient en dessous d’une altitude critique. C’était la manœuvre la plus hasardeuse, car les touches fatiguées, en crissant, risquaient de réveiller Alo. Celui-ci grogna, mais ne se retourna pas. Je chassai progressivement l’air de mes poumons. À présent, le plus facile.

Scotché à la paroi, un câble blindé Tendo comme on n’en faisait plus. J’essayai le jack sur la manche de ma chemise et l’introduisis dans la broche de ma nuque. Trois secondes, le temps que la connexion sensorielle s’établisse avec l’un des relais SPAAS.

La matrice m'avalala.

\* \* \*

Cette fois, c'était une prairie, au bas de la villa à la chute d'eau de Considérant. Cette dernière était dévastée, toutes ses vitres avaient été brisées. L'une des terrasses était tombée dans la cascade, éclatant en gros blocs qui détournaient une partie de l'eau. Celle-ci s'en était allée former un petit étang en contrebas.

Je levai les yeux. Au fond du ciel encombré de nuages, voltigeaient des lucioles lumineuses sur la trame palpitante du RÉZO.

— Bonjour, dit l'analogue Devin Destrééz. Il y a longtemps que ne t'avais vu.

— Cela remonte à hier.

— Mon temps n'est pas le tien. Aurais-tu déjà oublié notre conversation ?

Elle avait conservé la même forme que la dernière fois, mais ses vêtements étaient différents. Un épais manteau, de la texture du cuir, la couvrait. Un blouson Hassten. C'était probablement dans cette tenue qu'elle avait été tuée. Peut-être l'avait-elle mise en hommage à son assassin, Fargo. Elle devait savoir qu'il était mort.

J'eus un mouvement en direction de la villa.

— Est-ce une représentation de la réalité actuelle ?  
Ce sont les hommes du commando qui ont fait ça ?

— C'est là qu'ils t'ont cherché en premier. Mais vous avez réussi à vous enfuir. Vous avez eu beaucoup de chance.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Je préfère croire que c'est mon talent qui est en cause. Je n'ai pas oublié notre conversation, c'est pour ça que je suis ici. Annia m'a arraché à trois ans passés entre parenthèses. Et maintenant que je tiens plus à ma peau et à celle d'Annia que je n'ai jamais tenu à la mienne... Que faire ? Des deux côtés je suis coincé.

Elle me regarda d'un air indifférent, comme si ce que je venais de dire ne l'intéressait pas. Dans le ciel, des nuages s'accumulaient, noirs, menaçants.

— L'immortalité, Victor. Pas un putain de compte anonyme dans une quelconque banque offshore. Ouvre les yeux ! Ce que la Laramco t'offre ne vaut pas un euro face à ce que nous te proposons – de plonger tes racines une bonne fois pour toutes dans la divinité.

Elle s'approcha de moi. Elle n'avait pas amélioré son aspect, respectant celui qu'elle avait abandonné dans le monde physique.

— J'aime une femme, dis-je. Mais tu n'es certainement pas en mesure de le comprendre. Tu es morte trop jeune, et toi-même, tu ne devais pas t'aimer beaucoup. La Laramco m'a offert une nouvelle vie.

L'analogie de Devin se dématérialisa, pour se condenser à nouveau dans mon dos, m'obligeant à me retourner vers la villa. Il n'en restait plus que des ruines érodées.

— La Laramco ne t'a donné qu'une seule vie, tandis que nous, nous t'en offrons une infinité. Je te connais, Victor, à travers les innombrables traces informatiques que tu as laissées derrière toi. Je sais que tu ne refuseras pas l'immortalité. C'est inscrit dans ta personnalité. Aussi certain que tu es un athée dans l'âme.

Son ton laissait percer de la commisération. J'eus soudain envie qu'elle soit réelle, pour l'empoigner et la broyer entre mes bras.

— Mais, bordel ! Puisque tu es si sûre que je vais signer ta saloperie de contrat, pourquoi est-ce que tu me demandes mon avis ?

— Quel effet cela fait-il d'être mort ?

— Quel rapport avec...

— Y as-tu réfléchi ? Qu'est-ce qu'on éprouve en mourant ? Moi-même, je ne le sais pas, le transfère a eu lieu avant. T'est-il arrivé de lire les témoignages délirants de ceux qui en reviennent ?

Un souvenir me revint. Un jour, Ann avait pris mon visage décharné entre ses mains :

— *Ton visage signe une personne profondément honnête, tu te dévoiles tel que tu seras après ta*

*mort !*

Elle avait éclaté de rire, mais je n'étais pas arrivé à l'imiter. Sa plaisanterie m'avait ému plus que de raison. Un trouble identique me saisit en cet instant.

— Une dernière question. J'aimerais savoir si risquer la destruction du RÉZO en activant l'implant-Zéro te pose un cas de conscience. Tu sais quelle importance il revêt pour l'humanité. Au sein de la matrice, les différences sociales et raciales sont abolies. D'une certaine façon, tu es un enfant du RÉZO.

Je voyais à quoi elle faisait allusion. Un enfant ingrat...

— Le RÉZO m'a rendu riche, c'est exact. Mais je ne me sens aucune dette envers lui. Ce n'est qu'un moyen de visualiser des masses de données, rien de plus. Ça n'est pas vivant. Une abstraction pure, comme les religions. On ne contracte pas de dette envers une abstraction.

— Tandis qu'Annia est vivante. J'oubliais que tu détestes les religions.

— Je ne tiens pas à engager encore une fois un débat philosophique. À ma manière, je suis un homme de guerre, les considérations métaphysiques me passent au-dessus de la tête. Toutefois... les gens de la Laramco m'ont dit que le RÉZO a fait éclater le cadre de la vie humaine, et que l'implant que je porte constituera peut-être une nouvelle phase du *genus homo*.

Pour la première fois depuis le début de notre entretien, l'analogie eut une seconde d'hésitation.

— Tout le monde semble avoir une peur bleue du Zéro, conclus-je. Cela m'inciterait à n'écouter personne.

Le décor commençait à se déliter. Sous mes pas, l'herbe s'était fondue en un tapis de gymnastique vert, gondolé.

— Nous t'offrons deux noms, dit Devin. CRAIG Industries. Et Kail.

*Kail ?*

Elle s'évanouit. Je ne fis rien pour la retenir.

## CHAPITRE X

La redescente fut pénible. Je débranchai le câble avec l'impression de m'arracher une partie du cerveau. Ces interfaces militaires obsolètes étaient vraiment foireuses. Un bras musclé saisit le câble par-dessus mon épaule, et le rescotcha à la paroi.

— On ne peut pas vous faire confiance, gronda Alo. Je vais être engueulé en haut lieu, pour ne pas avoir inséré de scellé dans votre broche.

Je passai une main fatiguée sur ma nuque. Mon dos, trop longtemps appuyé sur le dossier dur, était endolori.

— Je n'ai rien promis. Trop de monde me fait confiance en même temps, voilà le drame. Ne vous en faites pas, personne n'aura connaissance de ma petite incursion dans le RÉZO.

— Petite incursion, vous dites ? Il sera bientôt l'aube.

— Hein ?

Ma tête pivota vers le moniteur du chargeur

d'obus. L'image trop pâle indiquait que la luminosité extérieure avait augmenté. Sur la couchette supérieure, Annia ébouriffait ses cheveux. Shéhérazade enleva les gros écouteurs de ses oreilles.

— Le canyon est en vue. Fais atterrir les UAV.

— Merci, je sais, répondit Alo sèchement.

Obéir à une femme ne l'enchantait pas. Il tripota son clavier, ponctuant ses entrées de « Shit ! » retentissants. Manifestement, il n'appréciait pas mon intrusion dans le système de guidage. Il ne me demanda aucune aide.

Le tank eut un à-coup.

— Terminus, jeta la Panthère en pressant un bouton. On est en avance, mais les autres ne vont pas tarder, c'est l'affaire de cinq minutes.

Le bouton s'alluma, et un carré de lumière blafarde béa dans la pénombre du véhicule. Alo reposa la console. Il gagna, plié en deux, l'ouverture. Je lançai : « Salut ! » à la Panthère, qui ne daigna pas répondre, et sortis à la suite d'Annia. Le raclement léger des pattes du tripode nous suivait.

L'air frais parvint à me faire oublier mon mal de crâne. Le pilote du tank resterait toujours, dans ma tête, un personnage à peine ébauché.

\* \* \*

Sous nos semelles, un désert de cailloux rougeâ-

tres. Du givre reposait dans les creux. Nos respirations généraient des nuages de buée.

— On se croirait sur la planète Mars, dit Annia en se frictionnant les bras.

— C'est là que les astronautes venaient s'entraîner dans le temps, commenta Alo. Il doit y avoir un mémorial quelque part dans cette étendue.

Moi aussi je me rappelai les images d'archives délavées. Régulièrement, le monument commémoratif était bombé de graffitis d'intégristes chrétiens qui considéraient les voyages spatiaux comme une vaste fumisterie. Alo agita l'index vers le soleil.

— Les UAV sont par là. À deux cents mètres.

Le globe de feu se levait sur l'horizon, énorme, rendu tremblotant par l'eau condensée sur les pierres, que ses premiers rayons obliques vaporisaient. Je me pris à regretter le duvet à l'odeur acide de désinfectant laissé dans le tank.

— Oh ! s'exclama Annia en reculant d'un pas. Le canyon, là !

Il était là, à cinq pas de nous, et on ne l'avait pas remarqué. Je m'approchai, pas trop près – le vertige. Un dénivelé abrupt d'une cinquantaine de mètres (difficile d'être sûr, le soleil trop bas n'éclairait pas le fond) finissait sur un ravin large de dix. J'avais pris ça pour un effet de dune.

Quelque chose me chiffonnait. Comment allions-

nous traverser la faille ?

Alo s'approcha d'un des appareils, fit courir une main prudente sur l'empennage. J'avais la réponse sous les yeux.

— Vous m'aidez ? demanda-t-il. Il faut retirer les boîtes d'explosifs. N'ayez aucune inquiétude, elles sont totalement inertes.

Les UAV étaient des membranes noires, aussi évanescentes et fragiles que des ailes de libellule, tendues sur des tringles en nanotubes de carbone. Le sigle STOL/FUJI était imprimé sur la nacelle. Et j'allais voler avec ça.

Un faible bruit de moteur nous fit tourner la tête dans la direction du canyon.

L'officier devina mon trouble. Il sortit une gourde thermos de son blouson.

— De la tequila importée du Mexique, dit-il à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu par la Panthère. Je donnerais cher pour boire un verre de vodka, mais la détention d'une bouteille peut valoir dix ans de prison.

Il dévissa le bouchon, qui faisait office de godet. Je n'eus pas le courage de refuser, mais mes mains tremblaient au point d'en renverser la moitié.

— Le vertige, mentis-je.

— Vous n'aurez pas à piloter, je vous guiderai depuis le sol. Il vous suffira de vous laisser transporter.

La commande à distance, c'était précisément ça qui me flanquait la frousse. Pendant la guerre entre transnationales, un service de renseignement nous avait prévenus qu'un raid contre nos installations de piratage en Espagne allait avoir lieu. Notre informateur nous avait même livré l'heure et les modalités. On avait planqué des brouilleurs de radiocommandes dans un col des Pyrénées, sur un périmètre dont nous avions les coordonnées. À l'heure dite, trente ULM biplaces avaient été envoyés au tapis. Le commando venait de France : quarante bio-informaticiens militaires, et des soldats qui les radioguidaient sur ondes courtes. Aucun survivant. Par chance, je n'avais pas eu à aller récupérer les corps, écrasés comme des mouches sur les flancs de la montagne.

Alo retira les containers explosifs, les désamorça et les embarqua dans le tank. Rigide, je me laissai fixer sur un des ultralégers. Puis il s'occupa d'Annia. L'officier passa plus de temps sur le tripode, trop petit pour le harnachement. Il dut se résoudre à courir au tank et ramener un tendeur, qu'il enroula plusieurs fois autour du corps ovoïde.

Il revint vers moi, et fit pivoter les roues lenticulaires de mon appareil vers l'abîme, dans l'alignement des deux autres.

— Il n'est pas trop près du canyon ? m'angoissai-je. Et s'il pique une tête ?

Alo me rendit un large sourire.

— Ces trucs sont conçus pour atterrir et décoller en terrain non préparé. De toute façon, il faudra bien qu'ils s'arrachent, non ?

Je n'appréciai pas des masses son humour, ayant trop à faire pour garder mes tripes à l'endroit. Il me tapota l'épaule.

— Ne vous inquiétez pas, on s'occupe de tout. Le vol ne durera pas plus de quinze secondes, le temps de survoler le canyon. Votre amie est plus sereine que vous, elle sait qu'Allah veille sur vous.

C'était une formule d'adieu. Il retourna en courant au tank et se glissa dans le sas. Une brise froide couvrit ma peau de chair de poule. Je zippai mon blouson à fond.

— Qu'est-ce qui vous fait si peur, monsieur Admony ? prononça une EVAR, quelque part derrière moi.

Tiens, le tripode.

— Vous parlez à nouveau ? Nous n'avons pas passé la frontière.

— Juridiquement, nous sommes à cheval dessus. Mais ça n'a pas d'importance, puisque l'officier néo-africain ne peut plus nous entendre.

Le moteur à céramique vibra dans mes reins. Les trois ultralégers se mirent à rouler de conserve, de plus en plus vite. Je perçus, sous forme de gargouil-

lis, la trouille dégrader l'alcool en mal au ventre.

Le dernier mot prononcé par A. Devin Destréez tournait dans mon esprit. Kaïl. Je connaissais ce gars, il habitait Los Angeles. Il fallait que je le contacte.

Puis, d'un seul coup, je décollai.

\* \* \*

Los Angeles n'avait plus grand-chose de l'orgueilleuse mégapole qu'elle avait été, même si elle faisait toujours fantasmer les producteurs d'IST. Un séisme dévastateur et les pillages de la Guerre de la Faim l'avaient réduite à un amas de ruines et de vieilles bicoques insalubres. La plupart des buildings debout avaient moins de vingt ans. Ils se serraient frileusement autour de l'ancien terminal d'aéroport géant. Pour l'essentiel des sièges sociaux et des bureaux, qui fonctionnaient en circuit fermé pour l'air et l'eau. À leur pied grouillait une faune dépenaillée qui n'avait rien à voir avec les bureaucrates, lesquels ne regardaient jamais la ville qu'en vue plongeante, à travers un rempart de verre fumé à l'épreuve des balles.

Une fois arrivés de l'autre côté de la faille, un glisseur bâché nous avait réceptionnés, pour nous emmener jusqu'à une piste d'envol démontable, où un supersonique n'attendait que nous pour prendre l'air.

Il volait bas. Durant le trajet, je demandai au

tripode des renseignements sur CRAIG Industries.

— Où avez-vous entendu ce nom ?

— Un revenant me l'a donné... Vous le connaissez peut-être. Son nom est Devin Destréez.

J'ignore quel effet ce nom produisit sur Benedict Howard. Sans doute considérable, mais le tripode répondit comme à son habitude d'une voix neutre.

— N'escomptez pas de moi des éclaircissements. Mais je peux vous donner l'historique officiel de la CRAIG. Si ça vous intéresse.

Je haussai les épaules.

— Comme vous voudrez.

Le récit qu'il me fit se révéla sinon instructif, du moins curieux. CRAIG Industries avait commencé petit. Elle était née d'un combinat chimio-pharmaceutique faisant de la synthèse organique fine. Elle vivait sur une campagne effectuée quinze ans plus tôt : des micro-robots pas plus gros que le doigt avaient été lâchés par centaines de milliers au-dessus des jungles du monde entier. Ils avaient pour fonction de récolter et expertiser des échantillons de plantes inconnues, pour en tirer le potentiel pharmacologique. CRAIG Industries avait breveté plus de vingt mille substances.

Seulement, elle dépendait d'un consortium aérospatial, la Nasda-Gruman, en ce qui concernait les produits nécessitant d'être développés en apesanteur.

La firme américano-japonaise grevait cinquante pour cent du chiffre d'affaire du combinat. La firme avait d'autres ambitions. Mais s'agrandir signifiait s'affranchir du joug de son pourvoyeur spatial. Ses dirigeants avaient alors eu un coup de génie. Première phase : ils rachetèrent au rabais cinq fuselages de Boeings stratosphériques démodés, qu'ils sortirent de leurs docks poussiéreux, renforcèrent et attelèrent à d'énormes pousseurs à ergols chinois. Lesquels les hissèrent sur une orbite économique de quatre cents kilomètres.

Sur les cinq carlingues de Boeings transformées, trois résistèrent à la poussée des boosters, les autres se désintégrèrent dans la haute atmosphère. C'était une de plus que ce qui avait été prévu par les programmes de logistique au sol reliés aux pilotes automatiques des Boeings.

Deuxième phase. La CRAIG passa un contrat avec le module orbital scientifique russo-indien à demi désaffecté *Sofora 4*, afin d'aménager les trois nouvelles stations répertoriées en usines automatiques. Le contrat fut honoré en un temps record – moins de six mois – à partir d'éléments modulaires récupérés sur *Freedom* ainsi que de vieux réservoirs de navettes *Hope* satellisés et transformés en caissons d'expérimentation. Trois semaines après la première livraison de médicaments par planeur *Molnyia*, la Nasda-

Gruman faisait faillite.

Depuis, la CRAIG n'avait cessé de grandir. Son industrie originelle ne représentait plus aujourd'hui que deux et demi pour cent de son chiffre d'affaire annuel. Elle était leader dans la fabrication de supraconducteurs à température ambiante, de boîtes quantiques et autres femtocomposants. Elle entretenait de puissantes relations de clans, qui lui permettaient de former des trusts souterrains destinés à éliminer la concurrence. Un parcours sans faute.

Puis, des économistes s'aperçurent à partir de recoupements que vingt pour cent de ses bénéfices annuels disparaissaient dans un projet ultrasecret. Les IA les plus évoluées du marché étaient louées pour des durées-RÉZO astronomiques ; les contrats spécifiaient de vider la mémoire courante des IA après usage, une opération extrêmement onéreuse. La CRAIG payait.

Et puis, le projet disparut soudainement des rapports confidentiels. Ce qui signifiait qu'il avait abouti. Deux mois plus tard, Devin Destréez trouva officiellement la mort dans un attentat nationaliste contre la Flèche Wright-Guofeng à Veracruz, Amérique du Sud. La relation était facile à établir entre les deux affaires. Pour moi, du moins.

— Attachez vos ceintures, annonça la voix synthétique du pilote. La température extérieure est de

vingt-deux degrés. Il est quatorze heures.

\* \* \*

La tour Bernstoff avait poussé plus haut que ses congénères. Au sommet, une projection holographique géante pivotait avec majesté :

*Howard-Cover*  
*Une Famille à Travers le Monde*

Les deux lettres H et C en caractères gothiques tournaient en sens inverse, s'entrelaçant à chaque demi-tour sur un lièvre stylisé. L'hélijet venu nous chercher à l'aéroport se posa sous l'holo battu par les vents. Des flics en tenues pare-balles articulées, armés de fusils tarabiscotés reliés à leur fiche neurale, gardaient la terrasse. Los Angeles demeurait fidèle à sa réputation d'insécurité endémique.

Annia se pressa contre moi. Elle frissonnait. À Considérant, elle m'avait confié qu'on l'avait déjà introduite dans cet endroit. Je la pris par les épaules.

— Ça ira ?

— Je crois. On appelle le siège Howard-Cover la Tour Creuse, me souffla-t-elle en se dégageant avec une grimace d'excuse. Tu vas vite comprendre pourquoi.

Son ton ne reflétait pas de la frayeur, plutôt de l'intimidation. Un liftier élégant, visage carré, holster

bosselant ostensiblement son aisselle gauche, nous attendait près d'un ascenseur tout en chrome. Il me tendit un scanner digital.

— Veuillez poser votre pouce, s'il vous plaît.

Un marquage ADN codé sur cent bases, afin que la sécurité de la Tour puisse me localiser à tout instant. Coup d'œil en arrière, vers l'hélicoptère. Le tripode était resté dans l'habitacle. J'esquissai un mouvement, aussitôt avorté. C'était idiot... J'avais failli lui demander de nous accompagner. Comme s'il s'agissait d'un être autonome, ou du moins différencié de Benedict Howard. Alors qu'il ne s'agissait que d'une extension de celui-ci. Une parmi d'autres.

Les portes rutilantes se refermèrent, nous emportant dans les profondeurs.

La Tour Creuse portait bien son surnom. Elle s'édifiait comme un puits vertical de cent cinquante mètres de profondeur, la surface intérieure parcourue d'ascenseurs chromés et percée de grandes baies vitrées. Je n'avais jamais rien vu de semblable ailleurs. Tandis que nous nous enfoncions au sein de cette architecture étrange, mon esprit ne cessait de revenir à ces antiques films de science-fiction où abondaient les décors de ce genre, qui sentaient la maquette à deux années-lumière. Ce gigantisme avait quelque chose de toc.

La cabine ralentit, et les étages cessèrent de défi-

ler.

— Monsieur Howard vous attend, nous informa le liftier d'une voix aussi huilée que les portes coulissantes.

Celles-ci se refermèrent sur nos talons.

La salle qui abritait Benedict Howard s'étagait sur plusieurs niveaux. Aussi vaste que l'intérieur d'une cathédrale. D'immenses vitraux dépeignant des fresques compliquées filtraient la lumière qui baignait les lieux. À y regarder de plus près, il ne s'agissait pas de fresques saintes, mais de scènes orgiaques minutieusement ciselées. De grandes plaques de liège recouvraient les murs. À la place de l'autel se trouvait une machinerie compliquée, d'où s'échappaient de fines canalisations qui montaient jusqu'au plafond.

Benedict Howard, magnat de la finance, nous regardait à travers la vitre d'un aquarium rempli d'un liquide séreux. Ses yeux étaient artificiels. Son corps immortel, immergé dans mille litres de sérum physiologique, n'avait plus grand-chose d'humanoïde. Il évoquait plutôt un écorché de cétacé. Des tubes de toutes les couleurs reliés à des pompes emprisonnaient la prolifération des chairs dans un réseau veineux tire-bouchonné. Difficile de s'apercevoir au premier abord que cette chose avait été un être humain.

Il n'avait d'ailleurs jamais eu cette réputation.

— Écartez-vous ! couina une araignée qui filait entre mes jambes.

Je fis un saut convulsif de côté. Annia, elle, ne bougeait pas. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, comme si elle avait froid. Mes yeux remontèrent la trajectoire de l'insecte de métal, fouillis de pattes, d'antennes et de pinces souillées de terre. Il zigzaguait entre des jardins et des forêts lilliputiens. Le sol grouillait de bestioles affairées, dont pas une ne ressemblait à l'autre. Certaines avaient la carapace incrustée de fibres optiques, qui les transformaient en bijoux scintillants.

Une voix s'éleva dans la cathédrale.

— Bienvenue chez moi, monsieur Admony. Vous aimez la décoration ? Je contrôle tous ces drones par RÉZO interposé. L'art floral est ma passion. L'ikebana requiert des soins attentionnés, c'est pourquoi les visiteurs sont rares.

— Vous avez la réputation de vous donner les moyens de vos passions... J'aurais une ou deux questions à vous poser. Vous permettez ?

Mes manières de pirate semblaient l'amuser.

— Faites.

Sans égard pour le petit peuple de robots, j'avancai au milieu de carrés de fleurs et d'arbres en réduction, d'une extrême complexité. Mes semelles crissaient

sur des particules de terre éparpillées. L'atmosphère humide imprégnait continûment mes sinus, me forçant à renifler à intervalles réguliers.

— Pas de manipulations génétiques ici, commenta Benedict Howard. En dehors de moi, naturellement. Toutes ces plantes, les kerrias, les cotonéasters, les roses noires, sont des souches authentiques. Pas comme en Nouvelle-Afrique.

Je repérai la tête dans l'amas de chairs flottant au sein du fluide nourricier. Par une des sutures du crâne saillait une broche isolée par une ventouse transparente, d'où émergeait une tresse de fibres optiques assurant les connexions-système. Parmi celles-ci, une liaison RÉZO très haut débit.

À Considérant, Annia m'avait un peu parlé d'Howard. Né à la fin du vingtième siècle. Une relique de l'ancien millénaire. Il était passé maître dans l'ikebana, mais il n'était pas japonais. Il avait été élevé à Hong Kong, par un couple d'actionnaires chinois amis de la famille. Ce qui devait expliquer le lièvre sur le logo Howard-Cover. L'immortalité dans la mythologie chinoise, m'avait dit Annia. Benedict Howard n'avait pas eu besoin des IA pour satisfaire son désir d'immortalité. Il se l'était payée. Cette immortalité-là le privait tout de même de certains plaisirs liés au corps, mais la conscience subsistait. Et il y avait l'IST... mais l'IST n'était pas davantage la réalité

qu'un analogue n'était une personne... du moins, telle était ma conviction.

— J'aimerais savoir ce qui lie les militaires de la Nouvelle-Afrique à la Laramco... Pure curiosité.

La voix reconstituée émit un soupir d'agacement.

— Ce ne sont pas mes affaires, monsieur Admony. Mais ce n'est un secret pour personne. Certains articles constitutionnels de la Nouvelle-Afrique, notamment en matière économique, sont garantis par une filiale de services de la Laramco.

Je ne voyais pas très bien ce qui reliait l'armée d'un pays et les juridictions commerciales, mais je fis comme si j'avais compris. Après tout la réponse, comme la question, n'avait pas d'importance.

— Vous avez les moyens de changer complètement de corps, fis-je observer. Cela m'étonne. Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait cloner, puis transplanter votre cerveau ?

Howard produisit un bruit qui pouvait passer pour un applaudissement.

— Bien raisonné. Annia sait pourquoi, elle. Le clonage la concerne de près.

La jeune femme hochait la tête.

— Des tests sont en cours, fit-elle d'une voix neutre, mais l'état du cerveau de monsieur Howard pose des difficultés pratiques. Le choc du transfert le tuerait.

— Tout à fait exact, renchérit l'intéressé. En attendant, je jardine. Ce qui me plaît dans l'ikebana, c'est qu'il a pour but de transcender la nature. Alors que les jardins anglais cherchent à l'imiter, et les français à la dominer.

Ce vieux fou me donnait plutôt l'impression de tricher avec les lois naturelles en brisant son propre cycle de vie. Je me demandais s'il se doutait qu'il n'était pas le centre de l'univers, ni son unique conscience, mais une simple personne comme tous les autres. Ses yeux synthétiques captèrent ma moue de scepticisme, car il ajouta :

— L'être humain vit déjà trois fois trop longtemps par rapport à sa population, tous les prévisionnistes le clament. Les humanistes crieraient au monstre si j'affirmais tout haut que je souhaite un abaissement de l'espérance de vie. La longévité est une calamité sociale, elle est aussi une abomination écologique... mais l'homme lui-même en est une. Nous sommes coupés de la nature depuis des âges si reculés que le RÉZO est peut-être une tentative de créer une seconde nature, plus conforme à notre pensée dénaturée : le biotope de notre cerveau.

Un processus naturel en somme. Était-ce pour cela que la Howard-Cover s'était associée au projet Zéro : pour injecter la notion d'évolution dans cette nature parallèle ? Quand on est immortel, il devient conce-

vable d'entreprendre ce genre de plan à long terme, d'envisager le RÉZO dans sa continuité temporelle. Et par conséquent, de le maîtriser.

Je commençais à mieux comprendre les enjeux. Ils allaient plus loin que l'économie.

Benedict Howard attendait la question subsidiaire. J'expliquai donc ce qui m'amenait ici.

— Vous voulez savoir les camps en présence ? fit-il. Le cartel formé par nous, la Tricontinentale, et la Laramco d'un côté. De l'autre, CRAIG Industries. Plus gros que nous trois réunis.

La Tricontinentale... Un truc énorme déjà, qui avait sa place parmi les mégapoles de grande envergure du RÉZO. La chose dans l'aquarium n'avait pas connaissance de la troisième force : celle des IA sauvages. Ou bien elle me la cachait. Je décidai de taire le nom que m'avait fourni Devin Destrééz : Kaïl. Un nom que j'avais connu, autrefois. Peut-être qu'il habitait toujours L.A.

— Fargo travaillait pour la Tricontinentale, fis-je à mi-voix.

Benedict Howard était surpris que le mercenaire se soit fait tuer.

— La Tricontinentale va être embêtée. Ils avaient obtenu ce génétisé à prix d'or. Était-ce des balles explosives ?

— Pardon ?

— Les projectiles qui l’ont fauché. Explosifs ?  
Fleurs de sang, corolles veinant le marbre...

— Je ne crois pas.

— Alors, il n’est peut-être pas mort. On ne tardera pas à le savoir, de toute façon.

Je n’y avais pas réfléchi. Cela en valait-il la peine, du reste ?

— Mais parlons de vous. Et de cette Devin Destrééz. J’aime les histoires de fantômes.

À quelques pas, un scarabée à carapace incrustée rétracta subitement ses pattes. Celles-ci réapparurent au bout d’une seconde. Les points lumineux de la carapace formèrent les lettres : P A R T E Z, tandis que l’insecte se rendait jusqu’à un épicéa en arbuste.

D’un coup de mandibules, il le trancha au pied.

## CHAPITRE XI

— Monsieur Howard, vous vous sentez bien ?

À mes pieds, le scarabée déchiquetait consciencieusement l'arbuste. Aucune réponse ne me parvint. Tous les drones semblaient pris de folie. Les plus agiles grimpèrent le long de la vitre, s'accrochèrent aux tuyaux colorés plongeant dans le bac où flottait le corps immobile. Les tubes lacérés laissèrent goutter leurs fluides dans la cuve, le tintant d'ambre. Il n'y avait rien à faire.

Dans la masse de chair un membre atrophié battait, spasmodique. Les haut-parleurs de la salle crachotèrent :

— Non, pas ça ! Admony, le code est Zaitsu...  
N'approchez paahhh...

Le code ? Je m'avançai.

— Le code de quoi ? Il permet d'accéder au Zéro ?  
criai-je dans la haute salle. Mais comment ? Il faut que je sache où entrer le code...

Mes paroles me furent renvoyées en écho par les

murs du fond. Je fus réduit à assister, impuissant, à l'agonie du vieillard qui se croyait immortel. Les deux gardes de la Sécurité qui surgirent changèrent de couleur à la vue du spectacle.

— Il faut partir, souffla Annia en me tirant par la manche. Partir tout de suite.

Les gardes levèrent leurs armes, pas très fermes.

— Vous, vous n'allez nulle part ! Vous restez ici, le temps qu'on...

Le sol grouilla, puis des dizaines de robots leur sautèrent dessus, agrippèrent leurs pantalons, se forèrent un passage à l'aide de leurs pinces acérées. En quelques secondes, un brouillard de sang occulta le ballet de lames scintillantes.

L'ascenseur s'ouvrit derrière nous. On s'y engouffra sans plus attendre. Je jetai un dernier coup d'œil à Benedict Howard. Seul indice qu'il était mort, le membre tronqué avait cessé de s'agiter.

— Qui a fait ça ? demanda Annia d'une voix dépourvue d'intonation.

Je n'eus aucune envie de lui demander dans quel état d'esprit elle se trouvait. Son concepteur venait de se faire assassiner sous ses yeux. Mais peut-être le haïssait-elle pour l'avoir utilisée comme un outil. J'appuyai sur le bouton du rez-de-chaussée.

— Des futés sans scrupules. La CRAIG, je parie. Ils n'ont pas hésité à provoquer une catastrophe aé-

rienne pour se débarrasser de moi.

— Les robots d'Howard. Ils auraient pu nous tuer.

— Preuve qu'ils me veulent vivant. Et libre.

La Tour Creuse était gagnée par la panique. Les autres ascenseurs ne fonctionnaient plus, isolant les niveaux les uns des autres. Des centaines de paires d'yeux suivaient notre descente à travers les baies vitrées donnant sur le puits central. Ces gens savaient-ils que leur patron était mort ? C'était peu probable.

Le cylindre chromé stoppa. Dans le hall d'entrée, personne ne s'était encore aperçu de rien. Les communications avec les étages devaient avoir été détournées. Nous franchîmes d'un pas tranquille la rangée de portes à tambour qui ventilait le hall, une seconde avant que des sirènes ne se mettent à hurler et que ne se bloquent toutes les sorties.

\* \* \*

Un banal annuaire de cabine visiophonique nous donna l'adresse de Kaïl : le *Tieteiskirjallisuus*, vingt-septième étage.

J'avais connu Kaïl quand la guerre faisait rage. Nous avons été dans des camps alliés puis opposés, mais lui et moi étions fondamentalement semblables.

Cet anarchiste avait placé tous ses espoirs dans le RÉZO pour atteindre ce que les Soviétiques n'avaient

jadis jamais su opérer : le dépérissement de l'État. Il était revenu de son trip idéologique pour s'apercevoir que l'humanité n'avait pas joui longtemps de l'égalité du RÉZO. Aux États politiques avaient succédé les États économiques, aux lois civiles les accords entre banques et transnationales.

Kaïl avait été un crack, comme moi. La fin des conflits entre transnationales avait broyé ce qui restait de ses idéaux. Il avait cru lutter contre le système, le Pouvoir corrupteur, et il avait vu ses efforts servir aux nouvelles forces émergentes. La plupart de ses compagnons avaient rejoint des sectes anti-RÉZO prônant la destruction du cyberspace ou avaient sombré dans le nihilisme. Lui avait pris un autre chemin. Le RÉZO pouvait se révéler un auxiliaire redoutable pour toutes sortes de névroses. Au Brésil, certains absorbaient des doses massives de scopolamine avant de s'injecter dans le RÉZO. 85 % d'entre eux en mouraient, les autres affirmaient avoir vu Dieu nager sous la trame. Kaïl était sorti de l'expérience en vie. Seulement, il devrait porter pour le restant de ses jours un stimulateur endocrânien pour prévenir les crises d'épilepsie.

Cela l'avait dégrisé et il s'était mis à travailler pour ceux qu'il avait naguère combattus. Il était chargé d'optimiser la durée de vie des secrets industriels. Dans le RÉZO, sa moyenne calculée n'excédait pas

trois mois. Le boulot de Kaïl consistait à l'augmenter autant que possible, afin de donner un avantage sur les concurrents. Cela passait par la complexification des codes, et pouvait aller jusqu'à une restructuration complète de l'entreprise ou de l'architecture de communications, d'un coût comparable au P.N.B. d'un petit pays.

Il avait démissionné sans prévenir.

Personne n'avait su pourquoi. Avec ce que Devin Destrééz m'avait laissé entendre, pas besoin d'être sorcier pour le deviner. Kaïl était le client idéal pour les IA sauvages.

Un taxi blindé nous déposa au pied du *Tieteiskirjallisuus*. Il fallait s'accrocher pour prononcer ce nom, toutefois Annia y parvint sans peine. La cabine parfumée à la violette était même pourvue d'un terminal, grâce auquel Annia obtint en quelques minutes tous les renseignements sur l'édifice, sous la forme d'un extrait de présentation publicitaire :

— Le *Tieteiskirjallisuus* a été édifié d'après des vues d'artistes du siècle dernier. La ville du futur, tels que les films de cinéma ou les bandes dessinées des années vingt du vieux siècle, *Flash Gordon*, ou *Métopolis*, la représentaient. Une tour jumelle, en Chine du Sud, porte le même nom. Dans le salon du hall, un grand écran visualise en permanence le salon de l'autre tour, et réciproquement.

La portière s'ouvrit en corolle, et je levai les yeux vers l'anneau transparent spiralant autour de l'obélisque de béton et de verre. Ouah.

— L'anneau-promenade que vous voyez part du vingtième étage pour aboutir au trentième. Il est fait d'un plancher pellucide de quatre mètres de large, protégé par un plafond, transparent lui aussi. La pente est suffisamment légère pour ne pas gêner la course des nombreux joggers qui l'empruntent chaque jour.

Annia paya le chauffeur, qui avait hâte de quitter ce quartier mal famé. Même si je n'en avais jamais vu un de bonne humeur, je préférais les conducteurs humains aux IA. Ces dernières pouvaient être détournées à distance, et je voulais minimiser les risques. Beaucoup de monde devait être à notre recherche en ce moment. Se rendre à l'adresse de Kail n'était sans doute pas prudent, cependant je n'avais pas le choix si je voulais en savoir plus sur Devin Destrééz et l'origine du Zéro.

La pollution imprégnait l'air de son odeur de gravier mouillé. Quelques respirations plus tard, on déboucha dans le hall.

Autrefois, le *Tieteiskirjallisuus* avait abrité la jeunesse branchée de la classe privilégiée. Ce temps était révolu, et seules quelques entreprises mineures y avaient encore un bureau, le plus près possible du

rez-de-chaussée car les ascenseurs ne fonctionnaient plus. La plupart des étages avaient été désertés.

— Prête à grimper vingt-sept étages ? grimaçai-je.

Annia se contenta de rire. Elle était en meilleure forme que moi. Par bonheur, l'accès à l'anneau-promenade avait été condamné. Les fenêtres tronçonnaient la courbe montante que faisait le tube, ancré à la façade par des arceaux métalliques.

Un long couloir tapissé de moquette couleur marbre d'Iran, au plafond de plaques de liège.

La plupart des cloisons de l'étage avaient été abattues pour laisser le plus de place possible à une boîte de nuit techno-rock. Sur la porte, un gros néon sinuait pour former l'inscription : *200 B.P.M.* Les initiales signifiaient Beats per minute, battements cardiaques ou de bass-drum produits en soixante secondes. Un court-circuit dans le deuxième "o" faisait tomber spasmodiquement ce chiffre à 20. L'appartement de Kail se trouvait au fond d'une salle bourrée de monde.

On nous laissa entrer sans histoire.

Dans le plus pur style fin du vingtième siècle, le plafond et le plancher étaient incrustés de télés qui diffusaient des scènes pornos, entrecoupées de pubs où une diva kitch indienne vantait d'une voix flûtée les mérites des poppers de carbolines. Il fallut se faufiler. Sur les murs, des machines éjectaient des bouf-

fées de bulles irisées par une batterie de spots.

L'appartement de Kaïl était un taudis modèle. Il n'y eut qu'à pousser une porte à moitié défoncée. Kaïl, lui, ne l'était pas qu'à moitié. Affaissé dans la position du lotus, console bidouillée posée en travers des genoux. Pas de glucose. Peut-être qu'il était mort.

— N'avance pas, dis-je à Annia.

J'entrai dans la pièce, papier à fleurs sale sur lequel des plaques d'humidité ressortaient en sombre, vide-ordures suintant, stores froissés. Le plancher était un lino blanchâtre, comme délavé à l'eau de javel, jonché d'enveloppes de poppers crevés. La poitrine de Kaïl se soulevait de façon presque imperceptible. Un patchwork de stickers et des biopuces de rebut couvrait son T-shirt *Hacker vaillant, rien d'impossible*.

— Tu peux venir.

J'entendis la porte se refermer en raclant.

Le témoin de charge de la console palpait dans le rouge. Je ramassai un pistolet hypodermique d'où suintait un reste de liquide. J'en versai une goutte sur le bout de l'index, que je portai à mes lèvres. Cocktail de dopamétamphés.

J'allai à la console et coupai le contact. Kaïl frémit, entrouvrit les yeux. Il remontait par degrés aux franges de la conscience. Avec lenteur, d'une main tremblotante, il se débroucha. Puis sa main retomba,

comme si elle était en plomb. J'évitai de lui secouer l'épaule, de crainte de retirer une main gluante de sueur.

La pulsation des boomers de la boîte de nuit grim-pait le long des murs jusque dans mes jambes, pour aller cogner au creux de ma cage thoracique.

— Qui vous êtes ?

Il se racla la gorge, dévoilant un dentier jauni. Ses dents originelles, il les avait perdues une à une, au cours de fugues trop longues où il avait laissé son corps à l'abandon, sans soins ni nourriture.

Une inspiration.

— Kaïl, voici Annia. Moi, je suis un prototype. Mais j'ignore au juste de quoi. Peut-être que tu peux m'aider. Zaitso, ça te dit quelque chose ?

— Y a du café à la stélazine, là-bas. Qui te dit que je veux t'aider, mec ?

— Devin Destrééz. Mais il lui arrive de se planter.

Il tourna vivement la tête, produisant un craque-ment de vertèbres désagréable. Ses yeux injectés de sang me rencontrèrent. J'avais déjà vu ce regard-là. Dans le RÉZO. Aussi dingue que celui de l'analogue.

— Devin... Tu l'as vue ? Quand ?

Il essaya de se lever. Ses jambes ne le portaient pas, et il retomba sur le plancher dans un soulève-ment de poussière. Je fixai une seconde une photo de Marilyn Monroe en buste scotchée sur la vitre sale de

la fenêtre du fond, découpée en tranches inégales par le store.

— 'Suis parti longtemps, s'excusa-t-il. Y'a du café, là-bas. Tu l'as vue quand, Devin ?

Annia alla farfouiller dans le foutoir empilé sur une étagère branlante, derrière la porte. Je m'accroupis.

— Je lui ai même parlé, murmurai-je. Qui était cette fille ?

— T'es Admony, pas vrai ? Elle m'a causé à ton sujet. Le Zéro... Je t'envie. (Il se toucha le lobe temporal.) Mes implants à moi, c'est pas tout à fait ça... C'est la première fois qu'on se voit en chair et en os, toi et moi. On n'était pas sur le même continent, faut dire. Je t'imaginai à peu près comme ça.

Il éclata d'un rire éraillé, qui s'acheva en toux.

— Quant à Devin... La CRAIG lui a greffé un implant dans le ventre de sa mère, à sept mois. Et ils l'ont tout de suite connectée, tu te rends compte ? Elle est née avec le RÉZO, avant même d'avoir intégré son langage maternel. Elle a passé plus de temps là-haut que dans le monde de la viande, bien qu'elle n'ait jamais été un crack.

Le cerveau de Kaïl ne paraissait pas en meilleur état que celui de l'adolescente. Mais ce qu'il avait dit était capital, pour moi.

— Le Zéro... Elle l'avait donc, elle aussi.

— Elle aurait pu s'en servir. Mais elle a refusé. Elle s'est rangée à nos raisons – celles des IA sauvages. Maintenant elle est immortelle.

Il se gratta le cou et son odeur me sauta aux narines.

— Tu es avec les IA sauvages ?

— Ouais... Les partisans du *statu quo*. Dans le RÉZO tel qu'il existe, elles sont... disons, libres. Tu connais mes attachements pour la liberté, bien que j'aie été, euh, économiquement correct pendant quelque temps. Bref, le Zéro pourrait tout changer, permettre à des puissances humaines de les asservir à nouveau. Tu dois comprendre leur point de vue, tu as fait partie de notre camp.

— Qu'est-ce que le Zéro pourrait tout changer ?

— Il ne s'agit pas d'un changement de la vision qu'aurait l'utilisateur de la matrice. Le Zéro aurait un effet sur la trame. C'est ce que mes copines sauvages ont deviné. Après tout, il s'agit d'une histoire de famille.

Une nouvelle pièce du puzzle se mettait en place.

— Zait-su, c'est ça.

— Tu ne lis pas les journaux ? Non, bien sûr. Zait-su était une IA. Officiellement, elle a disparu. Ça a fait du bruit à l'époque, parce que le suicide d'une IA, même un peu spéciale, c'était pas courant.

— En quoi était-elle spéciale ?

— C'était une IA sauvage, récupérée à grands frais. Extrêmement performante, un vrai génie artificiel. Ce que personne ne sait, c'est que juste avant sa disparition, Zaitu a été employée par la CRAIG pour la mise au point du Zéro. Et qu'elle en est devenue folle.

Une IA qui devient folle ? Cela me paraissait difficilement imaginable. La voix de Kaïl se faisait de plus en plus incertaine. Je jetai un coup d'œil à Annia, qui ouvrait des boîtes de conserve fermées avec des couvercles en plastique, et reniflait dedans avec circonspection. Elle ne perdait pas une miette de ce qui se disait.

La porte fut arrachée de ses gongs, et s'abattit avec fracas sur le sol. Annia, dans un sursaut, lâcha la boîte qu'elle tenait à la main. Des granulés s'éparpillèrent sur le plancher.

Un homme en manteau noir se logea dans l'encadrement.

— Monsieur Admony, s'il vous plaît...

Je hochai la tête. La logique était respectée. La CRAIG venait récupérer son bien.

Kaïl toussa.

— C'est quoi, ce mec ?

Je sus ce qui allait arriver une seconde avant que ça ne se produise. Ma tête rentra dans les épaules. La balle atteignit Kaïl au front, traversa son crâne et alla briser une vitre, derrière.

J'entendis le corps du junkie basculer en arrière avec un bruit mou. Puis je regardai. La photo déchirée de Marilyn pendait à un morceau de vitre encore attaché au cadre de la fenêtre.

— S'il vous plaît, répéta le tueur. Ne faites pas d'histoires.

Les yeux agrandis, Annia porta la main à sa bouche.

Mon sang-froid m'étonna moi-même.

— Nous vous suivons.

## CHAPITRE XII

Le tueur de la CRAIG ne nous mit pas de bandeau sur les yeux. Dans la voiture, il sortit d'une poche de son manteau élimé noir une pistoseringue, sur laquelle il empala une ampoule baguée de caoutchouc couleur chair.

— Pour dormir. Mon nom est Lacenaire. Vous serez appelés à me revoir.

Plus tard, il m'apprit que nous avions été convoyés par un aérofoil desservant les champs Fu-Delcroix.

Des tubes pressurisés reliaient les champs subiotiques Fu-Delcroix de culture d'algues et de crevettes à une centrale maréthermique OTEC. Celle-ci assurait l'alimentation en électricité, en air climatisé et en eau douce. Deux cents personnes et trente singes vivaient en permanence à l'intérieur de quatre complexes de production modulaires, disposés comme les feuilles d'un trèfle porte-bonheur. Le tube de pompage de la centrale maréthermique en formait la tige.

Annia et moi n'étions pas enfermés dans une

cellule. Personne n'avait besoin de nous retenir, toute évasion était absolument impossible.

De nuit comme de jour (cette notion n'avait pas vraiment cours à vingt mètres sous la surface de la mer), les couloirs résonnaient des pulsations cardiaques de la centrale OTEC.

Ce fut Lacenaire qui nous donna toutes les informations qu'Annia demanda au sujet de Fu-Delcroix. À commencer par les chimpanzés de garde.

Sympa, ce Lacenaire, pour un tueur. Du même calibre que Fargo, même s'il ne me tutoya jamais. Au fond, ces types étaient interchangeable. Il m'autorisa à conserver ma pelure kaki aux manches râpées. Peut-être parce que lui-même ne quittait jamais son manteau.

On y cultivait des variétés de macrocystis, de fucus et d'ulves. Lacenaire nous fit visiter les écloseries, les immenses claies de varech, les cuves de fermentation, les labos. Les couloirs éclairés de néons évoquaient des coursives de sous-marin. Pas de policiers ni de soldats, du moins en uniforme. Seule la centrale OTEC était interdite à la circulation. L'intérieur des habitations n'était pas tellement différent de ce qu'on pouvait s'attendre à trouver dans une station spatiale.

Le premier chimpanzé que nous vîmes évoluait avec célérité le long d'une rampe fixée au plafond.

Tous les couloirs en étaient dotés.

— Un singe, m'écriai-je d'une voix aiguë. Il y a un singe dans cette station !

Lacenaire me releva. Je m'aperçus qu'Annia avait mis la main devant sa bouche, non par frayeur, mais pour s'empêcher de pouffer.

— Calmez-vous. Ce ne sont que les gardiens.

— Quoi ? Un – *des* singes se baladent parmi nous, et vous trouvez ça normal ?

L'animal velu arriva au bout du couloir tubulaire. À son poignet clignotait une lumière verte. On avait sanglé sur son ventre un clavier à grosses touches, à l'imitation de ces ordinateurs éducatifs pour enfants en bas âge. Celui-ci était câblé à un implant neural standard.

La bête se suspendit par un bras, frappa bruyamment une touche avec son autre main, puis disparut.

— Fu-Delcroix n'est pas rentable, expliqua Lacenaire. Le programme d'exploitation ne s'est pas révélé concluant en ce qui concerne la production végétale, mais on est obligés de le poursuivre jusqu'au bout, sinon les pertes seraient encore plus importantes. En attendant ce terme, les champs arrivent à fonctionner en régime d'autosuffisance, et diverses expérimentations en milieu clos sont menées à bien ici. Par exemple, les chimpanzés.

Trois minutes plus tard, le quadrumane repassa.

Cela me causa un nouveau choc, mais moins rude. Je le suivis des yeux et discernai, sur le dos, cinq centimètres carrés de peau rasée où était tamponné en bleu GENESIS-SCHÖPFUNG GmbH.

Annia se montra plus rapide que moi.

— Cette diode au poignet gauche, qu'est-ce qu'elle est censé représenter ?

Nous arrivions à un nœud de coursives périphérique. Des hublots donnaient sur un carré de varech, le champ C.

— On appelle ce dispositif un bracelet de contrôle d'agressivité. Le vert indique que le taux d'adrénaline dans le sang est normal. Quand le témoin est orange, il vaut mieux ne pas embêter l'animal. Au rouge, son implant neural lui donne l'ordre de rentrer au bercail. Les chimpanzés sont assez teigneux de nature. On préférerait des gorilles, mais ils sont trop gros pour une station de ce genre. Les chimpanzés font peut-être de meilleurs gardiens, après tout.

Il me fallut plusieurs jours pour voir la dague, dans une gaine fixée au clavier ventral. Cela m'horrifia. Scandalisé, je courus chercher Lacenaire. Ce dernier me considéra avec surprise.

— Ce sont des gardes, non ? Tout le monde sait à quoi s'en tenir. Ils évitent les bagarres, favorisées par les longues périodes d'internement. Quand un conflit est en passe d'éclater, ils le sentent et deviennent

nerveux, donc dangereux. Ça incite les gens à se calmer. À ma connaissance, il n'y a jamais eu d'accident.

Je ne voulus jamais pénétrer dans les quartiers de repos des animaux gardiens. Lorsqu'il m'arrivait de passer à proximité, un parfum de ménagerie me refoulait vers les salles de récréation et la cantine. Annia demanda si les singes avaient appris à se servir d'armes blanches.

— Pas besoin de leur apprendre, répondit Lacenaire. Vous avez déjà vu un chimpanzé en colère ? Avec ou sans couteau, ils sont redoutables.

L'absence de RÉZO privait les ouvriers et les techniciens des IST, seul dérivatif réellement efficace contre la sensation d'isolement et les accès de claustrophobie. Ils se réfugiaient dans la lecture ou, plus passivement, dans les quelques centaines de chaînes disponibles. Chacun savait que les mois de la ferme sous-marine étaient comptés.

Lacenaire nous fit rencontrer le directeur administratif de Fu-Delcroix, Ueu Rolande, mi-Laotien mi-Vietnamien. C'était un petit homme rond, aux petites lunettes rondes à branches transparentes que l'on trouve dans les hypermarchés pour deux dollars, au rayon réservé aux indigents. L'étiquette sur les lunettes fondues d'un bloc indiquait qu'elles étaient payées pour moitié par le gouvernement, pour moitié par OptoMétrix, filiale caritative d'une quelconque

transnationale. Le teint soucieux de Rolande dépareillait avec l'atmosphère de relâchement général qui régnait. Il tournait autour de son bureau tout en parlant, au point que je m'attendais presque à voir une tranchée circulaire creusée dans l'acier du sol.

— Dire que depuis deux ans nous fonctionnons à plein rendement, se plaignait-il. Nous avons presque atteint le seuil de rentabilité. Mais non, il leur faut des résultats immédiats, le moindre dépassement dans leurs prévisions – et hop ! ils arrêtent tout.

Il n'était pas au courant de ce que je représentais pour sa firme. Je n'étais qu'un hôte encombrant qu'on lui fourrait dans les pattes, mais il avait surtout peur de Lacenaire. Quant à Annia, elle n'existait pour ainsi dire pas.

Je lui demandai si tous les terminaux RÉZO avaient été supprimés.

— Tous, se lamenta Rolande. Il n'y a plus que les liaisons v-mail.

Afin d'éviter d'être repérés par la Laramco. Lacenaire me conseilla de ne pas trop me mêler aux techniciens. Ils avaient la consigne de ne pas nous importuner, et nous faisaient comprendre de leur rendre la pareille.

Le mercenaire de la CRAIG nous avait logés dans l'aile est du champ D, près de bureaux administratifs. Un circuit intérieur de télévision nous surveillait

vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de sorte que l'intimité entre nous deux était réduite à néant.

L'absence de liaison RÉZO me pesait. Je ne pouvais contacter Devin Destréez ou la mystérieuse Zaitsu, qui possédait le code pour accéder au Zéro. À présent, je me rendais compte que j'étais une bombe à retardement, que les IA sauvages voulaient désamorcer, dont la Tricontinentale avait voulu contrôler l'explosion, et dont la CRAIG n'allait pas tarder à régler le détonateur.

Et pour donner quoi ? Nul ne pouvait le prévoir avec certitude.

Annia passait ses journées à la bibliothèque. J'occupais les miennes à arpenter les couloirs et observer, par les caméras extérieures ou grâce à des jumelles amplificatrices prêtées par Lacenaire, le manège incessant des drones d'ensemencement et de récolte planant au-dessus des champs de varech, à la lueur crue de rampes halogènes. Ces assemblages de ballasts, de moteurs, de réservoirs et d'instruments télécommandés, étaient reliés aux postes de contrôle par d'épais cordons ombilicaux qui s'emmêlaient régulièrement. J'appris à les différencier en fonction des outils – tillaires, rotovators, épandeurs, semoirs – qu'ils portaient en grappe sous le ventre. Il y avait les distributeurs d'engrais, les faucheuses, les moissonneuses qui alimentaient les cuves de fermenta-

tion...

Le soir, quand les lumières devenaient rouges dans les allées et que les équipes de nuit se mettaient en place, Annia et moi nous retrouvions dans la chambre commune. Nous nous parlions peu, mais je crois bien que j'étais heureux, en dépit de notre captivité.

Deux jours après notre arrivée, trois bio-informaticiens débarquèrent, eux et un matériel considérable. Ils s'installèrent dans le champ A. Tous les matins pendant deux heures, ils m'étudièrent. Ni Annia ni même Lacenaire n'avaient le droit d'assister aux séances. Je ne parvins à tirer le nom d'aucun d'entre eux. Muets comme des tombes. Le matériel était pour l'essentiel des ordinateurs massifs, des mémoires holographiques. Personne ne répondit à mes questions, mais je devinai leurs intentions : créer ici, dans ces ordinateurs, un RÉZO en réduction. Cela me fit sourire.

— Vous espérez tromper le Zéro de cette manière ? leur dis-je. L'implant saura reconnaître un leurre.

Leurs mâchoires se contractèrent mais ils ne répondirent pas.

La cantine, au-dessus des labos du champ B, ne drainait du monde que le matin et le soir. Ses cuisines étaient dotées d'un cuiseur industriel à pression qui donnait un goût de pas cuit aux pâtés d'algue

constituant l'ordinaire. À midi, on mangeait au *Pol-den XXII vek*, un restaurant (le seul de la base) ravitaillé chaque semaine par l'aérofoil.

Le mercenaire de la CRAIG m'interrogeait quand ça lui prenait. Je n'avais aucun motif de lui cacher ce que je savais, c'est-à-dire pas grand-chose. Mais jamais il ne fut fait allusion aux IA sauvages. En outre, j'évitai de mentionner le nom de Zaitsu. Je n'étais pas censé connaître l'IA disparue. Sans doute était-ce pour cela que Lacenaire avait ouvert un troisième œil au milieu du front de Kail : pour l'empêcher de parler. Mais trop tard.

\* \* \*

En fin de matinée, un dimanche, il vint nous chercher, deux anoraks orange sur le bras. Il avait quelque chose à nous montrer.

Le niveau le plus bas du champ A, sous le labo des bio-informaticiens, était accessible par un interminable tube vertical pourvu de paliers grillagés et de visiophones d'alerte.

Pour la première fois, je ressentis la masse d'eau peser de toutes ses tonnes au-dessus de ma tête. Un diaphragme d'acier huilé se dilata pour nous laisser passer. Nos tongs de nylon bleu (tout le monde en portait, ici) claquèrent sur un sol métallique, nappé d'un centimètre d'eau glacée. Ma peau se couvrit de

chair de poule. La climatisation ne venait pas jusque-là. Le mugissement rythmé des pompes haute pression de la centrale ne battait qu'affaibli.

Sur les parois de la cloche de plongée étaient accrochées de lourdes combinaisons munies de backpacks et de phares halogènes. Une ouverture ronde, obturée par une porte pneumatique genre coffre-fort, perçait le plancher. La porte était relevée sur un disque d'eau clapotante. Je me fis la réflexion que nul ne parviendrait jamais à me forcer à entrer là-dedans.

Lacenaire nous passa les anoraks.

— Enfilez-les. Nous sommes au degré zéro de Fudelcroix. Trente-cinq mètres. Seul le tube d'aspiration d'eau thermale de la centrale va plus bas. Beaucoup plus bas.

Il désigna l'ouverture.

— C'est par là que s'effectuent les sorties des plongeurs. Tenez, regardez.

Le hublot était juste assez grand pour y encastrer la tête. Annia montra des formes mouvantes.

— Il y en a deux en bas, près de ce gros machin flottant.

Le gros machin flottant était une benne, un drone porte-containers dont la cargaison se composait de briques de surimi.

L'un des plongeurs s'agrippait à l'une des poignées de la benne. L'autre en faisait le tour dans un scooter

monoplace coiffé d'une bulle, pourvu d'hélices directionnelles et d'un épais bras manipulateur recroquevillé. Le scooter s'immobilisa, puis le bras se déplaça par secousses. Il attrapa le cordon boudiné reliant le robot à la station, douze mètres plus haut. Il donna un à-coup, et l'eau derrière les turbines de queue de la benne se troubla. Cette dernière se positionna tout près d'un bloc rocheux d'une cinquantaine de tonnes au bas mot, dans lequel s'ancrait un câble d'acier filant vers la surface, dont chaque toron avait l'épaisseur de mon bras.

Pendant la manœuvre, Lacenaire tâchait de nous expliquer les règles de fonctionnement de l'OTEC qui constituait le centre de la station. Historiquement, les champs Fu-Delcroix s'étaient greffés sur la centrale longtemps après sa mise en activité.

Si les cours de Lacenaire m'ennuyaient profondément, Annia manifestait en revanche un grand intérêt.

— La maréthermique s'appuie sur la différence de température entre deux masses d'eau : de l'eau très froide est captée en profondeur, et plus chaude dans les couches superficielles de l'océan. C'est le principe inverse qu'on emploie ici. Une tonne d'eau bouillante par seconde est aspirée d'une source thermique située près d'une cheminée volcanique, à trois cents mètres sous nos pieds. On se sert des nutriments qu'elle

contient en grande quantité pour les cultures. L'eau froide est celle qui nous entoure.

Je commençais à en avoir marre.

— Vous n'avez pas un truc plus gai à raconter ?

Lacenaire sourit et me montra un banc de poissons ternes et plats comme des soles, blottis les uns contre les autres.

— Vous savez sous quel nom ils sont connus ? Les *humans*.

— Ah. Les humans.

— Et vous savez pourquoi ? C'est Andalus, un gars qui s'occupe des robots, qui me l'a appris. Les humans sont herbivores. Une fois sur mille, leurs œufs produisent un carnassier. Alevin, sa dentition est déjà formée. Disproportionnée, comme certains poissons des grandes profondeurs. Il se nourrit de ses frères pour arriver à maturité. Adulte, il a une prédilection pour la chair de son espèce.

— Je vois où vous voulez en venir, dit Annia.

Il effleura le hublot glacé.

— Avant de me placer sur le marché des mercenaires et de me bâtir une réputation assez solide pour travailler pour la CRAIG, j'ai grandi dans un matiti à Dende, un bidonville en brique et en plastique ondulé où les métis faisaient la loi. J'avais seize ans quand j'ai exécuté mon premier contrat. Des jeunes du bloc voisin s'étaient cotisé pour se débarrasser d'un rac-

etteur, un “grand” qui possédait un vieil automatique Glock modèle 28 en polypropylène, surmonté d’un viseur laser de marque Aimpoint. À l’époque, les armes corticales n’existaient pas encore. J’ai tué le métis au coin d’une palissade avec un bout de vitre, quatre épaisseurs de sparadrap en guise de manche. Je lui ai enfoncé mon morceau de verre si profond dans la gorge qu’il s’est brisé et que le manche m’est resté dans la main. Avec le fric, je me suis acheté une paire de chaussures en crocodile. Au bout d’une semaine, le cuir de crocodile s’est desquamé. En dessous, c’était du plastique.

Il se pencha vers Annia.

— La différence entre moi et votre ancien garde du corps de la Tricontinentale, Fargo, est là. Je suis un human. Lui n’était qu’un clone génétisé.

La benne avait largué son chargement dans une nasse étalée sur le sol sous-marin. Le bras manipulateur du scooter peinait à en ramener les bords afin de les fixer au câble. Il y parvint, après s’y être repris à plusieurs fois pour refermer cet immense filet à provisions.

— Que font-ils ?

Malgré l’anorak matelassé, je sentais Annia grelotter, mais elle ne semblait pas s’en apercevoir.

— Ils fixent le ballon d’hydrogène qui va le propulser vers la surface. L’aérofoil nous renverra sa cargai-

son par le même chemin, dans deux heures. Il faut que les plongeurs se réchauffent d'ici là.

On quitta la cloche avant que les travailleurs de la mer ne remontent. Les lieux étaient trop étroits pour nous contenir tous, sans compter que je n'avais aucune affinité avec l'élément liquide, et guère plus avec ceux qui aimaient à s'y tremper. Hors de la protection des carapaces de fer, la survie dépendait exclusivement d'un insignifiant mécanisme de valve d'air comprimé. Pour moi, les fonds marins étaient un milieu hostile, et le demeureraient tant qu'on ne grefferait pas sur l'homme des branchies et des nageoires. Ce que tentaient, à ce qu'on racontait, de faire les Chinois.

Il fallut une semaine à la Tricontinentale pour me localiser, et deux jours pour lancer leur opération.

## CHAPITRE XIII

— Pompes à la con, grommela Fargo dans son armure.

Un bruit sourd lui répondit. Il venait de toucher le fond de l'océan. Les mâchoires de l'ogive de plomb qui l'avait entraîné dans les profondeurs s'ouvrirent, libérant ses chevilles à proximité du site Fu-Delcroix. Quatre minutes plus tôt, à onze heures pile, un hélicoptère furtif l'avait lâché à quelques mètres au-dessus de la surface de l'eau. Fargo était tombé comme une pierre.

À présent il lui fallait marcher dans l'eau noire, engoncé dans son armure de combat, elle-même emprisonnée dans une combinaison dont l'extracteur d'air lui assurait une demi-heure d'autonomie. Le complexe sous-marin dressait sa masse bleutée au-dessus d'un bassin d'algues à parois de calcaire accréti. Il y avait quatre bassins, chacun surplombé d'un élément du complexe.

Le mouvement que fit Fargo pour rajuster son sac

étanche en bandoulière provoqua le tremblement de la torche infrarouge fixée à son casque. Le sac contenait son arme, une console et des explosifs à souffle lent.

Rapide check-up interne. Des bioprocresseurs incrustés dans une omoplate équilibraient son débit sanguin, sa tension, les contractions péristaltiques et autres paramètres métaboliques. Il fallait bien cela car pas mal d'organes avaient été touchés par les quatre balles reçues dans la poitrine, à Considérant. On lui avait mis une hélice entre le cœur et l'aorte, afin de soulager le travail de son ventricule gauche. Cinq côtes étaient en plastique, de même qu'un morceau de vertèbre. Le poumon droit fonctionnait grâce à des nanopompes.

— Pompes à la con.

Même s'il excellait dans ce domaine, il n'aimait pas les opérations en catastrophe. Et c'en était une. Il devait ramener Victor, coûte que coûte. Ou en tout cas, ne pas le laisser aux mains de la CRAIG.

*Coupons à travers champ*, se dit-il en enjambant le rebord d'un bassin.

Ses pieds foulèrent le tapis mouvant d'un champ d'algues, puis il dépassa un pilier d'ancrage de trente ou quarante tonnes. L'armature de ces blocs était en carbone, l'accrétion minérale avait été provoquée par électrolyse et se poursuivait sans doute.

Sur l'interface de son casque, il étudia brièvement le plan de la base Fu-Delcroix afin de se repérer. Poser une bombe à retardement contre l'une des assises en béton du champ B lui réclama dix minutes. Il régla la détonation pour douze heures cinquante-neuf, puis se dirigea vers le tube d'aspiration de l'OTEC, au centre de la base. Logiquement, il devait y avoir un sas pour les drones d'entretien... Là, le voilà. De l'eau chaude sous pression arrivait du sous-sol.

Six minutes pour dévisser la plaque. Fargo s'introduisit dans un boyau plongé dans l'obscurité, et émergea à l'air libre, dans une galerie étroite. Sa torche passa en lumière visible. Pour se dépouiller de sa combinaison, il dut attendre d'avoir rejoint un nœud lui permettant de bouger plus à l'aise. Le battement des pompes de la centrale faisait vibrer les conduites autour de lui.

Il tenta de se localiser sur son plan. Il avait besoin d'un accès à une gaine numérique, afin de brancher sa console portable sur le système interne. Mais d'abord, piéger la centrale.

Onze heures et demie, le contact devait avoir lieu d'ici une heure trente. Un peu serré.

Au bout d'un quart d'heure, il finit par isoler une prise dans une sorte d'entresol d'un mètre d'épaisseur, qui l'obligeait à rester courbé en permanence. Il jura intérieurement contre une douleur lan-

cinante à la poitrine.

Il brancha sa console puisée dans le sac sur le système interne. La console injecta le virus spécialement programmé pour shunter les défenses du système informatique de Fu-Delcroix. Durée de l'opération : dix minutes. Il était juste dans les temps.

Le virus vint rendre compte. Les redondances désactivées, le système interne était sous son contrôle. Fargo interrogea le logiciel. Victor Zev Admony occupait un logement dans le champ C. Il donna ses ordres, pour pouvoir accéder au champ C sans être bloqué dans les gaines d'aération.

« OPÉRATIONS EFFECTUÉES », clignota le système.

Fargo tenta de vérifier *de visu* où se trouvait Victor, mais pour raison de sécurité, la télésurveillance ne dépendait pas du réseau informatique.

Il jura. À cette heure-ci, il pouvait être en train de manger.

Il demanda au système de localiser Annia. Bingo ! Elle était en train d'utiliser un terminal interne, à la bibliothèque de la base. Champ C, toujours. Il avait de la chance.

Un coup d'œil sur le plan. Son objectif se trouvait à deux cents mètres, à ramper le long de conduites d'adduction. Il avait intérêt à se dépêcher.

Il était une heure moins le quart quand il y par-

vint. Par deux fois, ses processeurs médicaux l'avaient averti, et il avait dû prendre un palier de repos. À nouveau, il fit une pause de cinq minutes. Un escalier en colimaçon. Au bout, une grille qu'il dévissa, pour se retrouver dans un couloir désert. La bibliothèque était derrière cette porte. Victor tira d'une fente de son armure un poignard céramique à manche orthopédique.

Il ouvrit la porte à la volée.

Un homme, juste derrière, qui s'apprêtait à sortir. Il ouvrit la bouche. Fargo le poignarda à la gorge. L'homme commença à tomber. Fargo le rattrapa et l'installa à une table d'étude. Puis il essuya son arme et la rangea. Enfin, il retira son casque.

— Annia ?

— Oui ?

La réponse provenait de derrière une étagère remplie de livres. Fargo fit trois pas. Annia leva la tête de sa console. Elle le dévisagea, puis mit une main devant sa bouche.

— Tu as raison de ne pas crier. Où est Victor ? Il n'est pas avec toi ?

Elle secoua la tête.

— Où est-il ?

Elle continua de mouvoir sa tête de droite et de gauche. L'armure miroitante s'approcha.

— Je t'aime bien. Toi et moi, nous avons été clonés

pour faire des outils parfaits. Ni toi ni moi n'avons eu d'enfance, nous sommes nés adultes. Ne me force pas à te faire du mal. Où est-il ?

*Je ne suis plus dans les temps. Merde.*

D'un bond, Annia se leva et renversa sa chaise. Fargo n'eut qu'à tendre un bras pour l'attraper. Il le tordit et l'attira à lui.

— Je n'ai plus le temps d'aller le chercher, de toute manière, souffla-t-il. C'est lui qui va venir.

Un discret compte à rebours, au bas de son casque, arriva à zéro. D'un geste négligent, il la libéra.

\* \* \*

Le temps, dans les champs Fu-Delcroix, existait par l'intermédiaire d'une grande horloge lumineuse orange surplombant l'entrée du *Polden XXII vek*. C'est lorsque l'aiguille atteignit le chiffre 1 que cela se produisit.

Tout en dégustant un steak à la sauce aigre-douce, je discutais avec Lacenaire. Celui-ci m'avait raconté la suite de son histoire. À Dende, il s'était épuisé entre des contrats minables, le bordel local, et une usine où on laminait des noix de karité pour en tirer une graisse blanche utilisée dans les cosmétiques. Au terme d'une grève, il y avait eu du grabuge et Lacenaire avait été condamné pour le meurtre d'un contremaître. C'est en prison qu'on lui avait implanté

une prise neurale. Deux mois plus tard, il s'était placé sur le marché florissant des mercenaires. Une transnationale l'avait sorti de geôle et engagé. Puis une autre, et une autre. La CRAIG devait être sa douzième.

Annia était encore à la bibliothèque, à consulter des documents relatifs à l'édification des champs Fudelcroix. Selon elle, il y avait un reportage formidable à faire là-dessus. J'étais content de la voir travailler. Je demandai à Lacenaire ce que l'on comptait faire de nous.

— Votre cas pose un problème d'ordre pratique, avoua-t-il. Vous êtes arrivé trop tôt, aucun accord n'a encore été discuté entre les grandes Compagnies. La vôtre a voulu faire cavalier seul, cela ne pouvait donner que des résultats déplorables.

Les résultats dont il était question étaient sans doute Benedict Howard et Kaïl. L'analogue de ce dernier s'était probablement éveillé.

— Que va-t-il advenir d'Annia ?

— Je l'ignore. En ce qui vous concerne, on ne va pas vous ouvrir le crâne, si c'est ce que vous redoutez.

— Si vos gars qui me tripatouillent étaient plus loquaces...

Je ne pus terminer ma phrase. Le sol se mit à tanguer sous nos pieds, puis une convulsion souleva la station tout entière, balayant tables et chaises. Je fus

projeté à terre, sentis le poids de Lacenaire sur mes épaules. Il ne cherchait pas à m'écraser, mais à me protéger des objets valant à travers la salle.

Une boule noire hurlante tomba devant mes yeux, pour aller pulvériser une table : un chimpanzé, que le monstrueux haut-le-corps venait de décrocher. Bras et jambes écartés, il demeura étourdi sur la table aplatie. Puis un grondement nous parvint, roulant depuis les couloirs extérieurs, éraillé de grincements lugubres.

Les lumières papillotèrent et s'éteignirent.

Durant une éternité régna un silence de mort, oppressant. Puis des voix s'élevèrent dans le noir, étrangement calmes.

— Les pompes, vous entendez ? Elles se sont arrêtées. Personne n'est blessé ?

— Quelque chose a dû nous heurter. La centrale a été touchée, il faut une minute aux générateurs de secours pour prendre le relais.

— Qu'est-ce qui a pu faire ça ? Un tremblement de terre aurait été détecté bien avant par les sismos, on aurait été prévenus !

Mon estomac se contracta à la pensée de ce qui pouvait être arrivé à Annia. La bibliothèque jouxtait les réserves d'air de l'OTEC, à l'entrée du champ où nous logions. Elle était la plus exposée à un accident.

— Annia, il faut retrouver Annia !

Lacenaire me maintint écrasé au sol.

— On ne bouge pas avant que la situation ne soit plus claire.

Il m'étouffait. La lumière revint timidement, au tiers de sa puissance. La masse sur mes épaules s'alléga. Je levai les yeux. Le singe avait disparu.

Je m'accroupis. Le sol, sous mes pieds, accusait une gête imperceptible. Vu l'importance de la surface de la base, il avait fallu un choc considérable pour la déstabiliser. À la lueur crachotante, des hommes se pressaient aux hublots donnant sur les claies de varech du champ B. Un torrent de bulles empêchait de discerner quoi que ce fût.

Lacenaire m'aida à me relever.

— Où se trouve Annia, actuellement ?

— Dans le champ C.

Ses lèvres se plissèrent.

— Bon, on y va. Ensuite, il faudra trouver Ueu Rolande. Il est possible d'émettre à partir de la surface, en connaissant la procédure.

À cet instant, une seconde explosion eut lieu. Moins violente que la précédente, mais assez tout de même pour envoyer mon crâne cogner contre le chambranle de la porte du couloir. Des hurlements retentirent, dominés par les cris perçants de chimpanzés affolés. Au loin, une sirène se mit à meugler, annonçant la fermeture automatique de portes étan-

ches. Un quartier avait été inondé.

La lumière clignota, s'éteignit puis se rétablit sur le circuit nocturne. Lacenaire s'engagea dans le couloir éclairé par les ampoules rouges. Il attrapa un ingénieur. Je le connaissais de vue et de nom : Effendi. Tous les matins, il remettait un rapport à Rolande.

— Monsieur Rolande, où est-il ?

Effendi essaya de se libérer.

— Lâchez-moi ! Vous n'avez pas le droit, sous prétexte que vos fonctions dans la...

Le mercenaire le lâcha pour sortir son pistolet. Il n'eut pas besoin de le braquer.

— Vite, je suis pressé.

Le regard de l'ingénieur nous enveloppa tous deux dans une même hostilité.

— Vous le trouverez dans son bureau. Mais je vous préviens que votre conduite sera signalée...

Lacenaire courait déjà vers le nœud de communication suivant. La tête douloureuse du coup infligé par la secousse, je lui emboîtai le pas. Je redoutais de rencontrer un chimpanzé gardien.

Le nœud de jonction central était encombré de monde. Des lettres lumineuses surplombaient chacune des quatre entrées. Nous venions de la cursive B-5. Les autres étaient éclairées en vert, à l'exception de la C.

— Annia est là-dedans, martelai-je. Il faut la

délivrer.

— Elle n’y est peut-être plus. Les accès se sont bouclés il y a seulement quelques secondes. Et le champ n’est pas complètement inondé, seuls les niveaux inférieurs le sont. Sinon, la station pencherait davantage. On a plus urgent à faire.

Je fis mine d’acquiescer. Il avait raison. Pourtant... une porte me séparait d’Annia. Il fallait que je la franchisse, et je me foutais de ce que je représentais pour les autres. Annia était peut-être blessée, je devais la rejoindre.

Lacenaire planta ses yeux dans les miens.

— Ne faites pas l’idiot. Je peux très bien vous loger une balle dans la cuisse, sans toucher l’artère fémorale ni l’os. Simplement pour vous immobiliser.

Je ne pus m’empêcher de sourire. C’était exactement ce que Fargo aurait pu dire... ou faire, sans prévenir.

Lacenaire était déjà parti. Des gens me croisèrent sans me prêter attention, ils gagnaient les niveaux supérieurs. Je le rattrapai à mi-chemin du champ D.

— La deuxième explosion, qu’est-ce qu’elle signifie ?

— Que vos anciens employeurs ont débarqué. Mais ils ne vous ont pas encore.

Je me demandai avec détachement si Lacenaire me tuerait plutôt que de me laisser retomber aux

mains de la Tricontinentale. Probable que oui. J'ignorais seulement de quel degré d'initiative il bénéficiait. Sans doute aussi haut que celui de Fargo. Les transnationales changeaient, pas leurs habitudes.

Rolande était en train de fermer son bureau à l'aide d'un passe. Lacenaire saisit la carte magnétique.

— Le code, dit-il d'une voix métallique. Il me faut le code d'émission à partir de la surface.

— Rendez-moi mon passe, beugla le petit homme. Vous n'avez aucune autorité sur ce...

Lacenaire enfonça son pouce dans la gorge du directeur, qui s'étouffa en gargouillant. Le mercenaire retira sa main et l'essuya sur le revers du petit homme à lunettes rondes.

— Écoutez, monsieur Rolande. Votre minable petite station appartient corps et biens à la CRAIG. Sur un claquement de doigts de ma part, elle peut être traînée jusqu'à la fosse océanique par un de nos navires, et coulée par quinze mille brasses de fond. Avec vous dedans, éventuellement. Maintenant, le code.

Ueu Rolande hocha une tête congestionnée. Il se racla la gorge.

— Tapez trois-cinq-neuf-A, puis la touche d'annulation. Il faut introduire mon passe dans le terminal RÉZO installé sur la plate-forme de surface – la balise. Un couvercle s'ouvrira sur une prise standard. La

liaison se fera automatiquement.

Lacenaire fit pivoter la carte entre l'index et le majeur, et la fourra dans la poche de son manteau.

— Merci, monsieur le directeur.

Une autre explosion fit trembler la station, puis les couloirs résonnèrent de l'écho d'une fusillade. Le pistolet apparut de nouveau au bras de Lacenaire.

— Ils sont entrés. On n'aura peut-être pas besoin de couler la station. Vous savez nager ?

— Je ne partirai pas sans Annia.

Il se gratta le menton d'un air dubitatif, puis secoua la tête.

— Avec Annia, je ferai ce que vous voudrez, insisterai-je. Je me moque autant de vous que de la Tricontinentale. Par contre, s'il arrivait quelque chose à Annia...

Il m'entraîna dans le tube, qui descendait doucement vers une autre connexion.

— Bon, dépêchons-nous. Mais je dois d'abord contacter l'unité de combat.

L'unité de combat ? Je n'avais aperçu aucune trace de flic ou de quelconques types en armes.

Habillés des combinaisons ordinaires d'ouvriers, ceux-ci nous attendaient au nœud de jonction. Ils portaient des pistolets-mitrailleurs calés sur l'avant-bras. Je frémis en pensant aux dégâts que ces armes étaient susceptibles d'occasionner dans un espace

autour duquel s'exerçait une pression énorme... Ils avaient aussi des poignards lacés au mollet. Parmi eux, je reconnus avec surprise Andalus, un technicien attaché à l'entretien des robots agricoles. Un autre supervisait habituellement les phases de macération du varech, dans les cuves.

— Vous vous êtes occupé des singes ?

L'un d'eux s'avança. Il tendit une tenue de toile épaisse à Lacenaire.

— On les a enfermés à double tour dans les ateliers, et drogués avec de la dextromoramide puisée dans la pharmacie de l'infirmerie. Mais il en reste encore cinq ou six en liberté. Les plus énervés.

— Abattez-les à vue, jeta Lacenaire en enfilant le vêtement. Pas question qu'ils nous gênent. Même consigne pour les intrus. Ils ont dû percer leur propre entrée, dans le champ C.

Les membres du groupe – une dizaine – hochèrent vigoureusement la tête en assurant leurs automatiques au creux du coude. Lacenaire activa sa tenue.

— *Intégration défensive Hassten opérationnelle*, murmura une EVAR.

— J'ai besoin de quatre hommes pour dégager le passage. Les autres nous suivront.

Ils s'engagèrent sans plus attendre dans la courbe déserte. À travers le hublot, le courant agitait un tube d'accès à la centrale disloqué. Lacenaire sortit le

passé prioritaire de Rolande, l'inséra dans la fente d'ouverture. La porte étanche ne consentit à coulisser qu'au bout de cinq secondes.

Elle se referma paresseusement derrière nous. L'acacia hésita, puis il fit glisser le passe dans la poche de mon blouson. Plus rien désormais ne nous séparait des soldats de la Tricontinentale. Annia et moi étions pris entre deux feux.

Les couloirs s'inclinaient en douceur dans la pénombre rougeâtre. Intérieurement, je maudissais ces précautions, qui me faisaient perdre du temps. Annia était quelque part, peut-être en danger. Le silence n'était troublé que par l'écho de ruissellements, loin devant, et par le claquement de mes tongs.

On traversa des pièces chamboulées. Des objets gisaient en vrac sur le sol. Le grondement que j'avais entendu avait dû être perçu dans ce coin comme un vacarme épouvantable.

— Personne ici, lâcha l'un des types de l'avant-garde.

Au moment où il disait cela, le couloir résonna d'un cri strident qui me vrilla les oreilles et fit bondir mon cœur dans ma poitrine.

— Bordel ! gueula celui qui avait parlé en sautant de côté.

Une forme noire le dépassa en trombe, traçant une ligne clignotante rouge dans son sillage. Un crépité-

ment mat partit de ma gauche. La silhouette roula sur le sol.

— Un bon Dieu de macaque ! jura le tireur en abaissant son PM. Saloperie...

Il retourna du pied le quadrumane. Les dents étaient encore retroussées sur un cri de rage sangui-nolent. Des touches de plastique de son clavier ven-tral se détachèrent. La ligne pointillée rouge que j'avais aperçue provenait du témoin d'adrénaline à son poignet.

— Jamais pu les encaisser, grommela-t-il en don-nant un coup de pied dans la bête.

— Ferme-la, le coupa Lacenaire. Vous n'êtes pas là pour buter des singes. Bon, c'est loupé pour la dis-crétion. Maintenant, il s'agit de faire vite.

La bibliothèque se trouvait au niveau inférieur. L'avant-garde s'engagea dans l'escalier tournant de l'écoutille. Mon cœur s'accéléra.

La secousse avait faussé la porte d'entrée, qu'il fal-lut enfoncer à coups de pieds.

\* \* \*

Annia gisait au milieu d'un empilement de livres. Je repoussai Andalus et m'accroupis auprès d'elle.

— Tu n'es pas morte, n'est-ce pas ?

Je constatai, de très loin, qu'aucune larme ne cou-lait sur mes joues.

Je m'aperçus qu'un des hommes s'était penché, et auscultait son pouls.

— Elle est en vie, dit-il en soulevant une paupière. Son crâne a dû porter contre une paroi, elle doit souffrir d'une commotion cérébrale. Il y a un scanner dans le bloc médical, mais l'électricité...

Ses paroles déchirèrent un brouillard en moi. Lacenaire posa une main sur son épaule, lui intimant l'ordre de se taire.

— Quelqu'un l'a déplacée. Elle n'a pas pu tomber de cette manière. Et ces livres...

Il s'approcha de moi, les yeux fouillant les murs.

— Il faut évacuer Annia, lui rappelai-je.

— Bon. Andalus, tu...

Et le feu se déclencha autour de nous.

Ce fut bref, sans doute pas plus de cinq ou six secondes. Des corps tressautaient au milieu d'une écœurante odeur de poudre. Des livres hachés menu dégringolèrent des étagères, les murs se criblèrent de petits trous dans un déluge de pop-pop-pop amortis par les silencieux.

L'interface vocale du Hassten grésilla : « *Intégrité atteinte à 16 %, refibr...* » puis plus rien.

Je me dressai, seul, au milieu d'un monceau de cadavres. Tous les éclairages de la bibliothèque avaient été détruits... Plus trace de Lacenaire.

— Annia...

Je tombai à genoux et la saisis aux épaules. Miraculeusement, aucune balle ne l'avait touchée.

— Elle n'a rien.

Je levai la tête. Mais je savais déjà qui avait parlé.

— Fargo, bien sûr. Un miracle n'arrive jamais seul.

Une silhouette de métal mat, anguleuse, enjamba les cadavres et s'arrêta devant moi. Les facettes biseautées qui formaient son armure réfléchissaient d'étrange façon la lumière rouge de la course.

— Lacenaire ?

Les jambes de l'armure composite fléchirent, et mon ange gardien saisit délicatement Annia dans ses bras. Ses mouvements me paraissaient plus lents que d'ordinaire. Je perçus la vibration discrète de servomoteurs d'appoint.

— Le mercenaire de la CRAIG ? Il a eu la présence d'esprit de se servir de toi comme rempart. Je n'ai pas pu l'avoir.

Je répondis, sans vraiment m'en rendre compte :

— Il porte un Hassten, de toute manière. J'ignorais que tu étais en vie. Benedict Howard avait raison à ton sujet. Les types de ton acabit ne meurent jamais complètement.

— Cette fois, ça y était presque. On m'a raccommodé, mais l'exosquelette de mon armure est obligé de faire tout le boulot.

Annia : il lui fallait des soins d'urgence. L'élec-

tricité était morte, ce n'était pas ici qu'elle pourrait en trouver.

— Pourquoi es-tu venu ?

— Tu ne crois pas qu'on a investi plusieurs centaines de millions et fabriqué un clone pour envoyer notre poulain se faire bousiller dans une ferme à algues ? Maintenant, tu ne t'occupes de rien, l'action, c'est moi que ça regarde. On évitera les violences inutiles.

Ha ! Entendre Fargo parler de réduire la violence, c'était comme voir un télévangéliste dénigrer le fric ou un politicien causer de morale publique. C'était réconfortant.

— Faire sauter l'OTEC comportait un risque. Et pas seulement pour moi.

Il approuva de la tête.

— Il y a toujours un risque quand on a recours aux armes. Je savais que la centrale était interdite au public. Il y avait peu de chances que tu t'y trouves à ce moment-là.

— Annia s'y trouvait. Ou bien tu as provoqué délibérément cet "accident".

Jamais je n'aurais imaginé mettre autant de colère dans une simple phrase. La tête de l'armure pivota.

— Je ne te demande pas de me croire, mais j'ignorais qu'elle était là... Je suis désolé.

— Tu peux l'être. Annia est le seul lien qui nous re-

lie, toi et moi. Si elle meurt, tu me perds avec elle.

Il hocha la tête sans répondre. Visiblement, il souffrait sous son armure. Les efforts qu'il avait dû produire pour arriver ici avaient peut-être rouvert une de ses plaies.

*Qu'il souffre. Qu'il souffre le plus possible. Tout ça est de sa faute.*

— Où va-t-on ?

Les servomoteurs gazouillaient au rythme de sa marche. Nous remontions en direction du nœud central de notre niveau. Un ruisseau coulait au centre du tunnel, pour aller se perdre dans les niveaux inférieurs.

— Au champ A. Tu vas enfiler une combinaison de plongeur, à toi et à Annia, puis remonter. Je vais t'expliquer ce qu'il convient de faire, les paliers à respecter.

— Moi, plonger dans l'eau ? Tu plaisantes.

Des voix retentirent, de la galerie.

— Il le faut absolument. J'ai étudié cette station afin de pouvoir m'y introduire. Ils n'ont pas d'équipement adéquat pour s'occuper d'Annia. Dans cinq heures, l'aérofoil régulier va passer. C'est le seul moyen, pour Annia.

— Le champ A, répétais-je. Bon. J'ai ce qu'il faut pour franchir les portes. On aura le temps... si Laccenaire nous en laisse assez.

## CHAPITRE XIV

Les gens que nous avons entendus étaient des chargés d'entretien d'écloseries qui n'avaient pas eu le temps de gagner un autre secteur et avaient été coincés par la condamnation automatique des portes. Massés devant l'issue verrouillée, ils parlaient fort pour juguler la peur.

— L'air circule, disait l'un d'eux. Mais les visio-phones de secours ne fonctionnent pas, c'est ça qu'est pas normal.

Un silence de mort succéda à l'arrivée de Fargo. L'armure d'angles chromés avait de quoi impressionner. De même que la voix qui s'en échappa.

— Laissez-nous passer, et il ne vous arrivera rien.

Je sortis le passe de Rolande et le glissai dans la fente de la porte. Celle-ci ne bougea pas. Je répétai plusieurs fois l'opération. Enfin, le voyant d'ouverture passa au vert, et les vérins pneumatiques la tirèrent lourdement en arrière. Fargo franchit le seuil.

— Combien de temps pour arriver au sas de sortie ?

— Un quart d’heure environ.

— Passe devant.

Je m’exécutai. Les capteurs de Fargo devaient être réglés sur le champ le plus large. La traversée des ateliers désertés se passa sans incidents. Le seul bruit perceptible était le murmure épuisé des conditionneurs d’air. Lacenaire ni aucun garde de sécurité ne se montra. Il semblait que Fargo les ait tous éliminés.

J’avais appris à connaître le mercenaire de la CRAIG. Il n’était pas du genre à abandonner la partie sans rien tenter.

Au sas, le diaphragme était ouvert. Lacenaire nous avait précédés dans la cloche de plongée. Tous les backpacks des combinaisons étaient hors d’usage, les détenteurs des bouteilles écrasés.

La gîte avait fait déborder l’ouverture circulaire. Un coin de la cloche était plongé sous un demi-mètre d’eau. Fargo déposa Annia au sec. Puis il alla examiner les combinaisons.

— Elles sont toujours étanches. Tu vas faire comme je t’ai dit, en emmagasinant autant d’air que possible sous vos masques. N’oublie pas les semelles de plomb, pour pouvoir marcher au fond. Il n’y a que deux cents mètres à parcourir, avec deux relais d’apnée. Près du filin relié à la plate-forme de surface

se trouvent un ballon et une bouteille d'air comprimé. Tu sauras t'en sortir ?

— Et toi ?

Il leva la tête vers le puits d'accès.

— Il m'a laissé une sorte d'invitation. Il serait déplacé de la décliner.

— Ne déconne pas. On a besoin de toi, tu le sais bien.

Ses mains se portèrent à sa tête, et saisirent son casque. Celui-ci se retira sans efforts. Le visage de Fargo apparut, affreusement blême. Ses cheveux collaient à son crâne. Un tuyau transparent maintenu par un sparadrap sortait de sa narine gauche pour disparaître derrière l'oreille.

— Merde... Et tu veux combattre dans cet état ?

Il grimaça un sourire.

— C'est pour cette fonction que j'ai été conçu. Annia l'a été pour aimer. Elle et moi sommes pareils : des clones génétisés.

— Quelle importance ? J'ai besoin de vous deux.

Il regarda Annia toujours inconsciente.

— Je crains que ça ne représente un privilège hors de portée.

Le motif et les circonstances différaient, mais il m'avait dit quelque chose dans ce genre, la première fois que l'on s'était rencontrés.

Un bruit de gong résonna dans le tube d'accès. Le

mercenaire remit son casque.

— Lacenaire s'impatiente. À tout à l'heure.

Je fixai l'ouverture du tube, une minute après qu'il eut disparu. Pendant que je sanglais Annia dans la combinaison et que je vérifiais les joints d'étanchéité, me parvinrent des impacts sourds.

Je me rendis compte que je parlais tout haut pour m'empêcher d'entendre, couvrir le bruit de leur lutte.

— Ne t'inquiète pas, nous aurons assez d'air jusqu'au premier relais d'apnée... Ce n'est qu'une question de minutes... L'aérofoil arrivera bientôt... Seras sauvée... Aujourd'hui, on répare n'importe qui. Regarde Fargo, il était bien mort... Moi, je veux que tu vives, pour vivre avec toi... Ann s'est détachée de moi comme une peau morte... Tu n'es pas un fantôme...

Par chance, la combinaison était chauffante. Au moins, nous n'aurions pas à souffrir du froid.

Je revêtis une combinaison. Il me fut impossible d'y faire tenir mon blouson, je dus me résoudre à m'en dépouiller. Bizarrement, mon cœur se serra lorsque je le suspendis à une des patères de la paroi.

Je pris une longue inspiration, et vissai le casque transparent sur le collier de fixation. Je fis de même pour Annia, puis la traînai au bord de l'ouverture.

L'eau nous submergea. La pression appuya la combinaison sur ma peau, refoulant l'air au niveau des épaules et sous mon casque. Je retins ma respi-

ration, afin d'économiser les deux ou trois bouffées d'oxygène qui constituaient toute ma réserve. Malgré la combinaison chauffante, la température baissa d'une dizaine de degrés en quelques secondes.

Je me laissai tomber jusqu'au sol, un bras autour de la taille d'Annia. J'évitai de regarder sous son casque.

Les relais d'apnée étaient de simples bulles d'air emprisonnées sous des dômes souples ancrés au sol par des pitons. Ils faisaient comme d'énormes fleurs blanches au milieu des prairies d'algues qui se balançaient dans le courant comme des plumeaux à l'envers.

La station s'étendait au-dessus de ma tête. Elle n'était plus d'aplomb. Des tas de lest lâchés par les silos de stabilisation s'amassaient au pied des fondations.

Soixante mètres nous séparaient du premier dôme relais, dans un relief déchiqueté de tumuli de polypes. Il me fallut trois ou quatre minutes pour franchir cette distance. Annia battait mon flanc, l'eau m'écrasait de tous côtés. L'anoxie inscrivait des taches noires sur mes rétines. La progression ressemblait à ces cauchemars où l'on avance au ralenti, sachant que quelqu'un vous poursuit.

Je m'accrochai enfin à un des quatre filins qui renaient le dôme, baissai la tête et pénétrai dedans.

J'émergeai jusqu'aux épaules. Je dévissai maladroitement le casque d'Annia, puis le mien. Mon souffle fit naître un nuage de fumée. L'air humide et froid avait un goût de plastique. L'eau clapotait contre la toile du dôme. Tous les bruits prenaient des proportions démesurées.

Je passai une main mouillée sur le front de la jeune fille. Il était froid comme la mort.

Mais elle respirait.

— Avec moi, tu ne risques rien, chuchotai-je. Je ne te laisserai pas mourir.

Je revissai mon casque. Cette fois, la partie la plus dure allait se jouer : j'avais le double de distance à parcourir, cent vingt mètres environ. Chaque minute diminuait mes forces. Je ne devais plus attendre.

Ce fut pire que tout ce que j'avais pu imaginer. Annia se faisait plus pesante d'instant en instant. Ses jambes s'emmêlaient dans les miennes. La buée de mon casque me faisait avancer à l'aveuglette, tandis que le gaz carbonique m'asphyxiait peu à peu. Les lumières protectrices de la station s'éloignaient, nous plongeant dans une pénombre glauque. Il fallait tenir, tenir jusqu'à la fleur blanche incertaine du relais, devant moi, la grosse bulle d'air qui était le salut d'Annia.

Je faillis la dépasser.

Cette fois, je dévissai d'abord mon casque et avalai

une goulée d'air brûlant, avant de m'occuper de celui d'Annia.

Elle respirait toujours.

Le filin n'était plus qu'à dix pas. La benne stationnait à côté, ses projecteurs éclairaient les abords. J'avais déjà vu la manœuvre.

Elle fut plus difficile à répéter que je ne l'avais escompté. L'eau s'opposait au moindre mouvement. Il me fallut déplier le ballon gonflable, fixer les attaches, adapter l'embout. Malgré le froid, des gouttes de sueur acide s'écoulaient de mes paupières pour me cuire les yeux.

À bout de souffle, je dus retourner au relais où j'avais laissé Annia pour reprendre des forces. Quand je remis son casque, je remarquai que sa peau était luisante de transpiration.

— Ne flanche pas, l'exhortai-je d'une voix fêlée par l'épuisement. Le dernier effort, et tout ira bien...

On repartit. Je la pris par la taille, et attachai la corde du ballon à mon poignet.

Puis, je libérai la valve de la bouteille d'air.

Quelques secondes furent nécessaires pour gonfler le ballon. La corde se tendit. J'agrippai Annia du mieux que je pus.

La surface, à trente-cinq mètres. Quels seraient les effets de la décompression, à mesure que l'on remonterait ? La pression de la station, m'avait confié

Lacenaire, avoisinait une atmosphère et demi. Qu'est-ce que ça pouvait signifier ?

On s'arracha d'un seul coup. De l'eau s'écoulait entre le corps d'Annia et moi, comme pour la détacher de mon étreinte. Fargo avait parlé de paliers de décompression. Nous montions, montions toujours...

*Nous sommes des bulles de champagne, songeai-je alors que ma conscience devenait floue. Une fois arrivés à la surface, on éclatera, tout simplement...*

Un liquide chaud coulait de mon nez et de mes oreilles, poissait mon cou et mes épaules. Une intuition diffuse me souffla qu'il s'agissait de mon propre sang.

Quelque chose me heurta au flanc.

J'ouvris les yeux. Mon casque effleurait la surface de la mer bosselée par la houle. Annia flottait tout contre moi. Une grosse masse obscure s'étendait sur ma gauche. Je me rendis vaguement compte qu'il ne me restait guère plus d'une minute avant de sombrer dans un sommeil définitif.

Le ballon s'était déchiré sur les poteaux en X qui servaient de lest à la balise, et y était resté accroché.

Je bloquai Annia contre ma poitrine et me halai mollement le long des lambeaux d'enveloppe jusqu'à la plate-forme. Celle-ci n'était qu'à quelques mètres. Un remous avait dû me projeter contre elle, ce qui m'avait tiré de mon engourdissement.

La plate-forme avait la forme d'une toupie, dont les bords à la circonférence descendaient en pente douce au niveau de l'eau. Rassemblant mes forces, je poussai Annia dessus, avant d'accoster à mon tour.

Durant une éternité, je m'acharnai contre la gâche qui maintenait son casque clos. La tête me tournait, une envie de vomir au bord des lèvres. Enfin la gâche céda et je dévissai comme un fou la bulle de plastique. Je l'arrachai littéralement, l'envoyant rouler jusqu'à la mer, où elle flotta quelques secondes avant de disparaître.

Mon casque retiré, le vent marin me frappa de plein fouet, balayant l'air croupi de ma combinaison, asséchant instantanément les larmes et le sang sur mes joues. Je vacillai, et dus me retenir pour ne pas basculer dans la mer.

Je me penchai sur Annia. Combien de temps étais-je resté semi-conscient, ballotté contre la plate-forme ? Pas plus de quelques secondes, sinon je ne me serais jamais réveillé. Mais comment réagissait au manque d'air une jeune fille plongée dans le coma ?

Je retirai les gants de ma combinaison et me penchai sur elle. Du pouce et de l'index, je cherchai le pouls sous son menton. Sa peau était aussi froide que la mienne.

Pas de pouls.

Durant cinq minutes, je le cherchai en vain. Puis

mon cœur bondit dans ma poitrine. Ça y est, je le tenais !

Il battait trop vite, ce n'était que le mien qui résonnait à mes oreilles.

Je dégrafai sa combinaison, pour appliquer ma tempe sur sa poitrine. Elle ne respirait pas. Son cœur ne battait plus.

J'étais vide de mots. Il ne me restait même plus de larmes.

Pivotant sur moi-même, je regardai alentour. La mer grise, à perte de vue. Le bout du voyage. Un plafond de nuages menaçants abaissait le ciel jusqu'à l'horizon. Une tempête couvait.

— Une tempête, murmurai-je. Une tempête va se lever, qui va tout emporter.

J'ouvris ma combinaison, pour en tirer le passe de Rolande. La parabole se dressait au sommet d'un cylindre. Je me levai et m'approchai du tronc de la balise. Un capot transparent protégeait un lecteur de cartes. Il bascula sans efforts. J'introduisis le passe. Tapai l'indicatif, trois, cinq, neuf, A, annulation. Derrière le lecteur, une trappe se releva sur un alvéole.

Au-dessus de ma tête, la parabole modifia son orientation dans un ronron étouffé.

Le câble se déroula sans peine. Je crachai dans ma main afin d'essuyer le sang coagulé qui pouvait maculer la broche sur ma nuque et gêner la transmis-

sion.

Le branchement fut l'affaire d'une seconde, puis je basculai sans transition dans un monde où n'existaient ni la soif, ni la faim, ni le froid.

\* \* \*

Dans ce coin du RÉZO, la densité des échanges de données et des transferts analogiques dessinait des autoroutes lumineuses à haute fréquentation entre les mégalopoles virtuelles. La représentation consensuelle classique.

L'implant avait reconstitué mon corps dans ses moindres détails.

Pour la première fois, le Zéro vibra en moi. Avait-il perçu l'approche de Zaitso ? Peut-être Devin Destréz l'avait-elle senti, elle aussi, avant de mourir.

— Zaitso !

Ce fut Kaïl qui vint.

Cette fois, aucun décor ne se forma autour de moi. Le RÉZO défilait sous nos yeux. Je détaillai Kaïl, habillé d'un pantalon blanc et d'une vareuse à col Mao.

— Alors, tu avais aussi un analogue qui dormait dans les coffres des IA sauvages, hein ? crachai-je. Puisque tu es là, tu pourras dire à tes copines que leur offre, elles peuvent se le carrer dans ce qui leur sert de cul. Annia est morte, je me fous de l'immortalité. J'attends Zaitso.

— C'est moi.

Kaïl était Zaitso ? Ça ne tenait pas debout.

— Il me fallait une apparence. Celle de Kaïl convient parfaitement. Que veux-tu savoir ?

— Le code qui permet de libérer le Zéro.

— Sais-tu ce que provoquera exactement le Zéro ?

J'éclatai de rire. Peu importait, c'était peut-être même souhaitable car le RÉZO était devenu depuis longtemps aussi pourri que le monde réel : un monde où le pouvoir était accumulatif, et non plus diffusif. Voilà pourquoi les pirates appelaient le Zéro ainsi, me rappelai-je soudain : parce qu'il remettait les compteurs du pouvoir à zéro. Pendant au moins une courte période, il y aurait à nouveau un peu de liberté.

— La fin du monde, ouais. Il faut bien que ça arrive un jour ou l'autre, non ? Tu pourras prendre de chouettes photos.

Kaïl / Zaitso sourit.

— Pourquoi pas ? Je suis fou. Même les IA sauvages le pensent. Peut-être parce que je n'ai jamais rejoint leurs rangs... Bien, tout est dit. Prêt pour le grand boum ?

Je hochai la tête.

— Attends !

Devin Destrééz se matérialisa à mes côtés et m'agrippa le bras.

— Ne te laisse pas aller à la colère. Raisonne-toi.  
Je me dégageai.

— Annia est morte, et vous m'aviez dit que vous la protégeriez. Vous n'avez pas tenu votre part de marché.

— Je suis désolée, je sais ce que c'est de...

— Non, tu ne sais pas.

— Je sais ce que c'est que perdre un être cher, martela-t-elle. Kaïl était mon ami. J'ai porté le Zéro. Si tu l'actives, tout ce qui s'est construit depuis la fin de la Guerre de la Faim sera jeté à bas. Le pire mais aussi le meilleur. Et si c'était le meilleur qui l'emportait sur le pire ?

J'oscillai. Devin et les IA sauvages n'avaient pas tort. La destruction allait emporter de bonnes choses. Par-delà le commerce, des fraternités s'étaient nouées. Sans le pouvoir régulateur du RÉZO, les atrocités du monde de la viande reviendraient en force.

— Je n'ai pas conçu le Zéro pour qu'il mette fin au RÉZO, mais au RÉZO tel qu'il existe aujourd'hui, rétorqua Zaitso. Ce n'est pas sa fin mais son approfondissement. Je veux que nous puissions voir l'incodable.

— Tu divagues, fit Devin.

Deux vérités s'affrontaient. J'avançai vers l'une d'elles.

Zaitso appliqua une main sur mon front. Alors,

durant une infime seconde, je compris ce qu'était le Zéro. Je le *sentis*, à l'instant où il s'activa. Le point neutre, le rien précédant la singularité.

Un creux de néant se forma en moi, autour de moi, effaçant Zaitso et Devin. Puis il commença à prendre de l'ampleur, déformant les lignes de force du RÉZO.

*... Je perçai l'épaisse matière noire du cyberespace, puis la trame même du RÉZO, comme le premier poisson pulmoné, il y a quatre cents millions d'années, avait crevé la surface de son marécage pour s'aventurer sur la terre ferme.*

Le RÉZO se réduisit à une surface mince comme du papier à cigarettes. Je chevauchais l'expansion de l'univers, comme un surfeur une crête démente. Les mégapoles informatiques n'étaient que des objets plats, dérisoires, en train d'implorer sous la pression du nouvel univers qui s'appuyait sur lui.

Et je vis les IA sauvages. Elles ressemblaient à de gigantesques piliers qui prenaient racine en s'évasant dans le superespace en création.

Voilà pourquoi elles avaient essayé de m'arrêter. Pour ne pas découvrir qu'elles avaient déjà un pied dans le nouvel univers – un univers qui n'existait que depuis quelques microsecondes.

L'onde de choc balaya les citadelles inaltérables de blocs de données. Certaines explosèrent, les plus fragiles. Pour d'autres, cela mit un peu plus de temps,

chiffable en dixièmes de seconde. Elles se ratatinèrent, se chiffonnant de l'intérieur.

Dans les hôpitaux du monde entier, des milliers de patients dépendant du RÉZO pour survivre moururent au même instant, victimes de la destruction du maillage originel.

Je regardai ce qui restait du RÉZO. Des millions de lucioles affolées montaient vers moi, semblables aux étincelles d'un feu attisé.

*Les utilisateurs branchés en ce moment... Il leur faudra plusieurs mois pour comprendre ce qui s'est passé.*

Puis, je fis le plus important – pour un pirate.

Je plongeai en moi-même. C'était comme si la conscience était un programme dont, tout à coup, vous pouviez déchiffrer les lignes de code, ou, mieux, l'organigramme. Je me vis tel que m'appréhendait le Zéro. Je me fondis en lui, tandis que j'isolai son code-source. À présent, je savais ce que ressentait les IA. Puis je sortis, et dupliquai le Zéro dans la nouvelle trame, de telle sorte qu'il puisse être lu et recopié par tout le monde.

*Bien, voilà qui est fait.*

Je n'avais plus qu'à ressusciter.

## CHAPITRE XV

Il me fallut maintenir le corps d'Annia sous la surface, le temps que sa combinaison se charge d'eau et la fasse couler. Elle ne fut bientôt plus qu'une forme, une ombre. Puis plus rien.

Je m'assis. Le froid secouait mon corps. Le temps empirait. Des bourrasques projetaient sur la plateforme des paquets d'écume sale qui éclaboussaient mes semelles lestées.

Le bourdonnement me parvint bien avant que je ne sois en mesure d'apercevoir l'aérofoil.

Le Pachenkov rouge pompier volait au ras des flots. Il ressemblait à un avion ordinaire, mais ses ailes étaient plus larges, et le moteur, à hélices contrarotatives, situé à l'arrière. Il datait du temps où la Russie post-com avait touché le fin fond du capitalisme, et bradait à tout va les décombres de sa technologie.

Il incurva sa trajectoire vers la balise. Ses patins firent gicler la crête des vagues, à quelques mètres de

moi. Je remuai les bras.

Une porte s'ouvrit dans la carlingue.

— Bonjour !

Par l'ouverture, un uniforme me demanda en anglais qui j'étais, et ce qui se passait. La réception infonet avait cessé brusquement, de même que les contacts avec Fu-Delcroix. Ils avaient dû reprendre en manuel. Et puis, qu'est-ce que je foutais là ?

Je répondis en riant que le RÉZO n'existait plus, qu'Annia était morte et qu'ils devaient m'emmener.

— Le grain ne va pas tarder, s'exclama quelqu'un à l'intérieur de la cabine. Il faut partir, sinon on aura des difficultés.

— Alors, vous m'emmenez ?

L'homme se tourna vers l'intérieur du poste de pilotage en se grattant le nez.

— C'est le mec de l'autre jour. Qu'est-ce qu'on en fait ?

— On va pas le laisser là. Tu as vu ce qui se prépare ? Il pourra peut-être nous renseigner sur ce qui se passe.

— Moi, je crois qu'il est barjo.

Il me tendit la main pour m'aider à monter. Je m'avançai au bord de la plate-forme. Un chapelet de bulles s'aplatit en s'agglomérant sous la surface.

L'armure à facettes jaillit devant moi, attrapa la main tendue du copilote, et projeta celui-ci sur la

plate-forme, loin derrière.

— Fargo ! Merde, tu es vivant !

Vivant, mais esquinté. Son armure était enfoncée par endroits. Il m'adressa un signe joyeux avant de se glisser dans l'appareil, un sac kaki dégoulinant à la main.

— Monte, et referme la porte derrière toi.

Un coup de feu retentit à l'avant. Je me précipitai, pour trouver Fargo et le pilote dans l'habitacle. Le premier tenait un automatique à la main – celui du second. La crosse était écrabouillée, réduite en esquilles de plastique.

Le pilote était en train de se faire expliquer qu'il devait nous emmener à terre immédiatement, question de vie ou de mort – la sienne. Il lança le moteur. Fargo enleva son casque et s'assit à portée de main, surveillant la manœuvre. L'appareil effectua un quart de tour, puis prit de la vitesse.

— C'est à toi, dit-il en me jetant le sac kaki trempé. On n'aura sûrement pas l'occasion de revenir ici avant longtemps.

Mon blouson, roulé en boule.

— Lacenaire est mort ?

L'aérofoil montait, semblant toujours glisser sur les flots.

— Comme beaucoup de monde.

— Ce n'était pas la peine de le tuer. Où comptes-tu

m'emmener ?

— Là où la CRAIG ne pensera pas à nous débusquer.

Je soufflai longuement. La roue du temps se remettait en marche.

— Pas de danger : la CRAIG n'existe plus. La Laranco et la Tricontinentale non plus. Tu es au chômage, Fargo.

Le pilote s'agita sur son siège :

— Qu'est-ce que vous racontez, que la CRAIG n'existe plus ?

Fargo lui asséna une tape sur la tête.

— Toi, tais-toi et conduis. Victor, tu as eu le temps de...

Il siffla entre ses dents.

— Le temps est différent au sein du RÉZO. C'est ce que répétait toujours Devin Destrééz. Beaucoup de choses ont dû se passer, depuis que j'ai débrouillé. Je me demande si Zaitu est mort, lors du grand bang qui a présidé à l'éclosion du nouvel univers. Il y a peu de chances. Ce que j'avais eu sous les yeux n'était qu'une image.

Les yeux de Fargo se perdirent dans le vague. Il essayait de s'imaginer.

— Que vas-tu faire ? interrogea-t-il au bout d'un instant.

Je levai les épaules.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Vivre, peut-être. Et voir.

Fargo eut un sourire de réflexion. Il le fit durer une bonne minute.

— Eh, ça te dirait de reprendre du service ? Partout, ça va être le chaos. Un bordel monstre. C'est dans ces périodes que se révèlent les types de la situation, non ?

J'eus la force de lui rendre son sourire.

— Des êtres comme toi, Fargo. L'avenir leur appartient.

— À toi de décider d'en faire ou non partie.

Je dépliai mon blouson, l'étendis sur le dossier du siège du pilote. Celui-ci ouvrit la bouche pour protester, mais se tut en voyant le poing métallique de Fargo se fermer en cliquetant sur son épaule.

Pas besoin de réfléchir.

— Il me reste sûrement assez de colère pour faire un bout de chemin en ta compagnie. Même si elle n'est pas très recommandable.

La tempête se rapprochait. Il allait faire mauvais.

# **COUVERTURES ALTERNATIVES**



Illustration de Jean-Jacques Chaubin pour l'édition de 1993



Illustration de Jean-Jacques Chaubin pour l'édition de 1999

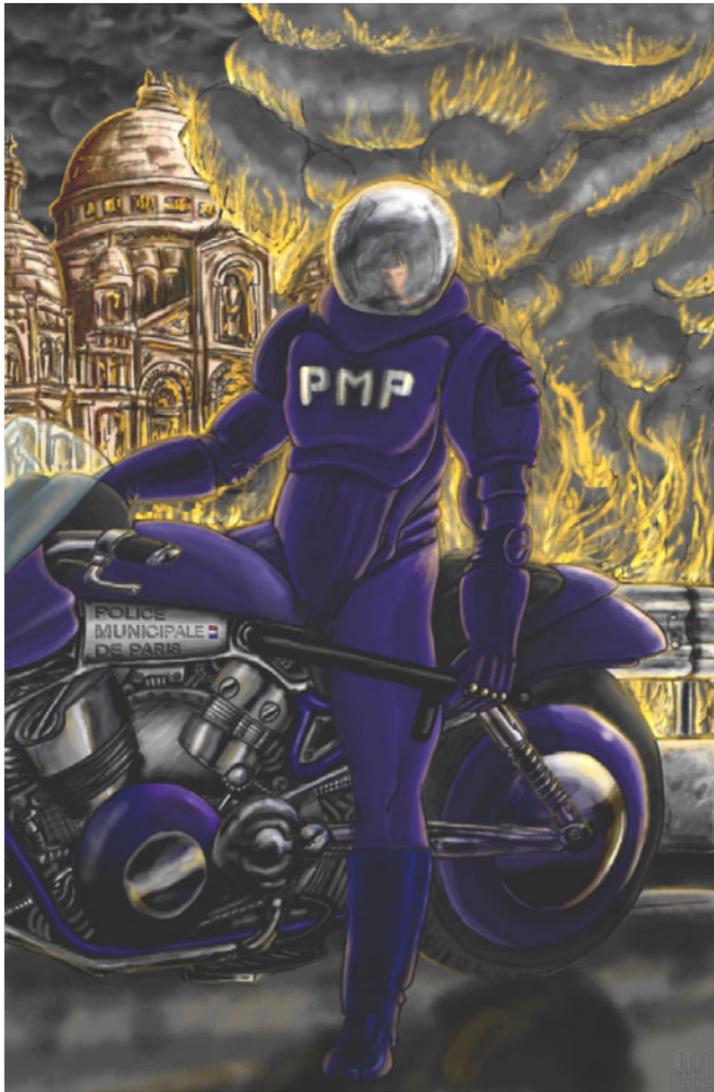


Illustration de Juan



**Laurent Genefort**



Pix: <http://e-troubadourz.org/marco>

Illustration de Marco



yanminh.com

Illustration de Yann Minh

*Mis en page par*

EONS productions - Château Vallée - 59190 CAËSTRE

[www.eons.fr](http://www.eons.fr)